ARDEO·
PERSEVERO·
SPERO·

Universitas
BIBLIOTHECA

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE Mme DU DEFFAND.

CSP

PQ
1981
.D65
1809
V.2

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE Mme DU DEFFAND,

AVEC

D'ALEMBERT, MONTESQUIEU, le Présnt. HÉNAULT, la duchesse du MAINE; mesdames de CHOISEUL, de STAAL; le marquis d'ARGENS, le Cher d'AYDIE, etc.

SUIVIE

DES LETTRES DE M. DE VOLTAIRE A Mme. DU DEFFAND.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE Mme DU DEFFAND,

AVEC

VOLTAIRE, D'ALEMBERT, MONTESQUIEU, le président HÉNAULT, la duchesse DU MAINE, mesdames DE CHOISEUL, DE VINTIMILLE, DE STAAL, le marquis D'ARGENS, le chevalier D'AYDIE, etc.

CORRESPONDANCE

DE MADAME LA MARQUISE

DU DEFFAND.

LETTRE PREMIÈRE.

M. LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Lundi 2 juillet 1742.

Je ne serai tranquille que quand j'aurai reçu de vos nouvelles, et je crains bien que ce ne puisse être que jeudi. Vous avez eu le plus beau temps du monde, s'il y en a un beau pour qui n'aime pas à aller. Aujourd'hui surtout, le soleil ne paraît qu'à peine, et l'air est chaud sans être brûlant. Je compte, si vous avez exécuté vos projets, que vous arriverez ce soir de bonne heure, et qu'à dix heures je

pourrai vous donner le bonsoir. J'écrivis hier à Formont. Je suis fâché de ne vous avoir pas donné les lettres de Bayle à emporter, cela vous aurait amusée, quoique je croie que vous les avez lues; mais cela souffre une seconde lecture, et vous pourriez charger Formont de vous les apporter. Je lui ai mandé toutes vos aventures. Pour les miennes, elles se réduisent à un souper à Meudon, où nous allâmes hier, d'Ussé et moi : j'avais vu la maréchale de Noailles qui était venue chez moi; elle est fort aise du brevet et fort contente de la petite femme qui l'était venue consulter pour savoir si elle prierait madame d'Antin de venir à la présentation.

La maréchale n'en a point été d'avis; mais elle lui a su gré de sa confiance. Nous partîmes donc d'Ussé et moi, sur les six heures : je m'imaginai être à l'année 1698, et que je m'en allais en vendange. D'abord, nous parlâmes de vous et nous n'en dîmes pas à beaucoup près autant de mal que vous en dites vous-même. Nous trouvâmes, en arrivant, cour plénière : madame de Maurepas, madame de la Vallière, madame de Brancas, Cereste, l'abbé de Sades, la Boissière, l'évêque de Saint-Brieux, l'intendant de Rennes, M. de Menou, etc.;

mais tout cela ne resta pas, et les quatre derniers s'en allèrent. Les dames étaient à la promenade. Le maréchal me reçut assez bien, pas trop pourtant; je le trouvai fort appésanti, quoi qu'ils en puissent dire. Le Forcalquier me fit beaucoup d'amitié et me raconta comment tout cela s'était passé. Quelque juste que fût cette grace, cependant il m'avoua qu'il avait eu une sorte d'inquiétude, mais qui fut bientôt calmée. Pour madame de Brancas, c'est un personnage essentiel dans toute relation : elle avait été à Versailles, elle avait vu madame de Mailly qui ne savait rien (et effectivement elle n'avait rien dit au maréchal, ni au Forcalquier, qui l'avaient vue auparavant, et elle ne l'apprit que par les complimens qu'elle vit que l'on faisait devant elle à sa toilette). Madame de Brancas la vit donc. Vous comprenez qu'elle rassembla toute la politique dont elle avait besoin dans de pareilles circonstances. Madame de Mailly lui demanda si on ne verrait pas souvent madame de Forcalquier à la cour : elle éloigna cela avec une circonspection.... *que madame de Forcalquier était encore bien jeune* (du ton de Duchâtel), *qu'elle faisait compagnie au maréchal, qu'elle vivait beaucoup dans sa famille*; enfin il n'y a rien de si beau que tout ce qu'elle

dit, et elle ne nous en cacha pas la moindre circonstance. Les dames arrivèrent de la promenade, et à l'instant commença la fête des chapeaux : c'est-à-dire que madame de Forcalquier nous les prit tous, et les fit voler de la terrasse en bas, d'environ cinq cents toises. Je m'approchai de madame de Rochefort, à qui je fis de grands reproches de ne m'avoir rien fait dire par vous : grandes amitiés de sa part, et puis ensuite grandes confidences. Je lui dis que d'Ussé commençait à prendre quelque ombrage de l'abbé de Sades. Je demandai où en était l'italien : il ne me parut pas que le précepteur ni la langue eussent fait de grands progrès. L'abbé relaie un peu le chevalier, et, excepté qu'il n'a point d'habit d'ordonnance, cela est assez du même ton. Nous jouâmes, madame de Maurepas, l'abbé de Sades, le Forcalquier et moi. Il me parut que madame de Maurepas et moi n'étions pas les plus forts; cependant il n'y eut que moi qui perdis : arriva enfin un homme extrêmement triste et qui ressemble à la crécelle qui annonce ténèbres : c'était le maître d'hôtel, qui, en effet, nous assembla autour d'une table où était servi le souper de Job. Le souper n'en fut pas moins gai; mais la pauvre Brancas tomba dans un aban-

don dont on ne s'aperçut que parce qu'elle avait mis sur son assiette toute une planche de salade pour lui servir de contenance. L'abbé de Sades lui demanda pourquoi elle mangeait sa salade si tristement : elle n'en put donner de bonnes raisons, et on se contenta de celles qu'elle donna. On parla du souper de M. de Rieux, on dit qu'il avait été détestable, et que c'était le cuisinier que venait de prendre madame d'Aiguillon, qui l'avait fait; madame de Rochefort dit qu'elle en était surprise, parce que vous lui aviez assuré qu'il était beaucoup meilleur que le mien. On répondit par rire, en disant que depuis huit jours il avait fait à souper chez madame d'Aiguillon à empoisonner le diable, et qu'il était auparavant chez M. de Livri, où l'on ne pouvait manger de rien. Le souper fini, nous achevâmes notre quadrille, et puis nous allâmes nous promener. Nous chantâmes beaucoup d'Ussé, Cereste et moi; et nous repartîmes avec promesse de ma part d'y revenir une fois cette semaine, et d'y aller coucher de jeudi en huit, qui sera à leur retour de Versailles.

Vous conviendrez qu'on ne peut pas tirer un meilleur parti d'un souper, ni en parler plus longuement. Je compte que vous aurez

fait comme quand vous lisez les romans, que vous en aurez passé les trois quarts pour voir vite si nous serons sortis de table.

Madame de Maurepas va mardi à Atis, je compte y aller souper mercredi, lui donner à souper vendredi, aller aujourd'hui à Orli, et le reste à la providence. Madame de la Vallière était assez triste, peu fêtée : bon procédé de l'avoir; son mari est à Choisi. Pour moi, je l'ai priée pour vendredi; elle me fait amitié, et et j'aime cela. On parla beaucoup à table de la harangue de M. de Richelieu, dont l'abbé de Sades nous dit des morceaux par cœur.

Pour de la politique, je ne vous en dirai rien; car je n'ai vu personne. D'Ussé causa un moment avec madame de Maurepas, mais on vint les interrompre : ainsi il n'en put rien savoir. Cereste avait aussi long-temps causé avec elle.

Je ne vous parlais pas du voyage de Bretagne. Le maréchal dit qu'il n'a jamais compté y mener sa petite femme, et que c'était seulement pour l'amuser qu'il lui avait laissé espérer; au moyen de quoi, cela fait un effet diabolique dans la maison, parce qu'elle s'en prend à son mari de ce qu'elle n'y va point. D'ailleurs tout est dans l'accord le plus parfait. La nou-

velle cuisine ne me paraît pas avoir pris du tout, et les premiers engagemens sont plus forts que jamais. Le chevalier n'entend rien à tout cela. Le maréchal végète, l'abbé du Tailly rit de tout, et la Boissière avait une perruque plus blonde que le soleil. Bonjour; de vos nouvelles. Bien des respects à madame de Péquigni.

LETTRE II.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, mardi 3 juillet 1742.

Enfin, à moins d'un malheur, vous devez être à Forges, vous devez vous y reposer de la fatigue de votre voyage, et vous êtes hors d'inquiétude de l'accident que vous craigniez. J'espère que vous m'écrirez ce matin, et que je recevrai de vos nouvelles jeudi tout au plus tard; après quoi, si les lettres viennent tous les jours, je saurai exactement votre état. Je suis dans une véritable affliction : on a nouvelle que Mertrud a dû partir de Plombières le 23, qui est le même jour que M. de Nivernois en est parti aussi. C'est aujourd'hui le 3, c'est-à-dire le dixième jour de son départ, et l'on n'en a ni vent ni voie. Toutes les lettres qu'on lui avait écrites à Plombières sont revenues ici; ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'hier madame de Livri dit au beau-frère de Mertrud

que l'on avait écrit qu'il y avait eu un homme d'assassiné à cinq lieues de Plombières. Vous jugez aisément de l'état de sa femme à cette nouvelle; je courus sur-le-champ chez M. de Maurepas pour savoir comment on pourrait avoir quelques lumières sur cette malheureuse affaire : il attendait M. de Marville, qui vint et qui n'avait rien entendu dire, mais qui se chargea d'écrire à M. de Beaupré, à M. de Creil et à M. de la Galaisière; et puis M. de Maurepas m'avisa d'aller trouver M. du Fort, parce que Mertrud ayant pris la poste, cela le regardait plus particulièrement et qu'il pourrait mieux m'instruire. J'y allai donc : il n'avait entendu parler de rien, et il écrivit sur-le-champ trois lettres, à Châlons, à Nanci et à Remiremont : voilà où cela en est. Il faut convenir que, si le malheur est arrivé, voilà une étrange destinée; j'en suis consterné.

Les nouvelles ne contribuent pas à rendre plus gai, et quand l'ame est noircie, tous les objets s'en ressentent.

Voilà une copie d'un billet que l'on prétend que le roi de Prusse a écrit à M. de Belle-Isle. Si l'on en croit ce qui se répand, ce prince n'a fait aucune mention de ses alliés dans son traité, et on va jusqu'à dire que la Lorraine tiendra

lieu à la reine de Hongrie de la Silésie qu'elle abandonne au roi de Prusse, au moyen qu'il paiera aux Anglais vingt-un millions qu'elle a reçus d'eux. La cour, c'est-à-dire les plus zélés partisans de M. de Belle-Isle l'ont abandonné. Je ne saurais croire l'insolence de Duplessis, qui répand qu'il n'est pas surpris que le roi de Prusse ait fait son accommodement, parce qu'il a appris que le cardinal traitait avec la reine de Hongrie. Le contrôleur est toujours le même. Notre ami alla hier à Choisi : c'est ce qui fait que je ne le vis pas; car je l'allai chercher. On dit que M. de Broglie a reçu tout pouvoir de prendre tel parti qu'il voudra : le seul est de revenir; mais cela est devenu plus difficile encore, parce qu'on croit que les Autrichiens ont marché sur Egra, au moyen de quoi il faudrait aller remonter vers la Saxe. Figurez-vous ce que c'est que l'armée du roi, qui cherche à se cacher dans le fond de l'Allemagne, et quarante mille Français fugitifs devant des troupes ramassées de tous les pays. On a des lettres du 25 de M. d'Harcourt : il ne lui est rien arrivé et il a ordre de regagner Ingolstat. Vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui; car je suis noir et pesant. Bonjour; j'attends de vos nouvelles avec une grande impatience.

J'allai hier chez madame d'Aumont, et je vis madame d'Evreux à la fenêtre de l'anti-chambre, comme une tourterelle sur la branche, à qui l'on a ôté sa compagne. Le petit de Valençay, neveu de M. Amelot, est mort. Le vicomte de Rohan est à l'extrémité.

LETTRE III.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A MONSIEUR LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

De Forges, lundi 2 juillet 1742.

J'arrive dans l'instant à Forges sans aucun accident, et même sans une extrême fatigue : ce n'est pas que j'aie dormi cette nuit, et que que nous n'ayons été bien cahotés aujourd'hui, depuis les huit heures du matin que nous sommes partis de Gisors, jusqu'à ce moment que nous arrivons; il n'y a que pour quinze heures de chemin de Paris à Forges. Nous fîmes hier dix-sept lieues en neuf heures de temps, et aujourd'hui onze en six heures et demie ; les chemins ne sont nulle part dangereux dans ce temps-ci, mais on conçoit aisément qu'ils sont impraticables l'hiver. Je ne mangeai hier, pour la première fois du jour, qu'à onze heures du soir : bien m'en avait pris d'avoir porté des poulardes ; car nous ne trouvâmes rien à Gisors que quelques mauvais

œufs, et un petit morceau de veau dur comme du fer : j'avais grand'faim, je mangeai cependant peu, et je n'en ai pas mieux digéré ni dormi. Ce que je craignais n'est point encore arrivé, ainsi mon voyage s'est passé fort heureusement. Mais venons à un article bien plus intéressant, c'est ma compagne. O mon Dieu ! qu'elle me déplaît ! Elle est radicalement folle : elle ne connaît point d'heure pour ses repas ; elle a déjeûné à Gisors à huit heures du matin, avec du veau froid ; à Gournay, elle a mangé du pain trempé dans le pot, pour nourrir un Limousin, ensuite un morceau de brioche, et puis trois assez grands biscuits. Nous arrivons, il n'est que deux heures et demie, et elle veut du riz et une capilotade ; elle mange comme un singe, ses mains ressemblent à leurs pattes ; elle ne cesse de bavarder. Sa prétention est d'avoir de l'imagination et de voir toutes choses sous des faces singulières, et comme la nouveauté des idées lui manque, elle y supplée par la bizarrerie de l'expression, sous prétexte qu'elle est naturelle Elle me déclare toutes ses fantaisies, en m'assurant qu'elle ne veut que ce qui me convient ; mais je crains d'être forcé à être sa complaisante ; cependant je compte bien que cela ne s'é-

tendra pas sur ce qui intéressera mon régime. Elle est avare et peu entendue, elle me paraît glorieuse, enfin elle me déplaît au possible. Elle comptait tout-à-l'heure s'établir dans ma chambre pour y faire ses repas, mais je lui ai dit que j'allais écrire : je l'ai priée de faire dire à madame Laroche les heures où elle voulait manger et ce qu'elle voudrait manger, et où elle voulait manger ; et que, pour moi, je comptais avoir la même liberté : en conséquence je mangerai du riz et un poulet à huit heures du soir.

Notre maison est jolie, ma chambre assez belle, et mon lit et mon fauteuil me consoleront de bien des choses. Voilà tout ce que je peux vous mander aujourd'hui. Nous avons rencontré près de Forges deux messieurs qui s'en retournaient et qui ont déjà pris les eaux.

On dit qu'il y a ici un M. de Sommeri et un autre homme dont on ne sait point le nom. Ce M. de Sommeri pourrait bien être l'ami de M. du Deffand (je lui en connais un de ce nom), et il se pourrait faire que l'anonyme fût M. du Deffand : cela serait plaisant ; je vous manderai cela par le premier ordinaire. J'ai grand besoin de votre souvenir et que vous

m'en donniez des marques en m'écrivant de longues lettres, pleines de détails de votre santé; je vous passerai de n'être pas si exact sur vos amusemens: vingt-huit lieues d'éloignement sont un rideau trop épais pour prétendre voir au travers. De plus, j'ai mis ma tête dans un sac, comme les chevaux de fiacre, et je ne songe plus qu'à bien prendre mes eaux. Adieu, je vais être long-temps sans vous voir, j'en suis plus fâchée que je n'en veux convenir avec moi-même.

LETTRE IV.

LA MÊME AU MÊME.

Mardi 3 juillet.

Savez-vous qu'il est près de minuit et que je ne suis point endormie? je suis couchée depuis dix heures, je me meurs de chaud, et peut-être ne fermerai-je pas l'œil de la nuit: si cet accident m'arrive souvent, il ne me restera plus qu'à me pendre. Les journées sont si désagréables, que, pour peu qu'elles soient suivies d'insomnies, je ne sache nulle condition humaine qui n'y soit préférable. Ce que j'attends n'arrive point: c'est peut-être l'effet de la saignée, peut-être de la fatigue; tout ce que je sais, c'est que je m'ennuie à la mort. Si vous voyez Silva, ne lui parlez pas du régime qu'observe madame de Péquigni, elle m'en saurait mauvais gré; elle m'a fait rester à table aujourd'hui tête à tête avec elle cinq grands quarts-d'heure à la voir pignocher, éplucher et manger tout ce qu'elle a commencé par mettre au rebut: elle est insupportable;

je vous le dis pour la dernière fois, parce que je ne veux pas me donner la licence d'en parler davantage, je sens que cela serait mal sonnant, couchant sous le même toit et mangeant sur la même nappe. Ah! quel toit! ah! quelle nappe! Si jamais je quitte ce lieu-ci, je crois que je n'y reviendrai guère. Deux mois entiers, cela ne se peut pas, j'en deviendrais folle; je me laisse mourir de faim pour qu'il ne me manque aucune privation; encore si je commençais les eaux, ce serait une occupation: mais point du tout, il faut que j'attende je ne sais combien de jours.

J'ai vu aujourd'hui notre belle compagnie, M. du Deffand n'est pas du nombre, il y a une religieuse de Fontevrault, qui s'appelle Tavannes; un président du présidial d'Abbeville, qui a un habit d'écarlate galonné d'or avec des franges : rien n'est plus magnifique ni plus convenable au lieu et à la saison : on nous l'avait annoncé pour un gros joueur, et qui serait ravi de faire notre partie et de quitter le petit jeu qu'il avait été forcé de jouer. En effet il a joué aujourd'hui au piquet au liard, et a consenti que sa femme jouât au quadrille au douze sous, à condition qu'il n'y aurait point de queue; mais quoiqu'elle

ait gagné un petit écu, il y aura une réforme, et demain nous ne jouerons qu'au deux ou trois sous. Tout ce que je vous mande-là n'est-il pas bien intéressant ? Cela est affreux, et en voilà cependant pour deux mois. Nous espérons M. et madame de Rosambeau, je voudrais qu'ils y fussent. Bonsoir, je vais essayer de dormir. Je reprendrai demain mon griffonnage.

Mercredi, à onze heures.

Je n'ai point dormi; mais comme rien n'a encore paru, j'ai pris une pinte d'eau qui m'a très-bien passé : je sens que je dînerai avec appétit; cette après-dînée j'irai faire des visites et j'espère que je pourrai me coucher et m'endormir de bonne heure. Il n'y aurait pas de malheur plus grand que d'avoir ici des insomnies. Je n'ai point encore eu de nouvelles de Formont; je n'ose espérer de l'avoir sitôt, je n'ose pas me flatter non plus de recevoir aujourd'hui de vos nouvelles; la poste cependant vient ici et part tous les jours, tout le monde au moins m'en assure. Je crois que vous supportez patiemment mon absence; mais ce que je ne veux point croire, c'est que vous ne souhaitiez pas mon retour; je n'écouterai sur cela aucune idée triste : ce que j'ai sous les yeux

est trop peu agréable pour y ajouter encore des malheurs qui seraient peut-être chimériques. Vous me direz pour me rassurer tout ce qu'il faudra me dire, et je me laisserai volontiers persuader. Bonjour, je vous souhaite autant de plaisir que j'ai d'ennui.

LETTRE V.

LA MÊME AU MÊME.

Jeudi, 5 juillet.

Enfin me voilà débredouillée de toute façon. Premièrement, pour suivre les dates, ce que j'attendais est arrivé cette nuit, je m'en porte bien et je serai, Dieu merci, en état de commencer mes eaux, dimanche ou lundi. Secondement, j'ai reçu deux lettres pendant mon dîner. Ne croyez point que j'en use comme avec les romans, ce n'est qu'eux que je prends par la queue; je les ai lues selon leur rang : celle de lundi est ravissante, elle m'a fait désirer plus vivement Formont; car c'est un surcroît de plaisir que de lire avec quelqu'un des choses gaies et agréables. Notre Péquigni n'a pas ce genre-là, elle n'y entendrait rien; elle veut toujours savoir qui l'a pondu, qui l'a couvé : c'est un esprit profond, mais nullement *gracieux*. Faites-moi des récits sans fin, sans cesse : c'est une œuvre de charité; si cela ne vous divertit pas, faites-vous en un devoir

et ce sera le mieux pour moi ; car je sais avec quel acharnement vous les remplissez. Ce que vous me mandez du pauvre Mertrud m'afflige et m'inquiète ; vous n'êtes pas homme à oublier que vous m'en avez parlé et à ne m'en plus rien dire, si vous en aviez des nouvelles ; il faut de la suite dans vos lettres, pour les miennes, elles ne doivent et ne peuvent être que des bâtons rompus. Je n'ai pas le courage de vous parler de nos compagnies ; il n'y a pas le mot pour rire : je ne sache que Pallu qui en pût tirer parti pour en faire une lettre plaisante. Je ne saurais étudier des gens plats et sots, et le plus grand bien dont je jouisse en leur absence, c'est de n'y plus penser. Ils me sont cependant bons à quelque chose, à me faire voir la Péquigni de meilleur œil. Je suis aujourd'hui bien moins noire qu'hier ; premièrement parce que j'ai bien dormi, et secondement c'est que je commencerai bientôt les eaux, qui, jointes au régime que j'observe, me feront vraisemblablement grand bien. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de madame de Luynes, dont je suis fort contente ; quand vous la verrez ne lui dites point que la Pequigni me déplaît ; il est dangereux de lui dire ce qu'on pense : ce sont des armes qu'on lui donne contre soi,

et dont elle fait usage selon son caprice ; dites-lui seulement qu'il ne vous paraît aucun engoûment de ma part, que j'en parle fort bien, mais que vous doutez qu'il se forme jamais une liaison fort intime entre nous.

Mandez-moi toutes les nouvelles, même les politiques, cela m'établit une supériorité dont je profite pour ne me point lever de mon fauteuil, pour ne point faire de visites, etc.

Il est arrivé ici deux trains : l'un est une madame de Montigny, trésorière, dit-on, des Etats de Bourgogne ; l'autre, M. et madame le Ny : ceux-là débarquent dans la minute ; je ne connais ni leurs titres ni leurs dignités.

Je n'ai nul regret aux lettres de Bayle, je les ai lues, mais je ne me console point d'avoir lu Pamela : ce serait une vraie ressource ici. S'il y a quelque nouveauté, je vous prie de me l'envoyer ; vous ne sauriez croire le plaisir que cela me fera. J'ai vu avec douleur que j'étais aussi susceptible d'ennui que je l'étais jadis ; j'ai seulement compris que la vie que je mène à Paris est encore plus agréable que je ne le pouvais croire, et que je serais infiniment malheureuse, s'il m'y fallait renoncer : concluez de là que vous m'êtes aussi nécessaire que ma propre existence, puisque, tous les

jours, je préfère d'être avec vous à être avec tous les gens que je vois : ce n'est pas une douceur que je prétends vous dire, c'est une démonstration géométrique que je prétends vous donner.

Il y a une phrase commencée et abandonnée tout de suite dans votre première lettre, qui me paraîtrait fort intéressante, si je la pouvais prendre pour autre chose que pour un tour de rhétorique que vous entendez fort bien. Enfin, quoi qu'il en soit, divertissez-vous en mon absence, *je le veux*, *j'y consens*, etc. ; mais écrivez-moi souvent.

On n'a point ici de délicatesse : ce lieu ressemble assez au pays de Rhadamiste, mais il ne donne point des mœurs pareilles aux siennes ; la jalousie ne me fera pas vous poignarder par précaution : ce mot de précaution m'avise que je m'y prendrais aujourd'hui un peu tard. Adieu.

LETTRE VI.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Mercredi, 4 juillet.

Mertrud est retrouvé après s'être signalé à Plombières, et avoir guéri sur sa route, ainsi que les apôtres, tout ce qu'il a rencontré : il vole, en arrivant, à de nouvelles conquêtes, et est parti, à la vérité, en pot-de-chambre, pour Versailles, où le contrôleur l'attend ; il m'a rapporté une lettre de M. de Nivernois, où l'on ne peut rien ajouter à la satisfaction dont il est de la manière dont Mertrud l'a conduit. Il ne lui a pas laissé prendre les eaux comme aux autres malades ; il s'est occupé, avec des recherches continues, à suivre l'effet des remèdes, et enfin son malade est guéri. Il ne me dit pas un mot dans sa lettre de celle que je lui ai écrite, mais il me charge de bien des complimens pour vous. Ce qui a été cause du retardement de Mertrud, c'est qu'il a des parens auprès de Langres, qu'il a été voir; mais cela n'aura servi qu'à le rendre encore plus cé-

lèbre; car toutes les provinces vont être remplies de son nom et des perquisitions que l'on va faire de sa personne.

On disait hier un nouvel arrangement des finances, qui me paraît bien vraisemblable; M. le contrôleur général reste, et Boulogne signe et rapporte pour lui : d'abord on disait qu'il était contrôleur général, mais je crois que cela se réduira à cela, et c'est bien assez. On en parlait déjà il y a deux jours et cela se confirme. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas vu le D... et vous aurez raison; mais je l'ai cherché régulièrement tous les jours deux fois, sans avoir entendu parler de lui; je le verrai pourtant ce matin. Le Belle-Isle me paraît perdu, mais l'État l'est avec lui.

Je ne vous parlerai ni guerre ni politique, parce que cela vous ennuie et moi aussi. Vous saurez seulement que M. de Belle-Isle offre de servir sous M. de Broglie, comme un simple volontaire. Tout l'avantage est resté à ce dernier. C'est Montmartel qui a fait l'arrangement de Boulogne, s'il est vrai; car ce n'est encore qu'un bruit, lequel peut avoir du fondement, et être encore changé : je vais ce soir à Atis avec MM. de Maurepas et Pont-

de-Veyle ; je compte que j'aurai des nouvelles à vous mander.

Je viens à vous : je pense que s'il n'est rien survenu, vous aurez aujourd'hui commencé à prendre des eaux : le temps ne fut jamais si favorable, car, s'il vous traite comme nous, vous devez étouffer. J'ai bien de l'impatience d'apprendre comment se tourne votre nouveau ménage ; je ne doute pas de l'envie que l'on aura de bien faire, et comme vous n'êtes pas si méchante que vous le croyez, vous y serez sûrement sensible.

Je reviens à Mertrud : je commençais à lui trouver quelque chose de funeste dans la physionomie, et je ne m'éloignais pas de croire à la métoposcopie.

L'Ode de Voltaire s'est multipliée à l'infini : tout le monde la trouve insensée ; les belles strophes, où l'on trouve même à gloser et où l'on croit entrevoir de l'épigramme, sont noyées dans six ou sept, dont il y en a en effet d'inintelligibles. Madame de Mailly a trouvé très-ridicules les lettres de MM. de Luxembourg et de Boufflers, que l'on lui a lues, et il paraît que de côté-là la chance a totalement changé ; mais qu'est-ce que tout cela nous fait ?

Madame d'Evreux arrive dans le moment ; toutes les bêtes se portent bien et elle aussi : elle me remet une lettre de M. votre frère, que j'ai pris la liberté d'ouvrir, comptant que j'y trouverais des nouvelles, et bien sûr qu'il n'y a rien que vous ne m'eussiez montré ; je le plains de son état et de sa position, car, si ce que l'on dit est vrai, ils pourraient être attaqués.

Je ne vous mande rien de mes occupations : le chaud est si grand, que je ne sors de chez moi qu'à huit heures du soir. J'allai hier à Auteuil. A dire vrai, je commence à m'ennuyer déjà beaucoup, et vous m'êtes un mal nécessaire : il y aurait bien de la métaphysique à faire sur cela, mais vous ne l'aimez pas mieux que la politique. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'idée de la liberté m'est beaucoup plus chère que la liberté même, et que dans le temps où je suis avec vous avec le plus de plaisir, la pensée que je ne serais pas le maître de n'y être pas, si j'avais autre chose que je crusse devoir faire et qui me fût moins agréable, cette pensée trouble mon bien-être : cela revient à ces deux vers admirables de Cornélie, que vous trouvez si mauvais :

Et ne pouvant souffrir la honte d'un lien ,
Il voudrait être au moins libre de n'aimer rien.

Bonjour , tâchez de me donner des nouvelles agréables de votre santé ; c'est ce qui peut me faire le plus de plaisir.

LETTRE VII.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Vendredi, 6 juillet.

Je suis ravie que Mertrud soit retrouvé, et de ses brillans succès. J'eus hier la même pensée que vous : il me semblait qu'il avait quelque chose d'assassinat dans la physionomie. Je vous ai écrit hier une grande lettre, ainsi vous n'aurez qu'un mot aujourd'hui. Tous vos sentimens pour moi sont d'autant plus beaux, qu'il n'y en a pas un qui ne soit naturel. Je crois ce que vous me dites, que le plaisir d'être avec moi est toujours empoisonné par le regret ou la contrainte où vous vous figurez être de ne pouvoir pas être ailleurs. Il serait bien difficile de pouvoir contenter quelqu'un de qui le bonheur ne peut être que surnaturel. Tout ce que je vous conseille, c'est de profiter pleinement de mon absence, d'être bien-aise avec vos amies, et de garder vos regrets pour les changer en plaisirs simples et vrais, quand vous me reverrez. Pour moi, je

suis fâchée de ne vous point voir; mais je supporte ce malheur avec une sorte de courage, parce que je crois que vous ne le partagez pas beaucoup, et que tout vous est assez égal; et puis je songe que je ne vous tyranniserai pas au moins pendant deux mois.

Je n'ai encore eu ni vent ni voie de Formont. Il m'est cependant bien nécessaire; car la compagnie d'ici est pire que s'il n'y en avait pas. Notre ménage va couci, couci. Madame la Roche nous fait mourir de faim : il est impossible d'être moins entendue. Nous ne donnons ni ne donnerons un verre d'eau à personne, à moins qu'il n'y ait meilleure compagnie.

Adieu : divertissez-vous bien, je vous le conseille de tout mon cœur. Voyez beaucoup vos amies; ne craignez point de prendre une habitude que je puisse déranger : le genre de vie que je pourrai bien mener à mon retour détruira peut-être toutes les idées de contrainte que vous vous faites de vivre avec moi. De plus, je vous avoue, je ne suis pas tyrannique par caractère, et je ne sache personne que je voulusse contraindre. Je ne me crois pas plus mauvaise que je le suis, et je vais plus au devant de ce qui convient à madame de Péquigni que vous ne pouvez vous l'imaginer. Il y a des cas parti-

culiers où l'on exige; mais vous savez bien quels ils sont. Comme cela vous est insupportable, et que vous me l'avez bien prouvé, je me crois parfaitement corrigée.

Adieu. Dites-vous bien que vous avez la clef des champs, et ne craignez pas que je veuille jamais la reprendre : comme vous avez toujours un passe-partout, j'en connais toute l'inutilité.

Est-ce que les Harangues ne paraissent point encore ?

LETTRE VIII.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Vendredi, 6 juillet.

Je vous avoue que cela commence à me paraître surnaturel : il y a six jours que vous êtes partie, vous êtes à vingt-huit lieues de moi, et je n'ai point encore entendu parler de vous. J'en suis inquiet, et si je n'ai point de nouvelles aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il faudra faire pour en avoir. Je m'en prends toujours aux postes, qui peuvent n'être pas très-régulières dans une traverse; car enfin si vous étiez incommodée, ou vous m'auriez écrit un mot, ou mademoiselle d'Evreux s'en serait chargée, ou madame de Péquigni aurait bien voulu me le faire savoir. L'impatience raisonne toujours mal et ne prévoit pas tout. Cependant j'imagine que la poste ne part pas tous les jours, que vous serez arrivée le lundi fort tard, que vous aurez écrit le mardi fort tard aussi, que c'est le mardi jour de poste, et qu'après cela il n'en part plus

que le jeudi, et qu'ainsi je pourrais recevoir aujourd'hui une lettre de mardi.

Je ne vous écrivis point hier, parce que je revins fort tard d'Atis, où j'étais allé le mercredi avec M. de Maurepas et Pont de Veyle. Il prit en arrivant un orage des plus violens que j'aie vus. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'il fut accompagné de grêle grosse comme des balles. On allait en bateau dans toute la maison, et on fut obligé de se réfugier en haut. Voilà trois orages qui ont ruiné tous les environs de Paris, vignes, blés, cerises, etc. C'est une désolation générale, et nous n'avions pas besoin de cela.

M. de Belle-Isle reste à l'armée, et il y a ici des gens qui pensent qu'il est mieux que jamais, et que son apologie est portée en droiture aux dépens des plus hauts chênes. On ne comprend rien à tout ce qui se passe : tout est en soupçons, rien ne paraît stable, et les cèdres tremblent. Quand je dis que M. de Belle-Isle reste à l'armée, c'est-à-dire qu'il y reste avec M. de Broglie, sans que sur toutes leurs divisions on ait pris d'autre parti que de leur mander de bien vivre ensemble.

Mertrud a vu le contrôleur-général : il a été enfermé avec lui, tête-à-tête, une heure et demie,

et le résultat a été que Mertrud l'entreprenait, sans qu'il ait pu obtenir que Silva ait été appelé en consultation : seulement il a rendu compte à Helvétius, qui a tout approuvé; mais Mertrud a la seule confiance, et nous le verrons bientôt fermier général. Il m'a rendu compte de l'état du malade : il ne pense point du tout qu'il soit sans ressource, et je crois qu'il est persuadé qu'il le guérira.

Comme je me promenais hier, sur les huit heures du soir, dans le Palais royal avec M. d'Argenson, mon laquais vint me dire que madame de Luynes avait vu mon carrosse dans la grande cour, et qu'elle demandait à me voir. J'y allai, et je la trouvai dans le jardin, qui venait à moi avec M. de Luynes et madame de Chevreuse. Je lui demandai par quel hasard elle était à Paris, et depuis quand. Elle y était de mardi au soir, où elle était venue joindre M. de Luynes qui arrivait de Choisi. Vous jugez bien du cri que je fis de n'en avoir pas été averti. On se justifia de son mieux : on devait aller le mercredi à Saint-Maur; l'orage en avait empêché, etc. Madame de Chevreuse venait de recevoir une lettre de son mari, par laquelle il lui mande que les Autrichiens sont vis-à-vis d'eux. Ainsi nous aurons nouvelle d'une action

ou d'une retraite. On ne sait quel parti prend le roi de Pologne ; il paraît pourtant qu'il ne nous abandonne pas encore. Il fait, dit-on, marcher vingt mille hommes, et il offre d'y en joindre quinze autres que nous paierons, sous la condition que quand ces trente-cinq mille hommes auront joint M. de Broglie, on marchera sur-le-champ aux Autrichiens pour décider cette trop longue querelle. Cependant tous les écrits publics sont remplis du mépris de nos armes ; et, pour le fait, les Anglais viennent de nous brûler cinq galères espagnoles dans un de nos ports de Provence. Leur but, c'est de nous insulter à tel point qu'ils nous fassent agir contre eux, parce qu'alors les Hollandais (avec lesquels ils ont traité de ligue défensive) ne pourront s'empêcher de se déclarer. Une autre insulte plus marquée, c'est qu'ils ont arrêté un bâtiment qui portait trois cents Français qui allaient relever le régiment de l'Auxerrois qui était dans Monaco, et qu'ils ont refusé de les rendre.

Madame de Luynes me prit hier à part, et me dit qu'elle n'avait pas le courage de demander un congé pour M. votre frère, et qu'elle vous avait écrit pour savoir votre dernière résolution. Je lui dis que vous n'en aviez point d'autre que de demander un congé, parce

que M. votre frère n'était pas en état de se remuer, et qu'il fallait qu'il commençât par se guérir avant de pouvoir faire son métier.

M. de Luynes me dit que l'on se préparait à un voyage de Dampierre. Je le priai bien de me faire avertir. M. d'Argenson, qui s'était joint à nous, fut aussi invité, et puis les grands partirent bien vite pour aller trouver M. de Bayeux qui était arrivé à Versailles le matin, couvert des lauriers de Toulouse.

Au moment que je vous écris, il fait un tonnerre affreux. Mademoiselle de Tourbes est mieux, et Silva commence à croire qu'elle n'en mourra point. On n'a point encore de nouvelles de la mort du vicomte de Rohan. Le prince Casimir donne une grande fête mercredi pour le couronnement de sa maîtresse. Madame de Mailly a un meuble charmant à Choisi. Meuse est resté à Versailles avec la goutte. Savez-vous ce qu'a fait d'Argenson l'aîné? Il a fait donner une assignation à l'alteste royale, de la part de son fils, pour la succession de la reine d'Espagne. L'altesse royale ne se tient pas de colère, et mon avis est que, pour réparation de cette insulte, elle le fasse chasser.

Adieu. Je m'imagine être en péché mortel quand je vous écris, et le tonnerre redouble.

Je vous parlerai une autrefois de Meudon. Madame de Chevreuse ne saurait s'empêcher de trouver un peu extraordinaire le voyage de M. de Péquigni. Que voulez-vous... elle sait.... bien.... ce n'est pas son opinion.

LETTRE IX.

LE MÊME A LA MÊME.

Samedi, 7 juillet.

Voila la chose du monde la plus incroyable: je ne reçus qu'hier vendredi 6 du mois, à cinq heures du soir, votre lettre datée de Forges, de lundi 2 à deux heures et demie après midi. Je me creuse la tête pour comprendre ce que cela veut dire, et à la fin j'imagine que c'est que les lettres ne partent de Forges que trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le samedi; que m'ayant écrit le lundi après midi, la lettre n'aura parti que le mercredi, au moyen de quoi je ne recevrai de lettre de vous que demain ou après. Je vous avoue que cela est fort désagréable.

Vous me chargez de faire un extrait de votre lettre pour madame de Flamarens. J'ai trouvé plus court de la lire hier à M. de Cereste qui soupa chez moi, et qui doit la voir aujourd'hui; mais comme vous lui avez écrit mardi, elle

aura peut-être reçu votre lettre aussitôt que moi.

Enfin donc vous voilà à Forges, arrivée saine et sauve : vous avez pris le seul parti raisonnable (de ne pas coucher à Pontoise). Votre maison ne vous déplaît pas, vous avez votre lit et votre fauteuil; en ajoutant à cela un vérou, vous n'aurez à craindre ni les incursions du bel esprit, ni les entreprises conjugales. Prenez-y garde, au moins, les eaux de Forges sont spécifiques, et ce serait bien le diable d'être allé à Forges pour une grosseur, et d'en rapporter deux.

Je vis hier madame de Mirepoix qui arriva dans la loge où j'étais, avec le chevalier de Brancas. Elle me demanda si elle aurait encore le temps d'aller à Forges, et je lui représentai qu'elle mettrait la charrue devant les bœufs. Son mari n'est pas encore parti, et elle se flatte qu'il ne partira point. J'eus hier à souper tout les Maurepas présens et à venir; *car je ne crois pas qu'il en survienne :* des Pierrots, d'Aumont, Pont de Veyle, etc. Le d'Argenson y vint, qui fut caustique, faute d'appétit. Cela se passa d'ailleurs assez bien. L'esturgeon était gâté, le souper assez médiocre, le temps parfait; mais les dames, qui sont toutes Hamadryades, n'osant

pas se commettre à se promener dans le jardin, qui était charmant. Je vous avoue que j'aurais bien troqué tout cela contre vous toute seule. On regorgea de politique dans des tête-à-tête, et on ne dit que ce que l'on a dit cent fois. Voilà pourtant ce que l'on appelle le monde.

M. de Cereste a bien ri à l'article de M. du Deffand. Je meurs d'impatience de savoir ce qui en est; mais je n'ose m'en flatter : et puis, qu'on vienne trouver les rencontres de comédies hors du vraisemblable. Si cela était pourtant, qu'en feriez-vous? Je m'imagine qu'il prendrait son parti et qu'il ferait une troisième fugue. C'est pourtant une plaisante destinée que d'avoir un mari et un amant qu'on retrouve comme cela à tout moment, et que l'on quitte de même! N'avez-vous pas quelque pressentiment sur son compte comme sur le mien? Moi, c'est Momus, fabuliste; lui, ce doit être quelque opéra de la Coste, ou quelque tragédie de Pellegrin.

Il arrive un grand chagrin à la petite Forcalquier : toutes ses emplètes étaient faites pour partir pour Versailles, et ce devait être aujourd'hui, et justement, la vieille, d'Antin se meurt; et voilà la présentation différée de trois mois. On m'a dit que le Forcalquier commençait à

trouver que l'on parlait trop d'Italien, et qu'il y avait eu de l'aigreur.

Vous avez donc enfin trouvé votre maître dans le genre du naturel, ou, pour mieux dire, on a contrefait votre édition. Je ne vois pas que cela soit embarrassant le moins du monde : vous n'avez qu'à faire comme le maître à danser de mademoiselle de Tourbes, chercher; je vous promets que vous pouvez la mettre au pis. Sérieusement, il n'y a qu'à répondre à toutes les fantaisies par en rire et par dire que vous les trouverez excellentes, pourvu que l'on vous permette, de votre côté, de suivre les vôtres; car c'est ainsi que, par grandeur d'ame, vous nommerez les vues sages, droites et uniformes qui déterminent vos actions.

Voilà deux lettres que je vous envoie, l'une de M. votre frère, et l'autre de madame de Saint-Pierre, je n'ai ouvert ni l'une ni l'autre.

Il est fâcheux que la fatigue ne fasse que vous échauffer le sang, et ne vous procure point de sommeil; mais quand les eaux auront commencé à vous rafraîchir, cela se retrouvera, et la nécessité de se coucher de bonne heure, jointe au régime et à un peu plus d'exercice, doit vous remettre du calme.

On disait hier que le contrôleur-général

avait eu une mauvaise nuit, et on se moqua bien de moi, de l'inquiétude où j'avais été pour Mertrud, et de ce que j'avais entrepris cette cure. En tout cas, si cela ne fait pas le médecin, cela fera le guérisseur malgré lui.

Je compte que vous m'accuserez la réception de mes lettres. Je crains l'irrégularité des postes ; celle-ci est la cinquième depuis votre départ ; surtout n'ayez pas l'indifférence de les laisser traîner.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé ; elle est assez bonne, mais je mange trop, et je fais tous les matins un vœu de moins manger le soir, que je viole à chaque souper : hier quand tout le monde fut en allé, je me promenai une heure tout seul dans mon jardin.

Bon jour, je vous embrasse, et je vous recommande sur toutes choses de vous bien ménager.

Je ne vous parle point de guerre, parce qu'il n'y a pas ici la moindre nouvelle. On a commencé à plaider avant-hier le procès de d'Ussé.

Vous ai-je dit que la maréchale de Villars me demanda de vos nouvelles quand j'y allai souper ? Elle revient mercredi, pour ne plus

retourner qu'à la fin d'août. La comtesse d'Estrées se meurt.

Olivier, que vous avez vu en cheveux naissans pendant le grand froid, a repris la perruque ces jours-ci, au grand étonnement de Cereste, qui l'a trouvé fondant en eau. Voilà toutes les nouvelles que je sais. Mes deux berceaux sont finis, et ils feront fort bien; je les trouve mieux proportionnés que les autres.

LETTRE X.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

8 juillet.

J'AI été ce matin à huit heures à la fontaine, j'y ai eu grand froid; il est vrai qu'il y a deux chambres où l'on fait faire du feu, et j'en ai usé. La compagnie y est terrible; je n'y trouvai qu'une madame d'Orléans qui m'ait intéressée, parce que sa maladie a quelque rapport à la mienne. Il y a ici une madame la C. de Tienne qui est invisible : elle ne fait ni ne reçoit de visites; elle ne va point à la fontaine, et c'est la seule que je voudrais connaître. Elle a une grosseur ou squirre; je ferai des bassesses pour obtenir une entrevue. Nous donnons aujourd'hui un festin : nous nous y sommes déterminées, pour n'être pas prises en aversion; nous en donnerons encore un autre, et nous aurons eu tous les habitans de Forges qui ont figuré humaine; après quoi, il n'en sera plus question, et notre prétexte sera que n'ayant

point d'heures réglées pour nos repas, et ne mangeant pas même toujours ensemble, nous ne pouvons aller dîner dehors ni en donner. Quand madame de Rosambeau sera ici, nous verrons comment elle s'y prendra, et si l'on pourra faire société avec elle.

La nôtre va bien présentement, et ira toujours de même; c'est une chose facile de vivre avec des gens qui sont obligés au même régime : à l'égard d'autres convenances, en n'en cherchant pas on en trouve assez, ou bien l'on s'en passe.

Que dites-vous des lettres de Meudon? Elles me scandalisèrent plus peut-être qu'elles ne le devraient, et j'y fis hier sur-le-champ la réponse que je vous ai envoyée; mais comme je me défie de mon premier mouvement, je m'en suis rapportée à vous : mais ne trouvez-vous pas cette plaisanterie d'un esprit morfondu? Est-ce comme cela qu'on écrit à ses amis, quand on doit avoir quelque inquiétude d'eux et qu'on y prend intérêt? Et puis est-il bien d'accabler de ridicule une femme avec qui je suis obligée de vivre? Encore si c'était chacun séparément qui m'eût écrit les mêmes choses; mais c'est une assemblée en forme, où chacun place son épigramme. En-

fin, je crois bien que ma lettre est trop forte, et que vous ne l'aurez pas envoyée ; mais je veux cependant qu'ils sachent que je ne suis pas contente d'eux.

Ce dimanche, à sept heures du soir.

Ma lettre a été interrompue par notre compagnie de dîner ; nous avions six convives : voulez-vous savoir qui ? M. et madame la présidente de Bancour, le chevalier de Sommeri, M. Leroy, mademoiselle Desmazy, madame de Tavannes. Nous leur avons fait fort bonne chère ; après quoi j'ai joué au quadrille, ensuite j'ai été me promener dans la forêt en carrosse ; on est à chaque pas en danger de la vie, je n'y retournerai plus ; ensuite je me suis promenée à pied aux Capucins : toutes les deux promenades avec madame de Tavannes et madame de Bancour, qui sont les seules à qui l'on puisse parler.

Madame de Péquigni va tous les jours à cheval avec mademoiselle Desmazy, qui est une espèce de cent-suisse de soixante ans : madame de Bancour a trente ans, elle n'est pas vilaine ; elle est très-douce et très-polie, et ce n'est pas sa faute de n'être pas plus amusante ; c'est faute d'avoir rien vu : car elle

a du bon sens n'a nulle prétention et est fort naturelle; son ton de voix est doux, naïf et même un peu niais dans le goût de Jeliot; si elle avait vécu dans le monde, elle serait aimable : je lui fais conter sa vie; elle est occupée de ses devoirs, sans austérité ni ostentation; si elle ne m'ennuyait pas, elle me plairait assez.

Madame de Tavannes n'est pas bête; elle a plus l'air du monde, et sent sa fille de condition : elle me conte ses regrets de la mort de son abbesse, la peur qu'elle a de madame de Montmorin, tout ce qui se passe à Fontevrault; mais tout cela est bien près d'être épuisé.

Pour nos hommes, ils sont affreux, et surtout le président de Bancour, qui a à Paris je ne sais combien de comtesses et de marquises qui sont ses cousines; qui connaît particulièrement M. de Rambures, sur le crédit duquel il fonde de grandes espérances. Il sait des particularités singulières sur toutes les choses dont on parle; M. de Gaumont, le conseiller d'Etat, lui a confié des choses importantes; il nous tire par la manche pour nous dire à demi-voix qu'il veut nous faire part d'une réponse fort plaisante que lui fit un jour

un savetier : il lui demandait quel était son métier : je suis cordonnier mineur , lui dit-il ; il trouva cette réponse extrêmement comique, ainsi du reste : mais il compte vivre beaucoup avec madame de Péquigni et moi , quand il viendra à Paris. J'ai cependant beaucoup baissé de considération auprès de lui , parce que j'ai eu l'imprudence de lui apprendre que je n'avais point d'équipage ; mais comme il avait quelque disposition à faire cas de moi, il veut croire que c'est parce que je ne veux pas en avoir.

Ce lundi 9, à une heure après midi.

Je reçois deux de vos lettres tout à la fois , celle de vendredi et celle de samedi ; j'aurais dû recevoir hier celle de vendredi , mais je sais ce qui en a causé le retardement , et cela n'arrivera plus : à l'égard des miennes je n'y comprends rien ; on les porte tous les jours à Neufchatel , d'où elles partent tous les jours pour Paris. Comme les premiers jours il n'y avait point de lettres qui vinssent ici de Neufchatel , on pouvait bien n'y pas porter les nôtres ; mais ce qui me confond , c'est que cela n'aurait dû faire de retardement que pour les premières , et vous en auriez dû recevoir

plusieurs à la fois. Quoi qu'il en soit, écrivez-moi tous les jours, je vous écrirai de même ; je recevrai les vôtres régulièrement, et comme vous ne devez pas être inquiet de ma santé, la date des miennes doit vous être assez indifférente. Je vous écrirai tantôt, et je ne fermerai ma lettre que demain matin. Je finis celle-ci pour qu'elle puisse être portée tout-à-l'heure à Neufchatel. J'ai été à la fontaine, je m'en porte bien, et j'espère que les eaux me feront de bons effets.

Je reçois un mot de Formont de vendredi, qui m'annonce son arrivée dans huit jours. Je l'attends un peu impatiemment.

Qu'est-ce que c'est que le voyage de M. de Péquigni ? Est-ce qu'il revient ici ? Mandez-moi naturellement de quoi il s'agit : sa femme n'en a pas encore reçu la moindre nouvelle.

LETTRE XI.

LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

8 juillet.

J'avais imaginé de ne vous point écrire aujourd'hui, dans l'indignation où je suis de la poste. Je ne reçus point hier de lettre de vous, et celle que je reçois dans le moment, datée du mardi et du mercredi, me remet en train; mais il faut bien que la poste ne parte pas tous les jours. Voilà un beau plaisir de recevoir une lettre datée de quatre jours, quand on pourrait et on devrait en avoir de la veille! Voici ma sixième. Ne montrez pas ce que je vous ai écrit de politique, surtout ma dernière lettre. Tout est ici dans la plus profonde obscurité, et je crois que cela vient de ce que tout le monde, je dis tout le monde, a peur. Le contrôleur va plus mal : il est impossible qu'on ne prenne un parti. Boulogne est retourné aux Marionettes; mais on ne nomme personne. Notre ami se trouva un peu mal chez moi avant-hier au soir :

il avait trop bu de bière. Nous allâmes hier nous promener à Auteuil : il était faible, parce qu'il avait pris des eaux de Vals le matin. Je revins de là souper chez le président Chauvelin. Paris est bien grand, et les mœurs du quinzième siècle ne sont pas plus différentes de celles du dix-huitième, que celle d'un quartier à l'autre. On parla de le Normant, et on dit qu'on avait beau dire que c'était un homme de bonne compagnie, qu'il s'en fallait bien qu'il fût aussi agréable à table que dans son cabinet; qu'il y avait bien des gens qui se vantaient d'avoir soupé avec lui, ou qui le promettaient, mais que c'était par air. Voilà ce que je vous rends pour votre président d'Abbeville. Vous comprenez bien que tout cela se disait pour me montrer que l'on avait du monde; et moi, comme le Pétrone du siècle, je souriais finiment sans vouloir porter un jugement qui aurait écrasé le pauvre le Normant. Tout cela fait pourtant que je me couche de meilleure heure.

Ne soyez point inquiète de ne pas dormir : on ne change point de demeure et de lit impunément; mais comptez que vous dormirez, et persuadez-vous que votre ennui ne sera pas perdu, n'y eût-il que la reconnaissance que j'ai du soin que vous prendrez de vous.

Je suis fâché que nous n'ayons pas eu M. du Deffand pour vingt-quatre heures, cela nous aurait fourni des évènemens.

Je songe que c'est vieillir ses lettres que de répondre à celles que l'on reçoit, parce qu'on ne se souvient plus de ce qu'on a mandé, excepté seulement les articles essentiels.

Voilà qui est surnaturel, et je vous en sais un gré infini : une lettre qui me tombe par la cheminée ! Cela serait plus juste si c'était par le commandeur de Solar, à cause des ramoneurs. Mais enfin, voilà donc une lettre! et c'est la troisième! Ce qui me fâche, c'est que vous me mandez que vous m'avez écrit le jeudi et le vendredi matin, que je n'ai pas reçu ces lettres, et que sans doute l'avenir sera de même. D'ailleurs ces lettres-là ne m'apprendront rien de nouveau sur votre santé : cela ne fait rien, ce seront toujours des lettres de vous.

Je vous ai mandé que c'était mercredi grande fête chez le prince Cantimir. Je donnerai à souper ce jour-là à tout ce qui était à Atys. J'ai reçu un billet du Forcalquier pour aller à Meudon : je compte y aller coucher demain jusqu'à mercredi.

Je vous envoie l'Éloge du cardinal de Polignac que Mairan m'a envoyé : cela vous coû-

tera peut-être 100 francs de port. Ce qui me divertit du style de ces messieurs, car j'y comprends M. de Maupertuis, c'est que l'on voit qu'ils prennent à tâche de temps en temps d'imiter Fontenelle : et c'est la patte de l'âne. J'ai trouvé cet ouvrage-ci d'un homme peu accoutumé à écrire et qui n'a pas de style; mais pourtant on y voit de temps en temps un homme qui pense. Pour les Discours de l'Académie, je ne sais ce qu'ils sont devenus, et puis ce n'est pas moi que vous avez chargé de vous les envoyer.

En recherchant hier mes paperasses, je retrouvai un recueil de poésies de M. de Nevers. Ces quatre vers sont assez moraux :

Tout homme audacieux qui prend un si grand vol,
Quoique son bonheur le soutienne,
Qu'il songe à lui, qu'il se souvienne
Que la fête de Vaux se chôme à Pignerol.

Il y a deux autres vers bien singuliers dans la même pièce, sur un impôt que l'on avait mis sur le blé :

Sur l'intacte Cérès tenter des monopoles,
C'est au coin de la mort fabriquer des pistoles.

Vous ne me marquez point si vous avez reçu quelques lettres de ce pays-ci.

Mais ce qui m'a diverti, c'est la relation d'un voyage à Limoges, écrite par M. de Saint-Aulaire, en forme de lettres, en 1663, c'est-à-dire il y a soixante-dix-neuf ans. Je vous assure qu'il y a de jolies choses. Ces lettres sont adressées à mademoiselle de la Force.

Pendant le voyage de madame du Maine à Versailles, le Berger était resté à Seaux, et il a écrit une lettre de jalousie au cardinal, qui lui a répondu le plus galamment du monde qu'il ne donnait pas dans ce panneau-là, et que ses inquiétudes avaient l'air d'un homme bien sûr de son fait.

N'avez-vous pas ouï conter que madame de Brancas faisait élever le petit Maubec avec le petit Fronsac à écrire des lettres d'amour, à faire les rivaux, à supposer des rendez-vous, etc.? Je trouve que c'est l'autre bout.

Adieu; votre ennui m'afflige. Je trouve pourtant qu'il ressemble au conte du tonnerre, qui valut à un mari un embrassement qu'il n'avait pas reçu depuis long-temps. Je suis tout de même : vous croyez actuellement me regretter; mais d'ailleurs vous ne sauriez vous empêcher de songer que c'est à moi qu'il faut que vous disiez vos peines, parce que vous n'y croyez pas

beaucoup de gens aussi sensibles, ou, pour dire vrai, parce que vous en êtes sûre.

Voilà une lettre de D... Si elle est aussi froide que celle qu'il m'a écrite en même temps, cela ne fera pas passer vos eaux. Ils n'ont pas le genre épistolaire dans la famille.

Ce lundi 9.

Voilà madame d'Evreux qui arrive dans la plus grande fureur du monde contre Louison. Je l'ai rassurée en lui apprenant de vos nouvelles. Elle m'a demandé si vous aviez commencé à prendre vos eaux. Je lui ai rendu compte de tout le monde de la maison, du lit, du fauteuil, de madame la Roche. Elle a fini par me demander si vous logiez toujours avec madame de Péquigni. Je lui ai dit que j'en étais persuadé. Elle n'avait pas aujourd'hui sa serviette à la main; mais elle avait une belle robe de soie gris de perle.

On ne sait aucune nouvelle. Bonjour. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XII.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

9 juillet.

Me voilà quitte de ma compagnie, et je vais vous écrire tant qu'il plaira à Dieu. Il fait trop vilain pour se promener : d'ailleurs j'ai la plante du pied droit très-enflée, cela me fait de la douleur dans la jambe et m'empêche de marcher. Quand vous rencontrerez Silva, demandez-lui ce que cela veut dire : ce n'est point un effet des eaux, je m'en ressentais auparavant. J'ai, ce matin, été à la fontaine, comme je vous l'ai mandé : je me suis établie dans une chambre où il y avait un bon feu; j'ai pris six verres ou dix demi-setiers de royale et un de cardinale; le tout à bien passé : cependant cela m'a porté un moment à la tête, je me suis sentie un peu gaie et puis assoupie. J'ai dîné, qu'il était près de deux heures, avec appétit; j'ai mangé du riz, le bas d'une cuisse de poularde bouillie, un os de veau et une cuisse de lapreau avec assez de

pain; ensuite j'ai joué à la comète avec madame de Péquigni, et puis j'ai fait tout de suite un quadrille avec mon amie madame de Beaucour, M. de Sommery et M. d'Erlevry : ce sont mes complaisans; ils sont partis, et me voilà. Vos lettres me font un plaisir infini, et je dirai de vous, comme madame d'Autré de M. de Cereste : *vous avez l'absence délicieuse*. Mais cependant vous ne m'envoyez rien. Je comptais sur les Harangues de l'Académie; peut-être n'ont-elles pas encore paru. Toutes les brochures nouvelles il faut me les envoyer. Imaginez-vous qu'il n'y a nul changement, et qu'à Forges ainsi qu'à Paris et partout ailleurs vous êtes ma seule ressource et le seul sur qui je compte, j'aurais dit *et de qui j'exige ;* mais ces mots vous paraissent trop mal sonnans. La Péquigni n'est d'aucune ressource, et son esprit est comme l'espace : il y a étendue, profondeur, et peut-être toutes les autres dimensions que je ne saurais dire, parce que je ne les sais pas; mais cela n'est que du vide pour l'usage. Elle a tout senti, tout jugé, tout éprouvé, tout choisi, tout rejeté; elle est, dit-elle, d'une difficulté singulière en compagnie, et cependant elle est toute la journée avec toutes nos petites madames à jaboter comme une pie.

Mais ce n'est pas cela qui me déplaît en elle : cela m'est commode dès aujourd'hui, et cela me sera très-agréable sitôt que Formont sera arrivé. Ce qui m'est insupportable, c'est le dîner : elle a l'air d'une folle en mangeant ; elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite elle la met dans un autre, se fait rapporter du bouillon pour mettre dessus, tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend un haut d'aile, ensuite le corps dont elle ne mange que la moitié ; et puis elle ne veut pas que l'on retourne le veau pour couper un os, de peur qu'on n'amollisse la peau ; elle coupe un os avec toute la peine possible, elle le ronge à demi, puis retourne à sa poularde ; après elle pèle tout le dessus du veau, ensuite elle revient à ronger sa poularde : cela dure deux heures. Elle a sur son assiette des morceaux d'os rongés, de peaux sucées, et pendant ce temps, ou je m'ennuie à la mort, ou je mange plus qu'il ne faudrait. C'est une curiosité de lui voir manger un biscuit ; cela dure une demi-heure, et le total, c'est qu'elle mange comme un loup : il est vrai qu'elle fait un exercice enragé. Je suis fâchée que vous ayez de commun avec elle l'impossibilité de rester une minute en repos. Enfin voulez-vous que je vous le dise? elle

est on ne peut pas moins aimable : elle a sans doute de l'esprit ; mais tout cela est mal digéré, et je ne crois pas qu'elle vaille jamais davantage. Elle est aisée à vivre ; mais je la défierais d'être difficile avec moi : je me soumets à toutes ses fantaisies, parce qu'elles ne me font rien ; notre union présente n'aura nulle suite pour l'avenir. Si je n'avais pas l'occupation de vous écrire je m'ennuierais à la mort ; mais cela remplit une bonne partie de la journée, et me voilà toute accoutumée à me coucher de bonne heure. Je crois avoir fait un excès quand dix heures et demie me surprennent debout.

Je ne réponds pas à vos lettres, article par article, parce qu'à l'égard des nouvelles, elles sont déjà vieilles quand vous recevez mes réponses, et pour les choses de société elles sont froides quand elles ont huit jours, et vous ne pouvez recevoir de réponse à votre dernière lettre, qui était du samedi 7, que mercredi 11 au plus tôt. La lettre que j'ai fermée ce matin, et qui est partie d'ici à trois heures, ne partira que demain à la même heure pour Paris ; pour celles que vous m'écrivez, je les reçois le surlendemain. Nous aurons du moins la satisfaction l'un et l'autre d'avoir tous les jours de nos nouvelles ; les vôtres seront de fraîche date,

et les miennes seront plus vieilles. Mon frère me mande qu'il va à Strasbourg par le conseil de tout le monde. Ouvrez toutes mes lettres à l'avenir; je suis bien-aise que vous voyiez ce qu'on me mande, il y pourrait avoir telles choses sur lesquelles je serais bien-aise que vous me donnassiez vos avis.

Je n'ai point encore entendu parler de madame de Flamarens. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de madame de Rochefort dont je suis très-contente. C'est son frère qui m'a écrit ces belles pièces d'éloquence que je vous ai envoyées : moyennant cela, je les trouve moins impertinentes que si elles étaient de Sades. Je désapprouve assez la conduite du petit chat, et je suis fort aise de n'être pas à portée de recevoir des confidences : je n'aime pas la vérité jusqu'à la folie, et je suis quelquefois fort aise de n'être pas obligée à dire ce que je pense.

Je parie que le Dar... ne vous a pas demandé de mes nouvelles : c'est l'homme du monde le moins occupé de ce qui ne lui fait rien. Vous n'êtes pas de même, et je trouve que cela a bien son bon : ce sont les circonstances qui en décident; mais lorsqu'on est à Forges, il n'est pas douteux que cela ne paraisse une grande vertu. Ne vous en corrigez donc point : je crois

bien que cela ne me doit rien faire ; mais ce qui est encore plus sûr, c'est que cela ne peut me nuire.

Voilà ma Péquigni qui rentre : a demain, ou peut-être à tantôt.

LETTRE XIII.

M. LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

9 juillet.

Je vous ai déjà écrit ce matin; mais comme je m'en vais coucher à Meudon jusqu'à mercredi, je veux répondre, avant de partir, à deux lettres que je viens de recevoir de vous dans le même paquet, l'une de jeudi et l'autre de vendredi. Mon imagination dépend beaucoup de la vôtre, ou, quand je n'y ai pas à répondre, mes idées me suffisent; mais il y a des choses qui me déroutent la tête, et alors je ne sais plus que dire : c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Votre lettre de jeudi m'a fait beaucoup de plaisir, parce que vous y êtes contente de moi; et si je n'avais eu que celle-là à répondre, il me semble que ma réponse aurait été fort gaie; mais la lettre de vendredi est toute je ne sais comment, et je m'en vais relire la première pour me remettre en haleine.

Vous dites que vous ne me prenez pas comme

les romans : c'est en effet ce que vous pouvez faire de mieux, et je loue en cela votre prudence ; mais il me semble qu'au style de mes lettres, vous ne devez pas m'exhorter à les continuer à titre d'œuvre pie : je ne crois pas qu'elles en aient l'air. Je pourrais même vous dire que j'ai converti mes soirées en matinées, et que le temps où je vous écris est le bon temps de ma journée. Je vous ajouterai encore que vous devez me voir dans mes lettres comme vous m'avez vu autrefois en présence, parce que rien ne m'offusque, et que je ne laisse à votre idée que ce qu'elle a de favorable pour moi. Il est vrai aussi qu'elles n'ont l'air ni faibles ni maigres, et que la poste flatte autant que Gobert. Mais il faut que je vous parle de ce que je viens de voir : c'est Mertrud arrivant de Versailles. Figurez-vous d'abord qu'il est dans une chaise du contrôleur, qui ne fait que cela : il y va souper le soir et revient le matin toujours dans la même chaise. Il est plus bredouilleur que jamais, ne sait pas un nom propre, enfin est plus rustique que votre vue de Forges ; mais il guérira le contrôleur : déjà il se lève, il joue *un médiateur*, il mange et il dort bien, c'est-à-dire six heures par nuit, et il ne dormait point du tout auparavant. Son mal est dans les nerfs, et

Mertrud est sûr du remède. La Péronnie en est tout *épouté*. Helvétius crie miracle, la cour en enrage, le cardinal en est bien-aise, et a repris ses sentimens pour lui, qu'il avait laissés là, comme mademoiselle Antier, pour les donner à d'autres. Les ministres, qui regardaient cela comme une charlatanerie, sont bien *ébaubis*. Le roi en parle à toute heure et à tout moment. On sait à présent l'histoire de l'assassinat. M. Dufort, qui avait écrit pour s'en informer, a rapporté tout l'itinéraire de Mertrud au contrôleur; on sait où il a dîné, où il a soupé, où il a passé, etc., et à tout cela Mertrud dit, comme le petit muphti, que cela est vrai.

Le contrôleur lui a dit qu'il se chargeait de sa fortune; mais ce qu'il y a de divin, c'est la relation de tout ce qui est dans la chambre du contrôleur. Celui sans exception dont il a le plus d'idée, c'est de M. de Marville : il prononce son nom a merveille; il dit qu'il l'embrasse à tout moment, et qu'il boit toujours à sa santé; car, s'il vous plaît, nous le faisions manger avec nos gens, et il dîne et soupe côte à côte de madame Fulvie. C'est que M. le contrôleur a un beau visage, qu'il a bien l'air d'un honnête homme; il dit tout bonnement ce qu'il pense; il est si blanc de visage : et puis il ne lanterne

point pour vous parler. Pour *cet autre*.... et... là... qu'on dit qui est son frère. — Vous voulez dire M. de Fulvie? — Oui justement. — Eh! fi, c'est une bête. — Il y a là M. Fagon? — Est-ce le fils du médecin ?.... Oui, et il est bien maigre; mais il est bien de vos amis, nonobstant cela. Il m'a dit qu'on m'avait bien de l'obligation. Et puis madame Fulvie, elle a bien ri quand elle a dit qu'on m'avait assassiné, et vous entendez bien que cela voulait dire que si on m'avait assassiné je ne serais pas là, et que si je n'étais pas là, je n'aurais pas guéri M. le contrôleur : vous comprenez bien cela? — Oui, fort bien. — Qu'est-ce qui était encore dans la chambre. — Oh! dame, elle ne désemplit pas : il y a un homme qui est quelque chose pour les bêtes féroces. — Qui? M. d'Ecquevilli? — Bon! non; un... là... qui est pour le loup. — Ah! M. de Flamarens. — Justement. Celui-là a encore une bonne physionomie : il me questionne à tout moment, et c'est lui qui m'a dit qu'il parlait au cardinal de moi. Mais, mon cher monsieur, qu'il y a là un homme ridicule! C'est un abbé de Bro.... d'Imbro.... là... qui a un frère à l'armée. — De Broglie, n'est-ce pas ? — Justement. Il a voulu parler anatomie avec moi : il ne sait rien du tout; tout ce qu'il dit ce n'est que

des *babioles :* on s'est bien moqué de lui, et moi j'en étais honteux. J'ai encore disséqué une femme dans Versailles : ils étaient là tous ; ils ne savaient comment s'y prendre, et moi je vous l'ai ouverte tout d'un coup : on l'a dit au roi, qui s'en est bien diverti.

Voilà la substance du récit de Mertrud, dont je ne vous rends pas la dixième partie. Mais, dans le vrai, je commence à croire qu'il guérira le contrôleur, et ce ne laisse pas d'être un évènement considérable dans les circonstances présentes. Ce qui a fait que l'on a eu recours à lui, c'est qu'il a guéri un boulanger du roi d'Espagne, qu'il prétend aussi qui est secrétaire du roi (je ne sais comment cela s'accommode), lequel avait le même mal que M. de Buron, qui l'a dit au contrôleur, et que sur cela on lui a mandé de venir. Je m'en lave les mains.

Je suis fort aise du courage avec lequel vous m'assurez que vous partagez mon absence. A dire vrai, je m'en doutais, et je m'imagine que si vous étiez dans un beau lieu, bonne compagnie et un bon estomac, mon idée ne vous fatiguerait pas. Mais au milieu des bois, il vaut autant vous divertir de mes fadaises que de M. et madame le Roy, et même madame de Montigny.

Je ne vous ai pas dit que j'allai encore hier à

l'Opéra, où j'eus un plaisir extrême. Là, le Maure et Jeliot furent divins, et Dupré et Javillier dansèrent à l'envie : il n'y eut point jusqu'aux choses de *galanterie* qui m'y plurent. C'est, je crois, de demain en huit Issé avec Chassé.

Pour des nouvelles de politique, il n'y en a aucune. On croit que le prince Charles a fait avancer des troupes de Moravie pour environner Pragues par les derrières, afin de nous ôter toute subsistance.

Pour madame de Péquigni, je vous conseille de ne demander à son caractère que ce qui s'y trouve, et comme vous êtes sûre que les intentions sont bonnes, de passer l'écorce, qui ressemble assez à du marroquin du Levant.

L'abbé des Fontaines dit des merveilles de Pamela; mais il se moque fort légèrement de l'Avertissement de Maupertuis. Il y a des aventures de Boulogne que je vous enverrai. Pont de Veyle prétend que cela ressemble aux illustres Françaises. Comme vous m'assurez que ce n'est pas votre intention de me prendre comme les romans, je ne vous dirai point que je vous embrasse de tout mon cœur. Je cherche à mettre en usage toutes les invitations que vous me faites de me bien divertir; mais je

vous avoue que cela ne me réussit pas, et que, si je m'en croyais, je vous dirais que je m'ennuie beaucoup de ne vous pas voir; que rien ne vous remplace, parce que je ne sais ce que c'est que les remplacemens, qu'ils sont impossibles à mon caractère qui est invariable même contre le vent, en quoi je suis supérieur aux girouettes, quelque élevées qu'elles puissent être; que ce que j'aime, je l'aime pour toujours, et que c'est vous que j'aime ainsi; que si j'avais été à Forges, je n'aurais pressé ni madame Martel, ni la petite d'O, ni d'autres d'y venir; que tous mes défauts sont contre moi, et même mes bonnes qualités; que je sens profondément les torts que je puis avoir; mais que je sens avec la même vivacité les reproches mal fondés; en un mot, que, si cela se pouvait, j'aimerais encore mieux quelqu'un qui me dirait toute la journée qu'elle est sûre que je l'aime, que mon ame n'est capable de recevoir qu'une impression, et qu'il est aisé d'en juger à la vivacité dont elle en est frappée : voilà tout. Si vous voulez me faire plaisir, redites-moi tout cela, et parlez-moi beaucoup de moi par rapport à vous : vous y pouvez mêler quelque chose de vous; mais prenez-y bien garde, car je crois aussi bien que je sens.

LETTRE XIV.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

11 juillet.

Me voilà à vous, dont en vérité je suis fort aise ; j'ai congédié ma compagnie avec le secours de ma petite amie madame de Bancour, qui a emmené tous mes hommes en leur disant que j'avais à écrire. Cette petite Bancour est bonne femme, et dans le fond je m'en accommoderais bien mieux que de ma compagne. Celle-ci était aujourd'hui dans un accès de bavardage inoui ; elle est à chevaucher dans les forêts avec une demoiselle Desmazis, de qui le sexe est mal décidé.

Quand vous voudrez m'affranchir le port des gros paquets, vous n'aurez qu'à les envoyer à la du Châtelet, j'en ai reçu une lettre aujourd'hui avec le factum de M. de Joyeuse. Elle me mande que M. de Richelieu a suspendu l'impression de son discours, et que dès qu'il paraîtra elle me l'enverra. J'ai eu aujourd'hui une seconde lettre de madame de Rochefort et une de l'abbé de

Sade, de six ou sept pages, que je n'ai pas encore lue. Je me sens fatiguée aujourd'hui; j'ai dîné avec un appétit presque semblable au vôtre, et ma digestion me pèse un peu : mes eaux passent toujours bien ; mais il a fait un temps diabolique ces jours-ci. Je vais cependant à la fontaine, mais vêtue comme un oignon, et je ne sors pas du coin du feu. Il fait assez beau présentement. Je commence à être assez ennuyée de notre dame de Tavannes ; nous l'avons eue hier et aujourd'hi à dîner : en voilà pour quelque temps. Savez-vous qui est ici? Lauzillieres. Vous ne vous ressouvenez peut-être plus qui il est : c'est un homme qui était ami de madame de Prye, et qui, sauf votre respect, avait l'honneur de..... Il est vieux comme le monde, la tête lui branle : il est avec madame Harens, qui est sa femme ou sa maîtresse. Voilà une chaise à quatre chevaux qui arrive, et une dame dedans ; Lafrance me dit que c'est madame de Rosambeau. Je vous plains de l'ennui de mes lettres ; mais inutilement je voudrais les rendre intéressantes et amusantes ; je végète toute la journée, et bien m'en prend d'être dans cette disposition. Je vais lire la lettre de l'abbé de Sade, peut-être me fournira-t-elle matière pour celle-ci, que je reprendrai après.

Je viens de lire la lettre de l'abbé ; elle est fort bien : il me dit qu'il fut question de m'envoyer deux relations, l'une de ce qui se passait à Forges et l'autre à Meudon ; que le Forcalquier fut chargé de la première, et lui qu'il entreprit la seconde. Il s'en acquitte bien : il me fait des portraits de mesdames de la Vallière, de Forcalquier et de Rochefort, qui sont démêlés, fins, et d'un style noble, net et facile ; mais je n'ai rien à répondre à tout cela, que de prier qu'on continue et qu'on n'exige rien de moi ; je suis hébêtée. Je ne vois rien ici qui vaille la peine d'être peint, je n'entends rien qu'on puisse répéter, et je ne pense rien par moi-même : cet état est bon à la santé ; mais il est un peu surchargeant pour ceux à qui l'on écrit : il vous fera supporter patiemment les irrégularités de la poste. Adieu. Je vais écrire à madame de Luynes. Je mettrai ma lettre dans votre paquet, et vous l'y enverrez.

Je vous remercie de l'Eloge du cardinal de Polignac. J'attendrai Formont pour le lire, car notre Péquigni ne prend rien de tout cela. Envoyez-moi tous les rogatons, et informez-vous chez Prault des livres nouveaux. Me voilà sur le pied de ne point sortir et de ne voir du monde qu'à l'issue du dîner. Premièrement,

quand je resterais seule j'en serais bien-aise, et j'ai été bien-aise d'établir les choses sur ce pied-là avant l'arrivé de Formont. Si vous saviez les visites que l'on reçoit ! cela est étonnant. L'autre jour il m'arriva cinq dames que l'on me nomma tant bien que mal : je les embrassai, je les reconduisis en grande cérémonie. L'une d'elles était la femme d'un procureur d'Amiens, et l'autre du pâtissier qui fait ces bons pâtés de canards. Ce qui m'a fâchée, c'est que j'ai appris depuis qu'elle avait une dartre vive sur le nez, et que je l'avais embrassée.

Je ne me réjouis point de l'arrivée de madame de Rosambeau : ce ne peut être qu'une petite contrainte de plus, et toute ma ressource ici, c'est une paresse énorme. Adieu, jusqu'au premier moment qu'il me viendra quelque chose à vous dire.

LETTRE XV.

M. LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

12 juillet.

J'ALLAI hier à *Brutus*, il y avait assez de monde; je me confirmai bien dans ce que j'ai toujours pensé, que c'est la plus belle pièce de Voltaire. Lanoue y joua avec cette intelligence que vous n'aimez pas, parce qu'elle ne suppose point de feu : c'est comme quand on dit qu'une fille à marier joue bien du clavecin, cela veut dire qu'elle n'est point jolie. Cependant je trouvai qu'il avait du feu : ce n'est point de cela qu'il manque, mais de force; en tout j'en fus content. La Gaussin joua à son ordinaire; mais de qui je fus enchanté, c'est de Sarrasin, qui mit dans le rôle de Brutus toute la noblesse, toutes les entrailles, tout le tragique que l'on y peut désirer. De là je revins chez moi attendre ma compagnie, qui ne fut pas nombreuse; car nous n'étions que sept. La Maréchale, sa fille, son fils, madame de Maurepas, Cereste, Pont

de Veyle et moi; notre souper fut excellent, et, ce qui vous surprendra, nous nous divertîmes. Je vous avoue qu'au sortir de là si j'avais su où vous trouver, j'aurais été vous chercher; il faisait le plus beau temps du monde, la lune était belle, et mon jardin semblait vous demander. Mais, comme dit Polyeucte, que sert de parler de ces matières à des cœurs que Dieu n'a pas touchés ? Enfin je vous regrettais d'autant plus, que je pouvais vous prêter des sentimens qu'il n'y a que votre présence seule qui puisse détruire.

Savez vous la pièce qui court? C'est une lettre de Voltaire au roi de Prusse, la plus folle que l'on puisse imaginer. Il lui dit qu'il a bien fait de faire sa paix, que la moitié de Paris l'approuve, qu'il n'a fait que gagner le cardinal de vitesse; qu'il ne doit plus s'occuper à présent que de rappeler les plaisirs, enfans des arts, l'opéra, la comédie, etc. Il est vrai que cette lettre n'est pas aussi bien écrite que Voltaire a coutume d'écrire, mais ce sont ses idées et sa morale.

Voltaire, que Pont de Veyle a vu à la comédie, a paru surpris de cette nouvelle : il a juré avec un grand air de bonne foi qu'il ne savait ce que c'était que cette pièce; qu'il était bien

vrai qu'il avait fait réponse à une lettre du roi de Prusse, mais que personne n'avait vu cette réponse, pas même madame du Châtelet, et qu'il n'y avait rien dans sa lettre qui ressemblât à ce qui lui était imputé dans celle que l'on faisait courir. Cependant cela devient d'autant plus sérieux, que tous les ministres étrangers en ont des copies, que M. Chambrier en a trouvé une à sa porte et que le cardinal l'a lue. Si c'est une méchanceté qu'on lui a faite, comme il y a beaucoup d'apparence, vous conviendrez que voilà un tour bien noir. Il y a des gens que les aventures vont chercher, et qui rencontreraient des hasards à la Trappe. Il ne sait quel parti prendre, et il faut avouer que le conseil est difficile à donner; cependant, toutes réflexions faites, il me semble qu'il n'y aurait qu'à écrire une deuxième lettre au roi de Prusse, dans laquelle il le supplierait de vouloir montrer celle qu'il lui a écrite à M. de Vallori, et envoyer cette seconde lettre à M. Amelot, pour qu'il la fît tenir. Mais pour prendre ce parti il faut deux conditions : la première, qu'il n'ait pas en effet écrit la lettre qu'on lui impute, et puis que celle qui est la véritable ne contienne rien dont on puisse être offensé ici, ce dont je ne répondrais pas.

Madame de Rochefort devait revenir hier à Paris, parce que la fièvre lui avait repris, et que Silva voulait qu'elle revînt : cependant rien de tout cela n'est arrivé, et en rentrant chez moi j'ai trouvé que M. le maréchal de Brancas y avait passé pour me dire qu'il partait pour Meudon, où il m'attendrait avec un bon lit. Je compte y aller jusqu'à dimanche, que je reviendrai souper chez la maréchale avec la même compagnie qu'hier.

Vous serez bien étonnée quand je vous dirai que l'on ne parle pas plus de nouvelles que si l'on était en pleine paix; c'est une drôle de chose que ce pays-ci ; je crois que la fin du monde ne fera pas une nouvelle au bout de trois jours.

Madame d'Evreux sort d'ici, qui m'a apporté le discours de M. de Mairan, qu'il vous a envoyé sous une enveloppe : j'ai ouvert le paquet devant elle, et je ne vous l'enverrai pas, puisque vous l'avez déja.

Madame du Châtelet était hier à la comédie avec madame de Luxembourg ; il ne faut pas trouver mauvais qu'elle arrive tard ordinairement, puisqu'elle manqua hier les deux tiers du premier acte. M. de Maurepas ne soupa

pas chez moi , quoique je l'en eusse averti ; apparemment qu'il soupait ailleurs : je trouve que je pourrais dire comme Armide :

La gloire est une rivale ,
Qui doit toujours m'alarmer.

En effet , elle n'a pas trop mal l'air d'une gloire d'opéra : il est vrai que je ne suis point jaloux.

La comtesse d'Estrées se meurt, et on croit que le vicomte de Rohan s'en tirera après vingt saignées ; mademoiselle de Tourbes a dû commencer le lait aujourd'hui : voilà toutes nos nouvelles. Je ne reçus point hier de lettre de vous.

LETTRE XVI.

LE MÊME A LA MÊME.

13 juillet.

J'ai mis séparément la Consultation de Silva, parce que c'est un papier à garder, et que je suppose que vous brûlez mes lettres, non qu'elles ne fussent tout aussi bonnes à garder que celles de Bayle, où en vérité il y en a trop d'inutiles de recueillies. J'aimerais autant que l'on nous eût conservé les mémoires de la blanchisseuse.

Je vis hier du Châtel. Je ne sais comment vous aurez trouvé les Harangues à la lecture, mais il s'en faut bien qu'il en porte le même jugement que j'en ai porté : il y trouve de l'esprit sans doute ; mais ce n'est pas, selon lui, de la vraie éloquence, et la pièce n'est pas du genre académique. (Vous entendez bien que c'est de celle de M. de Richelieu dont je parle, car, pour l'autre, il l'a trouvée telle qu'elle est, c'est-à-dire médiocre). Pour moi, je persiste toujours dans mon premier sentiment, et je

trouve que c'est précisément le genre qui convient, parce que ce qu'on appelle éloquence ne doit et ne peut être employé que dans des sujets qui supportent une certaine étendue.

J'allai voir l'après-dîner madame du Châtel; nous en parlâmes encore, et elle est totalement de l'avis de son mari ; je leur dis bien que je n'en étais pas : ils convinrent de toutes les beautés que je leur rappelai, excepté de ce qui est dit sur la langue, qu'ils ne trouvent point neuf, en quoi je ne suis pas encore du tout de leur avis. Cela m'apprend que c'est un malheur d'avoir à imprimer quelque chose , et je serais bien fâché à présent d'être dans le cas de produire ce que vous avez vu sur Fontenelle.

Il s'en faut bien que ce que vous me mandez sur vos compagnies , m'ait passé comme vos eaux. Quand je resterais dans mon lit, cela me peserait sur l'estomach , et je ne crois pas que je pusse le digérer. J'ai cru être dans le fond du marais, rue d'Anjou , rue Saint-Claude , etc. , et votre M. de Bancour est un homme affreux. Je suis comme vous , il n'y a que madame de Tienne que j'aurais envie de voir; car pour madame de Bancour et madame de Tavannes , cela me paraît du comique larmoyant.

Pour M. de Péquigni, je n'en ai entendu parler en nulle façon : vous croyez bien que si j'avais su quelque chose je vous l'aurais mandé sur-le-champ; mais soyez sûre qu'il n'y a rien. Et puis, je crois que tout ceci va finir. M. de Belle-Isle a noué une négociation avec M. de Koniglec, qui est en bon train; il a repris par là le timon des affaires et on croit qu'il y a un armistice de signé: ce qui le fait présumer, c'est que l'armée de Maillebois rentre en France et que ç'a été vraisemblablement la première condition que l'on a exigée. D'ailleurs il paraît que M. de Belle-Isle est aujourd'hui l'homme du plus grand crédit, beaucoup plus solide que par le passé, parce qu'il a été éprouvé sans avoir été seulement effleuré.

Ce n'est pas matière de lettre que cet article, quelque curieux qu'il fût à mander; mais soyez sûre que tout cède à cette comète, qu'il donnera le neuf de carreau pour neuf, et que personne, je dis personne, n'est sûr de son état: tout au plus ceux que l'on traite comme Ibrahim, achèveront-ils leur carrière, mais sans être seulement consultés. Cela vous étonne sans doute, mais cela est pourtant vrai; et puis après cela, comme disait Courcollet, faites voyager vos enfans; soyez sages, prudens, conduisez-

vous bien, prenez des mesures justes, aimez l'état, etc.

Tout le monde dit que le contrôleur n'en saurait revenir : j'ai de la peine à croire que Mertrud se soit trompé; ce qu'il y a de vrai, c'est que je crois aussi qu'il pèse en sous-ordre et que s'il ne laisse pas de place vide bientôt, il n'y faut plus penser, attendu que la scène changera d'intérêt et d'acteurs. Ce que je vous dis c'est l'état actuel : on aurait pu croire que cela aurait changé dans d'autres temps, mais les impressions sont incrustées, et il n'y a plus de lime assez forte pour les effacer. Voilà tout ce que je puis vous mander sur cet article, passons à des choses plus importantes.

Chassé rentre mardi dans Issé; il reprend son rang, et Le Page et lui ne se sont combattus que de civilités. Pont de Veyle prétend que dans deux mois on reviendra à Le Page.

Du Châtel a été, comme moi, enchanté de *Brutus*; il trouve cette pièce la meilleure de Voltaire.

La prétendue lettre de ce dernier au roi de Prusse continue à faire bien du bruit. Suivant ce que vous me mandez, vous devez avoir Formont ce soir, j'en suis assurément bien-aise,

et voilà de quoi faire passer vos eaux; faites-le, je vous prie, souvenir de moi.

Je ne m'accoutume pas à ne recevoir vos lettres que le quatrième jour qu'elles sont écrites: vous avez beau dire que cela ne fait rien, cela fait beaucoup, parce que les miennes sont remplies de réponses aux articles des vôtres, et que, lorsqu'elles arrivent, vous avez oublié, ou vous ne vous souciez plus de savoir ce que vous demandiez. Mais qu'y faire? Silva vous approuve fort toutes deux de votre régime, il vous invite à le continuer.

Je vais enfin ce soir à Meudon pour en revenir, dimanche, souper chez la maréchale avec les mêmes personnes qui étaient chez moi. Le roi part demain, et repartira encore jeudi : il n'a rien à faire ici, puisque tout se fait là-bas.

Madame de Bouville est morte subitement : c'est la mère. J'ai demandé à Silva, pour la première fois, des nouvelles de mademoiselle de Tourbes, elle est mieux, mais cependant ce n'est pas une affaire finie.

Je ne sais pas si je pourrai vous écrire de Meudon, je ferai ce que je pourrai ; car je comprends que vous devez être fort aise de recevoir des nouvelles. J'oubliais de vous dire que nous parlâmes hier beaucoup de vous, entre

les du Châtel et moi, et c'est tout vous dire, qu'ils ne m'aient rien laissé à désirer l'un et l'autre sur ce qu'ils en ont dit. Le procès de d'Ussé continue à se plaider, et je crois qu'il aura lundi prochain un jugement.

J'ai vu hier notre ami, il est noir comme de l'encre; la grêle a fait des ravages affreux, la moitié de l'île de France à péri, et il y a beaucoup de dommage dans la petite Bourgogne. La paix! la paix! sans quoi on n'oserait prévoir l'avenir.

Madame Crozat est plus mal. Pont de Veyle donne demain à souper à mesdames de Luxembourg, Boufflers et de Mirepoix; du Châtel en est. Le dîner de M. de Cantimir a été excellent, c'était M. de Nevers qui l'avait ordonné, mais il n'était pas assez grand. Le d'Argenson y a mangé comme s'il avait été entre quatre personnes et comme s'il n'avait pas été malade quatre jours auparavant.

LETTRE XVII.

LE MÊME A LA MÊME.

14 juillet.

Je ne crois pas que je vous écrive une longue lettre, et si pourtant il me semble que j'aurais beaucoup de choses à vous conter; mais j'ai oublié mon écritoire, et c'est avec celle du Forcalquier, à qui je fais toute réparation d'écrire si mal, car ses plumes sont horribles. J'arrivai ici hier sur les six heures : j'y trouvai M. de Cereste et Maupertuis. Le chevalier était allé voir son régiment à Corbeil, et il revient ce soir. Madame de Rochefort, madame de Forcalquier, madame de Melesse et Cereste se promenaient en calèche. J'allai les chercher. Cereste descendit de la calèche : nous nous promenâmes ensemble, après quoi je pris sa place dans la calèche, d'où madame Melesse descendit aussi. Nous étions donc le Forcalquier, les deux petites femmes et moi. On me parla de la lettre que l'on vous avait écrite, comme quoi on avait eu intention de vous amuser, et que n'ayant

point de nouvelles à vous apprendre, on avait imaginé de vous faire des plaisanteries. On me cita quelques endroits de la lettre, et puis on me dit qu'à la réponse que vous aviez faite, il paraissait que vous n'en aviez pas été contente. J'écoutais en silence, mais avec un souris qui pouvait faire juger que je savais tout cela à fond. En effet, madame de Rochefort me dit : Bon ! vous savez tout cela? Je répondis : Oh ! pour cela, oui. — Eh bien ! qu'en pensez-vous? — Que madame du Deffand a toute raison d'avoir été fâchée. Ce fut un grand étonnement de leur part. Et je repris la parole, et je dis : Je crois que vous avez assez éprouvé madame D. D. pour savoir qu'il n'y a de plaisanterie, de quelque genre et si forte soit-elle, que vous ne puissiez lui faire, parce que quand on s'aime autant, rien ne peut jamais être exclus; mais ce qui l'a justement irritée, c'est qu'elle a jugé que M. l'abbé de Sade était de moitié dans toutes ces plaisanteries-là, et qu'elle a trouvé aussi indécent qu'imprudent d'admettre un homme qui n'est que sa connaissance, à la familiarité extrême de choses qui sont excellentes entre amis, et qui peuvent avoir de très-grands inconvéniens partout ailleurs; qu'il serait horrible que tout ce qu'elle vous a confié de ses terreurs

sur sa compagne de voyage, allât faire l'histoire de Paris, et revînt à madame de Luynes ; que les autres personnes nommées dans la même lettre pourraient juger que toutes ces plaisanteries-là ne sont que des répétitions des siennes, et puis, que l'on irait dire qu'elle ne ménage personne, etc. ; qu'il était si vrai que ç'avait été là le motif de votre colère, que dès que vous aviez appris par madame de R.... que cette lettre n'avait été qu'entre elle et son frère, sur-le-champ vous m'aviez mandé que vous n'aviez fait qu'en rire, et pour preuve je tirai votre lettre en date du mardi, que je venais de recevoir avant de partir. Ensuite on me demanda bien de vos nouvelles : on me dit que l'abbé de Sade vous avait écrit une lettre charmante il y a deux jours ; et cet article fut fini.

Le maréchal était allé chez le Grimberghen, et il arriva en même temps que nous : il avait la lettre de Voltaire, et vous jugez combien elle renouvela sa bile. On voulut dire qu'elle n'était pas de lui et qu'il la niait ; mais il parut qu'il aurait été bien fâché de ne l'en pas croire l'auteur. A dire vrai, à la seconde lecture je n'ai pas trouvé de raison d'en douter. L'étonnant, c'est qu'elle court ; mais la folie de l'avoir écrite l'aura fait montrer à quelqu'un, et il n'en faut

pas davantage. Vous en jugerez, car M. de Cereste vous l'a envoyée.

La petite femme est grosse : cela est déclaré; les vomissemens ont déjà commencé, par conséquent le voyage de Bretagne s'est rompu de lui-même; mais ce qui n'est pas rompu, c'est sa volonté. Le prétexte de son état a augmenté tous les genres d'empire qu'elle voulait exercer; et si le Forcalquier n'avait pas quitté le service, cela ferait une petite maréchale en herbe. Le maréchal retournera à Paris vers le 20 d'août pour se préparer aux États : ainsi ils ne seront plus ici que jusque-là, et puis, pendant le séjour de Bretagne, les deux petites femmes seront à Paris. Madame de Rochefort est beaucoup mieux : je l'ai même trouvée en beauté. Nous avons soupé fort gaîment; l'après-souper a été de même : je n'ai pas dormi, et puis on s'est séparé à minuit. Je suis couché dans la pièce où l'on se tient, et madame de Rochefort y est restée jusqu'à deux heures. Nous avons raisonné de toutes ses affaires, des terreurs de d'Ussé, de leurs fondemens. J'ai fait de la morale très-sévère, et d'elle-même elle m'a dit qu'elle avait eu tort de laisser trop durer une fantaisie, et de ne l'avoir pas dit d'abord à la personne intéressée : on ne peut être plus

vraie qu'elle l'est, ni plus candide. J'ai parlé sur cela comme Ruiter aurait parlé d'une aventure arrivée sur la rivière de Seine, en se souvenant de ses combats sur mer; car ce n'est, à dire vrai, qu'une aventure d'eau douce, et il n'y a pas de matière à douter. J'ai parlé aussi des langues étrangères : on m'a dit de bout en bout tout ce qui en était. Pour de celui-là, le grand chat s'en est avisé, tant il est fin. C'est une ressource très-grande à la campagne : on s'en amuse, on s'en moque, et, comme je crois vous l'avoir mandé, il est le chevalier de votre minet.

Je viens à votre lettre d'hier : elle est datée du lundi 9 juillet, à cinq heures, et du mardi à une heure. Je la relis pour raisonner avec vous de ce qu'elle contient; car je ne pense pas, comme vous, qu'il ne faille pas suivre une lettre que l'on nous écrit pour y répondre : cela prouve que l'on s'en est occupé; chacun a sa manière de sentir, ou plutôt les uns sentent et les autres s'amusent.

Je ne puis prendre que comme une plaisanterie le ton avec lequel vous me dites : *Comment! ne pouvez-vous me donner une demi-heure par jour?* Tant mieux que je ne vous ennuie pas à force de régularité et de longueur; c'est tout le prix que l'abbé de Sade et moi pou-

vons demander. Cependant si vous aviez répondu aux articles de mes lettres, vous auriez vu qu'il y en a un où je vous mande que mes soirées ont été changées en matinées, parce que c'est là le temps où je m'occupe de vous, et il y paraît bien; mais les choses douces ne sont pas votre genre avec moi, et vous avez surement cru avoir dit une ordure, quand vous me mandez aujourd'hui, comme l'excès de la passion, que je suis le seul sur qui vous comptiez. Votre vérité ne vous permet pas d'autre excès, et je me sais gré d'avoir jugé tout cela il y a longtemps.

Je serais bien fâché que ce ne fût pas par rencontre que je questionnasse Silva sur l'enflure de la plante de votre pied droit; il est vrai que cela était ainsi avant les eaux : mais n'importe, nous consulterons. Si M. Pâris était encore à la mode, il vous ferait enfler le pied gauche.

Je suis ravi de voir comme les eaux vous passent; c'est en effet votre remède propre, et si jamais vous avez un jardin à vous, il faudra y faire faire une petite statue de la nymphe de Forges, que nous couronnerons de fleurs.

Je trouve que vous n'avez jamais si bien dit, que j'ai l'absence délicieuse; mais toutes vé-

rités ne sont pas bonnes à dire. Je crois en effet que si vous aviez à arranger votre vie, vous en feriez deux parts, et que ce serait là la mienne. L'absence est comme les Champs-Élysées : tous les hommes y sont égaux, ou, pour mieux dire, je crois que j'y aurais quelque avantage, et que c'est la vraie position pour débiter son amour en chansons.

Je ne sais pas pourquoi je trouverais mal sonnant le mot *j'exige :* il n'y en a pas de plus doux quand il vient de la confiance ; mais vous êtes confiante, et puis vous ne l'êtes pas, suivant votre commodité. Je suis toujours votre lettre.

Le portrait que vous faites de la P..... est inimitable, et je le lirai aux chats. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant, de plus neuf ni de plus démêlé.

Vous ne me mandez pas que vous avez du plaisir à m'écrire, mais que si vous n'aviez pas l'occupation de m'écrire vous vous ennuieriez à la mort : c'est précisément comme Cailus qui grave pour ne se pas pendre. Cependant je reconnais avec vérité que je dois être très-flatté de ce que vous croyez que je suis très-capable de sentir tout ce que vous écrivez, et je veux bien agréer, adopter cette louange.

Ne voilà-t-il pas que je croyais n'écrire qu'un mot; mais vous penserez que c'est que je n'ai rien à faire : allez, je vous quitte de m'en savoir gré comme de tout le reste. Ne vous avais-je pas bien dit que vous vous accoutumeriez à vous coucher de bonne heure? vous ne me dites pas si vous dormez, et c'est bon signe.

Madame de Flamarens se préparait, il y a environ huit jours, au grand voyage de Meudon. Enfin, M. de Cereste lui déclara avant-hier que ce jour était venu, et que ce serait le lendemain : elle frémit et elle demanda du temps pour s'y résoudre; ce temps sera vraisemblablement un peu long et gagnera le 20 août.

Si fait, le d'Arg... s'est souvenu de vous. Je lui dis avant-hier que j'allai hier à Meudon, et il me dit de vous faire bien ses complimens. Mais c'est à Forges qu'elle est? Eh! oui, c'est cela que je veux dire. Vous trouvez que j'ai le pétillement de la P...., et moi je trouve que vous avez (je ne sais pas comment appeler cela) l'inonction du D... Vous me comparez encore à lui, ou plutôt vous me dites que je ne suis pas comme lui, et que je m'occupe de ce qui ne me fait rien, et cela par rapport à vous. Eh! que diable avez-vous besoin de prétexte pour vous tenir quitte de tout sentiment? Vous

avez trop d'élévation dans l'ame pour avoir recours à cela. Dites tout franchement : je sens, ou plutôt je vois que vous faites de votre mieux depuis dix ans pour que je vous aime; mais je vous déclare qu'il n'en sera rien. Voilà parler, cela. Au lieu de cela, vous me payez mes gages en air de méfiance. Il est vrai (comme le dit le Faux sincère) que c'est toujours quelque chose que cela; mais il vaut mieux me laisser vous servir sur mes crochets. Je ne m'occupe que des choses dont je me soucie, et je ne suis point comme madame du Maine. Il est certain que je vous regrette beaucoup, et tout aussi certain, comme vous devez l'avoir remarqué si vous avez lu mes lettres, que je n'en ai pas mis plus grand pot-au-feu pour mes autres amis depuis votre départ. Je ferais mieux de ne vous rien dire de tout cela; mais, en vérité, si vous lisiez vos lettres à Paris, je crois qu'elles vous impatienteraient un peu. Pour madame la Roche, je n'aurais point de complaisance sur cet article. Souvenez-vous de l'état où vous étiez quand elle vous mit le marché à la main. On ne découvre la valeur des choses que quand on s'est exposé à les perdre par sa faute, et vous ne vous consoleriez pas de l'avoir renvoyée ou de l'avoir amenée à vous demander son congé.

Vous aurez vu dans ma dernière lettre la réponse de Silva à vos questions : je lui en parlerai encore.

Par rapport à votre laideur, je m'en console, pourvu que vous ne perdiez rien de votre douceur et de vos sentimens pour moi. Je ris de cet article. Voilà une belle consolation que je vous donne, de dire que cela ne me fait rien ! Mais, à dire vrai, c'est que je suis bien persuadé, au contraire, que vous serez beaucoup mieux après l'effet des eaux; car, si je ne le croyais pas, je n'aurais pas répondu à cet article, comme n'étant point de mon district.

Adieu; voilà votre lettre finie et la mienne aussi. J'ai mes accès de vérité tout comme un autre, et je n'ai pas le courage de vous faire des amitiés qui seraient pour vous comme votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Les troupes du roi de Pologne se joignent à nous ; mais je crois que ce n'est que pour avoir de meilleures conditions. D'ailleurs, il n'y a rien de nouveau, et on ignore où en est la négociation. Le traité du roi de Prusse est public : nous n'y sommes seulement pas nommés.

LETTRE XVIII.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

15 juillet.

SAVEZ-VOUS que je commence à craindre que mes lettres ne vous ennuient ? Je ne sais d'où vient ; mais je sens que je deviens méfiante : je crois que c'est une suite de l'ennui. Cependant je crois que j'ai tort, et j'avoue que vos lettres sont de façon à devoir me rassurer ; j'en suis on ne peut pas plus contente, et je sens qu'elles seules me soutiennent ici. Je ne sais ce que vous direz de celle que je vous écrivis hier ; je n'étais point de mauvaise humeur, ni fâchée contre vous, mais j'étais dans un moment de franchise où il faut que je dise ce que je pense : ce qui est de certain, c'est que je vous aime et que mes sentimens sont indépendans de tout ; tout ce que ma raison peut faire, c'est de m'empêcher de succomber aux chagrins que peut me causer ma méfiance, mais elle ne peut rien diminuer à ma tendresse. Je n'ai point

été à la fontaine ce matin, comme je vous l'ai mandé ; j'y ai été cinq jours de suite ; il y faisait un temps affreux ; je m'y fatiguais, je m'y ennuyais, et je crois que la fatigue m'est mortelle : tant qu'il fera vilain, je prendrai les eaux dans mon lit ; elles passent une fois plus vîte, et je suis bien plus forte, par conséquent en état de mieux digérer ; je suis restée toute la journée dans ma robe à peigner. J'ai eu ce soir madame Hareng et Lausilières : on peut causer avec eux, et ce sera ma ressource.

Nous avons voulu lire l'Éloge du cardinal de Polignac, mais les phrases m'ont paru si longues, que j'ai demandé qu'on cessât ; il faut plus de force que je n'en ai pour soutenir cette lecture. Quand Formont sera arrivé, je tenterai l'entreprise. Envoyez-moi le plus tôt que vous pourrez toutes sortes de rogatons. J'ai déjà lu le Voyage de Falaise et la Fausse comtesse d'Isemberq : cela est excellent pour Forges. Je crains que les Révolutions de Perse ne soient trop sublimes. Je suis au désespoir d'avoir lu Paméla ; je suis le plus pauvre esprit du monde ; je n'ai que ce que l'on lui communique, et depuis que je suis ici, je n'ai que de l'instinct : je ne regarde pas cela comme un malheur. Pour notre duchesse, c'est une bavarderie qui ne

ressemble à rien ; toute mon ambition c'est de vivre doucement avec elle, et de terminer notre voyage en paix et bonne intelligence ; mais pour de liaisons, nous n'en aurons jamais ensemble. Elle m'est à rebrousse-poil sur toutes choses ; elle engraisse à vue d'œil, et son visage en est plus ridicule.

Je suis très-inquiète de madame de Rochefort, je serais réellement au désespoir s'il lui arrivait le moindre mal : donnez-moi de ses nouvelles, et voyez-la le plus que vous pourrez. Savez-vous que le Forcalquier ne m'a pas écrit depuis sa belle relation : elle est pourtant moins impertinente venant de lui, que si ç'avait été de l'abbé de Sade.

Ce samedi, 14.

Je reçois votre livre et votre lettre de jeudi : vous allez coucher à Meudon ; vous ne m'écrirez donc point ? C'est mon pain quotidien que vos lettres, je ne puis m'en passer : j'ai eu beaucoup de gonflemens cette nuit, qui ont fait que je n'ai pas bien dormi ; j'ai encore pris mes eaux ce matin dans mon lit, et j'en userai de même tant que je serai faible et qu'il fera aussi vilain. Je trouve que je maigris, et je vois engraisser tout le monde. Je voudrais bien avoir

la réponse des consultations que je vous ai prié de faire à Silva; je ne sais si c'est une once ou deux de casse mondée qu'il faut prendre, et comme je ne soupe point du tout, dans quel temps la prendrai-je ?

C'est le clair de lune, ce sont de certaines circonstances qui font que vous me désirez; je suis regrettée et souhaitée suivant les dispositions où la beauté du temps met votre ame : moi, je vous désire partout, et je ne sache aucune circonstance qui pût me rendre votre présence moins agréable. C'est que je n'ai ni tempérament ni roman.

Universitas
BIBLIOTHECA

LETTRE XIX.

LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

15 juillet.

Je reçois en rentrant chez moi vos deux lettres, l'une du mercredi 11 juillet, à une heure, et l'autre du même jour à cinq heures et demie, dans laquelle est un petit billet du jeudi, une heure et demie. Vous me plaignez de l'ennui de vos lettres, et inutilement, dites-vous, vous voudriez les rendre intéressantes. Eh ! mon Dieu, est-ce des nouvelles qu'il me faut pour cela? ou plutôt en serait-ce donc que vous avez beaucoup d'amitié pour moi; que vous savez que j'en ai beaucoup pour vous, que vous mourez d'envie de me voir, que vous regrettez de n'être pas dans mon jardin? Il me paraît que cela se peut écrire d'un désert, comme de Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je pense cela environné de tout ce qui est resté de compagnie dans ce pays-ci; et si mes lettres renferment d'autres choses, c'est que ce n'est pas assez de vous écrire pour

moi, et qu'il est juste que je vous écrive pour vous. Je vais reprendre l'histoire de ma vie depuis vendredi jusqu'à ce moment.

J'arrivai vendredi sur les 6 heures à Meudon, et je vous écrivis samedi par Maupertuis, qui se chargea de porter ma lettre à Paris, laquelle sera partie ce matin : ainsi il y aura eu la lacune de samedi. Les Chats étaient, comme je vous l'ai mandé, fort en peine de la pancarte qui vous avait été envoyée; je les ai calmés après leur avoir bien représenté leurs torts, et pour leur donner une marque de confiance de votre part et de la mienne, je leur ai montré le portrait de la P. . . qui commence par le vide, etc. Cela leur a plu infiniment : ils vont vous accabler de lettres ; le petit Chat vous adore et son frère aussi. Hièr samedi il fit un temps diabolique à la campagne : la belle Ruffec arriva sur les huit heures du soir; mais c'était une simple visite en passant, pour aller à Versailles et le lendemain à Saint-Léger. M. et madame de Mirepoix vinrent ensuite et restèrent à souper. (Je ne sais ce que je dis : madame de Ruffec était venue le vendredi). Hier donc samedi, M. et madame de Mirepoix vinrent souper : nous fîmes un quadrille, le Mirepoix, le Maréchal, l'abbé de Sade et moi; car l'abbé de

Sade était venu de Versailles, le matin, dîner avec sa belle-sœur, laquelle est arrivée de Cologne.

Les Mirepoix furent fort bien reçus ; on soupa, je m'endormis après le souper, les camouflets volèrent, cela ne me réveilla pas trop. Le Mirepoix me fit des miracles, me parut avoir grande envie de vivre avec moi, me fit des reproches, en reçut de ma part, etc. Il avait un Saint-Esprit de diamans que madame de Mirepoix lui avait fait monter, qui tient lieu de la broderie: cela lui rend l'estomac encore plus avancé ; mais il aime sa femme à la folie et cela me plut.

Pendant le souper le petit Chat reçut votre lettre du mercredi, et sitôt que tout le monde fut allé coucher, nous restâmes ensemble dans ma chambre et elle me donna votre lettre à lire : elle rit beaucoup de la mine que je fis à l'article où vous marquez que la vieillesse vous a ôté les sentimens. Je laissai tomber mes lunettes, et je fis un grand cri, en disant : Et moi donc..... Nous retraitâmes tout de nouveau ce qui la regarde: cela vous aurait peut-être ennuyée ; mais ces matières me plaisent toujours, et pourvu que l'on me permette de répondre à ma pensée de temps en

temps, je me prête assez volontiers à ce que l'on me dit de soi. Ce matin, nous avons eu à dîner M. et madame de Préval, M. de la Riviere, M. et madame de Rieux, etc. M. de Rieux nous a tiré des tabatières à chaque plat que l'on semait sur la table : je n'en ai jamais tant vu. Les diamans me sortent par les yeux; excepté qu'il n'en a pas sur les manchettes, d'ailleurs tout en est farci. Je trouve que c'est la punition de Midas, et qu'il ne peut rien toucher que cela ne devienne une escarboucle. Il a joué au 15 pour la première fois avec madame de Forcalquier et elle lui a gagné quatorze louis. Après le dîner nous avons causé encore, madame de Rochefort et moi.

Il y a de grands projets de comédie pour cet hiver : on a élevé non pas autel, mais théâtre contre théâtre. M. de Mirepoix est de la nouvelle troupe. Ils débuteront par le Misanthrope, qui est, dit-on, le triomphe du Mirepoix, et ensuite on jouera la Zaïde de du Châtel. Madame de Mirepoix prendra le rôle de madame de Rochefort, le Mirepoix celui du Forcalquier, et du Châtel y conservera le sien. Figurez-vous quelle douceur pour madame de Luxembourg : on se passera de vous toutes. Cependant madame de Mirepoix a dit à madame de Rochefort

qu'elle y assisterait, si elle voulait : et puis on a parlé de la petite maison, et il a paru que pour la jouer on pourrait bien réunir les troupes, parce que l'on a bien jugé que sans cela je ne la donnerais pas; et en ce cas madame de Mirepoix jouera votre rôle, et madame de Forcalquier Javotte. J'ai bien conseillé à madame de Rochefort de ne laisser voir sur cela nul empressement, afin que madame de Luxembourg ne pût jamais croire que l'on pensât à la rechercher. D'un autre côté, le Forcalquier a fini sa comédie, dont j'ai oublié le titre : c'est ces deux amis qui aiment la même maîtresse. Il y a des choses fort agréables. Il a, comme de raison, envie que l'on la joue; mais, pour cela, il n'a besoin que de madame de Mirepoix : bien entendu que tout cela sera pour cet hiver. Comme nous dînions, on nous a apporté la réponse du roi de Prusse à Voltaire : vous entendez bien que c'est une nouvelle niche qu'on lui a faite. M. de Forcalquier doit vous l'envoyer. Mais pour sa lettre que je crois de lui, entre nous, elle fait un bien plus grand bruit que quand je suis parti : madame de Mailly jette feux et flammes, et demande une punition exemplaire. On ne sait ce que cela deviendra, et on craint bien que cela ne finisse par un décampement à

Bruxelles. La pauvre du Châtelet devrait faire mettre dans le bail de toutes les maisons qu'elle loue, la clause de toutes les folies de Voltaire. Véritablement il est incroyable que l'on soit si inconsidéré. Pendant ce temps-là il est porté aux nues à la comédie, où *Brutus* a un plus grand succès qu'il ait encore eu.

Je vous dirai, entre nous, que le maréchal de Brancas est bonhomme, si vous voulez; mais il est impossible d'être plus ennuyeux. Pendant tout le temps que j'ai été à Meudon, il a été, dit-on, de la plus belle humeur du monde : il n'a pas ouvert la bouche.

En sortant de Meudon, j'ai passé chez les Grinberghen. Mon Dieu! la jolie maison! Ils m'ont fait toutes sortes d'accueils; mais je les ai trouvés bien tristes, et en effet ils sont bien malheureux.

On dit tous les accords rompus : depuis trois semaines on n'a pu obtenir aucun ordre de ce pays-ci. Tout va là-bas à la bonne foi des généraux. M. d'Harcourt ne peut savoir si on veut qu'il reste, qu'il avance ou qu'il recule : il demande un général, on n'en envoie point; enfin c'est pis que jamais.

De là je suis arrivé chez la maréchale, qui m'a reçu assez franchement. Il y avait chez elle

son fils, madame d'Aumont, madame de Maurepas, madame de Mirepoix, M. de Mirepoix, M. de Cereste, Pont de Veyle, le Vauxjours, le petit Salins et moi.

Le contrôleur est beaucoup plus mal, et madame de M.. m'a pris en particulier pour me dire qu'il fallait que notre ami tâchât d'aller demain à Issi, et que surtout il ne manquât point de venir auparavant chez elle, parce qu'il saurait ce que M. de M... aurait appris à son retour d'Issi, où il va demain : il n'est pas douteux qu'ils vont de bon pied. J'en ai parlé au Cereste, qui pense toujours de même, et je viens d'écrire en conséquence à notre ami. Le Mirepoix m'a prié à souper pour demain, et je lui ai promis : il en a aussi prié le Veauxjours et sa femme. Voilà trois heures qui sonnent : bonsoir jusqu'à demain matin. Avant de finir, que je n'oublie pas de vous dire que j'ai vu madame de Flamarens chez la maréchale. Je lui ai lu l'article de la P... qui l'a divertie au-delà de tout. Je lui ai bien demandé si je ne pourrais pas la voir chez elle, ne fût-ce qu'à la grille; car je trouve que cela a assez l'air d'un couvent: mais cela ne se peut pas. Elle a reçu je ne sais combien elle m'a dit de lettres de vous, et elle se prépare à vous écrire.

LETTRE XX.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

14 juillet.

Je suis saisie de la crainte de n'avoir pas demain de lettres de vous; cela me ferait une peine horrible : je suis accoutumée à les recevoir à la fin de mes eaux et de ma toilette; cette privation m'affligerait infiniment.

Ce que vous me mandez de la lettre de Voltaire me paraît terrible; mais il me semble qu'on doit bien juger que c'est une noirceur qu'on lui fait : j'imagine que c'est l'abbé Desfontaines. L'expédient que vous imaginez que le roi de Prusse le justifie, en montrant la véritable à M. de Vallory, me paraît scabreux; car, sans être un mauvais *patriote*, il se pourrait qu'il y eût plus de flatterie qu'il ne conviendrait à cette cour-ci. Je suis curieuse de la fin de cet évènement.

Madame de Luynes me mande qu'elle va à Dampierre, le 23 de ce mois, pour quinze jours.

Sans doute vous serez invité, sans doute vous y ferez un petit voyage, et je serai abandonnée pendant ce temps-là. Il me prend des étonnemens funestes d'être ici : c'est comme la pensée de la mort; si je ne m'en distrayais, j'en mourrais réellement. Vous ne sauriez vous figurer la tristesse de ce séjour; mais si fait, puisque vous êtes à Plombières : mais non; c'est que ce n'est point le lieu, c'est la compagnie dont il est impossible de faire aucun usage. Heureusement depuis que je suis ici, j'ai un certain hébètement qui ferait que je n'entendrais pas le plus petit raisonnement; je végète. Si j'allais à la garde-robe, je crois que je ne serais pas absolument malheureuse; mais un corps glorieux est si mal assorti à mon ame, que cela me désole.

J'imagine que les soirées de Boulogne me conviendraient bien; je ne les commencerai pas tout-à-l'heure, parce que je lis actuellement Crémentine, reine de Sanga, qui est de madame de Gomés et dédiée à monseigneur de Maurepas.

Savez-vous que je ne suis point étonnée que Mertrud guérisse le contrôleur ? C'est notre étoile qui assure ces succès. Gardons-nous bien de le produire au Dar..... il le tuerait indubitablement. Mais pourquoi n'entreprendait-il

point de faire avoir un héritier à monseigneur de M... ? Ce n'est pas que notre étoile ne ferait rien sur cela ; ainsi je crois qu'il fera mieux de ne pas tenter ce prodige.

Croyez-vous que je vous revoie jamais ? croyez-vous que je me retrouve jamais dans la rue de Beaune? croyez-vous que je soupe encore une fois chez vous ? Toute ma frayeur c'est de mourir ici : ce serait une aventure triste que d'être enterrée aux Capucins, et d'être arrosée du pissat de tous les habitans d'Amiens, Abbeville, Orléans, etc.

J'aurai peut-être demain Formont. Le plaisir que je me fais de l'avoir est un peu troublé par la crainte que j'ai qu'il ne s'ennuie outrément. Cependant c'est comme bonne action qu'il vient ; je l'ai préparé à tout ce qu'il trouvera : c'est un devoir qu'il me veut rendre, et, comme vous savez, le devoir est plus fort que l'amour. Je ne crois pas qu'aucun remède puisse être bon lorsqu'on s'ennuie autant que je fais : ce n'est pas que je supporte mon mal patiemment ; mais jamais je ne suis bien-aise, et ce n'est que parce que je végète que je suis tranquille : quand dix heures arrivent je suis ravie, je vois la fin de la journée avec délices. Si je n'avais pas mon lit et mon fauteuil, je serais cent fois plus malheu-

reuse : j'ai du moins les aises du corps. Me plaignez-vous ? Je vous jure bien que, guérie ou non guérie, Forges ne me reverra plus. Vous voyez bien que j'écris pour écrire, et que je commence à bavarder comme ma chère compagne, qui, par parenthèse, rentre, et que je vais écouter : elle me communiquera toutes les remarques fines qu'elle aura faites sur les différens caractères, et la désolation où elle est que M. Brisson, M. Philippe, etc. n'entendent pas la plaisanterie. Eh bien ! vous ne le croirez pas, cela m'assomme plus que tout le reste. Adieu jusqu'à demain.

Ce dimanche, à une heure.

Formont vient d'arriver. Je vous écrirai tantôt, car le dîner est servi. La lettre de Voltaire dont on m'a envoyé une copie me paraît de lui, absolument de lui.

LETTRE XXI.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Je tombais de sommeil hier au soir quand je sortis de chez la maréchale, où je laissai mesdames de Maurepas et d'Aumont; le Vauxjours me ramena. Madame de Mirepoix fut fêtée chez la maréchale comme je n'ai vu personne l'être, son mari aussi : *l'un par l'autre ils furent nos vainqueurs*, car il n'y en eut que pour eux. Je me réveillai en chemin. Le Vauxjours ne quitte point sa maison, et il entrevoit de l'espérance d'arrangement : je le souhaite fort. Votre petit chat l'aime beaucoup. Je viens à la réponse de vos lettres. J'ai oublié le signalement de madame Bancour, car il faut cela pour que les personnages intéressent. J'ai gardé vos lettres; mais je ne veux pas m'interrompre en les allant chercher. Vous dites que le sexe de mademoiselle Desmazis est mal décidé; et puisque madame de P.... est allée chevaucher avec elle dans la forêt, est-ce au propre ou au figuré ? Je ne

sais, il me semble que le Forc..... cherche à diminuer l'abbé de S... ; car il m'a dit qu'il leur avait apporté le brouillon de la lettre qu'il vous écrivait, qu'il y avait huit jours qu'il y travaillait, et que c'était mettre bien du temps à une lettre ; mais cela prouve qu'il ne veut pas se commettre devant vous : et, après tout, dès que sa lettre est comme vous le dites, qu'importe ?

Votre bon appétit prouve que les eaux vous sont très-bonnes. Cela sera joli de vous préparer un souper tout de mon mieux, et de songer que vous y mangerez avec plaisir.

Et à qui parlez-vous de Lausilière ? Est-ce que ce n'est pas lui qui cheminait avec madame de Prye, comme la P... avec mademoiselle Desmazis, le soir même qu'elle partit pour son exil ?

Je suis très-aise de votre hébêtement : tout cela prouve votre vocation pour Forges ; car il faut laisser son ame dans son coffre en y arrivant, et ne la reprendre qu'au retour ; mais cela ne me fait pas trouver bon les longueurs de la poste. Je commence à croire à présent que quand vous serez en paradis, vous ne vous leverez pas même pour *saint Jacques le mineur ;* car vous trouvez le secret de vous mettre à votre aise partout. Mais ce qui est d'une dame

qui a bien du monde, c'est d'avoir reconduit la pâtissière : il est vrai que cela ne prouve rien pour une gourmande, et qu'Arlequin, eût-il été empereur dans la lune, en aurait fait autant.

Voilà une lettre de M. votre frère que j'ai ouverte, comme vous le désirez. J'enverrai celle de madame de Luynes.

J'attends notre ami, qui doit venir à midi; mais il faut que cette lettre parte auparavant : ainsi je ne pourrai vous mander de la politique que demain. Seulement on disait hier que les conférences étaient rompues. Il est vrai que le roi de Pologne promet des troupes; mais il veut que l'on agisse, et je ne crois pas que M. de Lans, son ministre ici, l'encourage beaucoup à nous servir, à la manière dont tout se passe; car on ne prend aucun parti de quelque nature que ce puisse être.

Madame de Forcalquier sera enfin présentée vendredi. Je puis vous assurer qu'en même temps le grand chat pense on ne peut pas plus raisonnablement sur tout ce qu'il doit faire pour la rendre heureuse; son ame est d'ailleurs absolument la même, et l'évènement de son mariage n'a été qu'un renouvellement de sentiment, par les épreuves réciproques dont il a été l'occasion.

La maréchale vous fait bien des complimens; le Grinberghen m'a aussi chargé de vous en faire. Je vous ai mandé que je soupais ce soir chez M. de Mirepoix, je soupe demain chez Montigny, le cousin : je vous dirai la compagnie; cela est incroyable. Ainsi vous voyez que je profite bien mal de votre absence. Songez au moins que mes lettres ne traînent pas.

Vous verrez par la lettre de M. votre frère que le découragement est partout.

Adieu, en voilà assez pour cette fois. Mes lettres, malgré moi, se ressentent des vôtres, et pour peu qu'il ne me soit pas démontré que c'est de l'ennui pour vous que ce que je pense, il est bientôt à découvert.

LETTRE XXII.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A MONSIEUR LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

J'AI joué aujourd'hui à la comète douze rois et puis un quadrille : cela m'a conduit jusqu'à l'heure qu'il est. Je suis ravie d'être quitte de mon monde pour causer avec vous. Je trouve que vous avez dit ce qu'il fallait dire aux chats sur leurs relations, et sur les raisons qu'il y a à ne point s'attendre que j'écoute ni réponde à des plaisanteries sur la P... Je conviens que vous êtes le premier homme du monde pour se conduire avec décence et mettre l'à-propos dans toute chose. Croyez que je fais plus de cas de vous que vous ne pensez; et quand vous êtes dans votre naturel, que vous vous laissez aller, sans soin, sans art, je vous trouve on ne peut pas plus à mon gré. Par exemple, votre lettre d'aujourd'hui est charmante, elle me fait un plaisir inexprimable, et je veux y répondre tout de suite. L'article des chats est fini.

Il est certain que la lettre est de Voltaire : on

ne peut avoir une idée assez présente de toutes ses façons de parler pour les si bien imiter. *Un petit citoyen fait de petites choses*, etc. Comment voulez-vous que cela s'imagine? et cette seule phrase ne permet pas de le méconnaître. Mais de comprendre comment elle court, c'est ce qui me paraît surnaturel. J'imagine cependant que, vu les circonstances présentes, on ne le punira pas. Je crois la du Châtelet dans une belle inquiétude.

Madame de Rochefort est très-vraie; mais elle ne l'est pas plus que votre petite servante, ni plus fortement attachée. Le Forcalquier pourrait fort bien faire la même comparaison que vous (s'il voyait, s'il comparait), et je serais alors tout aussi bien *la Seine* qu'elle, et elle tout aussi bien *la Mer* que moi.

Je crois que l'abbé est le chevalier du minet; mais vous ne vous accommoderiez pas que j'eusse une pareille amusette : quand on est confident, on voit le dessous des cartes, qui est toujours très-beau à voir dans les personnes vraies et bien nées. Quand on est la personne intéressée, on est frappé de la superficie, qui quelquefois est variable et n'affiche pas aussi beau jeu qu'on se trouve l'avoir, quand on veut bien prendre la peine d'examiner. Mais vous

savez de reste ce que je pense, ce que je suis et quels sont mes sujets de noise. Par exemple, êtes-vous de bonne foi quand vous me dites que je veux m'affranchir de la reconnaissance quand je parais douter de vos sentimens ? Tout de bon, me croyez-vous un tel motif? Oh! que non : vous voyez clair comme le jour que lorsque je remarque en vous un grain de sentiment vrai, il fait le miracle du grain de moutarde de l'Évangile, il transporte les montagnes. Mais rarement me laissez-vous jouir de cette illusion ou de cette vérité : mais laissons cet article et ne troublons point mes eaux. Ces eaux réellement me feront du bien. Je crains seulement de trop manger : j'ai toujours un très-grand appétit, et c'est surtout le bœuf que j'aime; je ne saurais souffrir les poulardes et les poulets : le bœuf, le mouton, voilà ce qui me paraît délicieux. Je ne fais que dîner, et je ne prends rien du tout les soirs. Aujourd'hui je craignais d'avoir trop mangé, et je me sens l'estomac très-dégagé; ce qui achève de me déterminer de prendre demain ma médecine qui ne sera que de deux onces de manne. Jeudi, je reprendrai mes eaux, et nous irons dîner chez les Rosambeau : cela me contraint assez; mais quelquefois la contrainte est plus salutaire contre l'ennui qu'on ne se l'ima-

gine, et ce qui tire de l'uniformité (quand cette uniformité n'est pas excellente par elle-même) produit de la gaîté. La parenthèse était nécessaire, sans cela vous croiriez que j'adopte votre système, et tout système est réprouvé par moi, dès qu'il s'agit de sentiment.

Le d'Argenson me plaît dans l'oubli de bonne foi qu'il a des absens. Dites-lui, je vous prie, que je lui sais le meilleur gré du monde du peu de souci qu'il a de ce que je fais et de ce que je deviens : cela m'assure du plaisir qu'il aura de me revoir. Je ferai un amusement tout neuf pour lui; il ne se sera pas épuisé en attentions, et je trouverai en lui toute la dose d'amitié dont il est capable : voilà comme je pense pour lui que j'aime beaucoup, et en vérité pour mes autres amis. Ne vous trouvez-vous pas bien malheureux d'être le seul excepté? Oui-dà, je le crois, mais vous n'oseriez le dire.

A propos, je n'enlaidis plus, surtout depuis ce matin : mon teint s'est fort éclairci; mais je suis mise ici comme une vendeuse de pommes: je me donne pour vieille, paresseuse et malade; je ne me lève plus pour ceux que j'ai vus une fois, je ne rends point de visites, enfin je prends toutes mes commodités, et je suis plus madame de Tonneins ici que dans la rue de Baune.

Le pauvre Formont est tout seul dans un coin de ma chambre. Je vous quitte à regret; mais il faut bien lui tenir compagnie. Voulez-vous lui faire un grand plaisir, envoyez-moi les dernières observations de l'abbé Desfontaines, et toutes celles qui paraissent toutes les semaines. Adieu, à demain.

LETTRE XXIII.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

17 juillet.

Je reçus hier plus tôt qu'à l'ordinaire, car il n'était que midi, votre lettre du jeudi 12 et du vendredi. Je n'ai pas pu m'empêcher de lire au d'Argenson l'article qui le regarde, et quand il est venu à l'endroit où vous trouvez le secret de retourner contre moi le peu d'usage que je fais de votre absence, il n'a pu s'empêcher d'éclater de rire : il prétend qu'il ne faut plus s'étonner qu'on fasse pendre des innocens, et que Luther, Zuingle et Calvin ne vous venaient pas à la cheville du pied. Mais je vous pardonne tout cela, si cela vient, comme je n'en puis douter, de ce que vous vous occupez de moi, et je vous aime mille fois mieux injuste qu'indifférente. Donc, pour continuer à mieux tromper encore sur les motifs de ma conduite, je soupai hier chez madame de Mirepoix. J'avais été auparavant chez madame d'Aumont, où madame de Maurepas

vint, et où nous parlâmes de notre ami : elles sont bien surement à lui; mais ce n'est pas assez. Ce que je puis vous dire, c'est que si l'abbaye se donne entre-ci huit jours, vous devez être sûre qu'il l'aura. Mais l'abbé ne veut pas se démettre, et tantôt on le croit mort, tantôt cela va mieux : le père Prieur en est las; mais il n'a pas la force de se déterminer.

J'allai donc de là chez madame de Mirepoix, où je soupai avec elle, son mari, M. et madame de la Vallière, madame de Flamarens, le président de Montesquieu et Pierrot. Notre souper fut fort gai : nous raisonnâmes beaucoup, nous causâmes, pas une épigramme, point d'escrime, un souper assez bon; ensuite nous jouâmes au piquet, madame de Mirepoix et madame de la Vallière contre Pierrot et moi. J'avais beaucoup causé avec madame de Flamarens avant le souper, et j'ai prié les mêmes personnes à souper pour samedi. Le Mirepoix est, comme vous le connaissez, parlant des coudes, raisonnant du menton, marchant bien, bonhomme, dur, poli, sec, civil, etc. Je comptai à madame de Flamarens l'érection du nouveau théâtre : comme elle est fidèle et curieuse, elle voudrait bien que les troupes se réunissent. Je lui ai dit que je pensais comme

elle; mais qu'il fallait bien recevoir les avances, si on en faisait, sans en faire soi-même. Elle n'est pas sûre de pouvoir venir souper chez moi samedi, à cause de la présentation de madame de Forcalquier; mais elle s'en est excusée de très-bonne grace, et si elle n'y vient point, ce ne sera pas sa faute.

Elle ne trouve pas le discours de l'abbé du Rainel si mauvais qu'on l'a dit : elle est totalement de votre avis, et moi aussi. Vous ne m'avez pas parlé du discours de Mairan. M. de Richelieu part, dit-on, lundi pour le Languedoc; on prétend qu'il a eu peur que M. de Mirepoix n'y allât à sa place. Voltaire a écrit à madame de Mailly, et cela vaut mieux que d'avoir écrit au roi de Prusse. On dit qu'elle a promis de faire réponse; ainsi cela s'adoucit. *Brutus* continue à avoir le plus grand succès du monde : il y a de grands changemens et des scènes entières nouvelles. En tout, c'est une des pièces les plus raisonnables qu'il y ait au théâtre, c'est la mieux écrite de Voltaire, et le cinquième acte me paraît très-touchant. Je viens à votre lettre. Après m'avoir expliqué à votre façon les motifs de ma conduite, vous finissez par dire : *mais me regrettez-vous? vous manque-t-il quelque chose? Je ne le crois pas*, etc. Vous vous trompez lour-

dement de ne le pas croire : je vous regrette, et vous me manquez beaucoup. Il est vrai que je me divertis, parce que je sais que vous vous portez bien, et que je suis sûr que vous vous porterez mieux. La moindre inquiétude sur cela empoisonnerait ma vie ; mais, avec cette idée, je trouve tout agréable par la diversité ; la bouche ne me ferme pas, c'est un dégel de tout ce que je retiens devant vous ; je décide à tort et à travers, tout me paraît bien, et puis quand j'ai épuisé tout cela, je viens me renouveler en vous écrivant. Vous me mandez que vous dormez bien. Voilà un article essentiel ; mais peut-être quand vous recevrez ma lettre, vous aurez eu une moins bonne nuit, et que cela vous mettra en colère contre moi.

Madame de la Vallière m'a donné à lire une lettre du Nivernois : figurez-vous qu'il n'a reçu qu'il y à huit jours la lettre que je lui écrivis il y a six semaines : il y a beaucoup de complimens pour vous, et la lettre est d'ailleurs remplie d'amitié, d'intérêt et de très-utiles conseils. Elle m'a aussi parlé d'un voyage à Champs avec madame de Mirepoix. Je vais demain souper avec eux à Meudon ; mais devinez où je soupe ce soir ? A propos, je crois que je vous l'ai dit : chez le cousin Montigni ; mais les cou-

vives, vous ne les savez pas. 1° M. Dufort, personnage essentiel dans les circonstances présentes pour vous envoyer des brochures; madame d'Aubeterre, madame de Sassenage, et notre Picarde gasconne, brochant sur le tout; une madame d'Etiolles, Géliot, etc. C'est mon cuisinier qui fait le souper : il en fit un fort bon il y a quelques jours chez Pont de Veyle, à ce qu'ils m'ont dit hier. C'est aujourd'hui Issé, et vous croyez bien que je n'y manquerai pas.

Il n'y a rien de nouveau en politique, sinon une inaction totale de notre part, je dis de la part de la cour : apparemment que l'on attend que le hasard continuera de s'en mêler; mais il nous mourrait encore cinq ou six têtes couronnées, que nous n'en ferions pas un meilleur usage.

Vous devez avoir Formont d'hier : je vous en fais mon compliment et à lui aussi. La brigade est donnée à M. de Pont-Saint-Pierre; et le procès de d'Ussé sera jugé lundi, c'est-à-dire, pour la provision.

A propos, vous dites que je me fais une espèce de devoir de fréquenter vos amis; mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils soient des miens, et que ce soit pour mon compte? Je vous suis obligé de vouloir bien entrer en part des

soins que je leurs rends, et assurément c'est une idée qui m'y accompagne; mais il me semble que je pourrais les voir sans cela, pour deux raisons assez bonnes : c'est qu'ils me plaisent et qu'ils me reçoivent fort bien. Sans doute que vous avez part aussi à la bonne réception que j'en reçois, et j'en suis encore plus aise que si je ne la devais qu'à moi; mais enfin j'en profite, et cela m'y attire. Tout cela ne veut dire autre chose, comme vous le voyez clairement, sinon que vous cherchez un peu à me trouver des torts; mais surement cela part d'un bon principe, et si vous m'aimez, vous savez que je sais pardonner. Bonjour; je vous embrasse mille fois.

LETTRE XXIV.

LE MÊME A LA MÊME.

18 juillet.

Vous *n'avez ni tempérament ni roman!* Je vous en plains beaucoup, et vous savez comme un autre le prix de cette perte; car je crois vous en avoir entendu parler. C'est que vous appelez roman, dans votre lettre, les souvenirs, le clair de lune, l'idée des lieux où l'on a vu quelqu'un que l'on aime, une situation d'ame qui fait que l'on y pense plus tendrement, une fête, un beau jour, etc., enfin tout ce que les poètes ont dit à ce sujet; il me semblait que cela n'était point ridicule. Mais peut-être est-ce pour mon bien que vous n'aimez pas que je me mette toutes ces folies-là dans la tête. Eh bien! soit, je vous demande pardon pour tous les ruisseaux passés, présens et avenir, pour leurs frères les oiseaux, pour leurs cousins les ormeaux et pour leurs bisaïeuls les sentimens. M'en voilà corrigé, et mes lettres ne seront

plus qu'agréables pour vous, par tout ce que je pourrai ramasser des nouvelles de la ville et que j'imaginerai qui pourra vous amuser. Je reprends donc le style historique, et je ne parlerai de moi que quand cela amenera des faits.

J'allai hier à l'Opéra : tout était plein comme vous avez vu à *Atys*. Jamais le Maure n'a si bien chanté : ça été une admiration continue. Mais venons à Chassé. Il est un peu vieilli, sa voix n'est pas si belle que quand il a quitté; mais il était enrhumé : d'ailleurs il a fait des progrès incroyables pour le jeu et pour l'expression. Il y a eu des momens où j'ai retrouvé Thevenart pour le douloureux et pour le sensible. La scène du 5e acte a été interrompue vingt fois, le *Sommeil* a été chanté à ravir, et j'ai eu véritablement du plaisir : tout le monde a été de même; le seul Pont de Veyle, qui avait déjà son opinion formée, n'en veut point changer. J'ai été ensuite me promener dans le Palais-Royal, où j'ai trouvé madame de Mirepoix avec son mari et madame de la Vallière : celle-ci allait souper chez madame Dupin, et nos deux époux avaient l'air de devoir passer la soirée tête à tête. Il est vrai que M. de Richelieu part, mais ce n'est point par la crainte que l'on n'envoyât M. de Mirepoix à sa place : c'est qu'il y

a des troubles en Languedoc, et que le roi de Sardaigne a soulevé les Cévennes. On craint aussi pour la Provence, et des lettres de ce pays-là font appréhender pour le château d'Est. La reine de Hongrie a déclaré qu'elle ne voulait d'autre médiateur que le roi d'Angleterre, qui était le seul prince de l'Europe qui l'avait secourue dans son malheur. D'ailleurs nous ne prenons point de parti ici, chose incroyable! Le contrôleur-général est infiniment mieux, et M. Dufort me dit hier que la Peironnie l'avait assuré qu'il était guéri.

Nous ne nous aperçûmes point que Géliot eût chanté à l'Opéra : il me parut qu'il était en pays de connaissance. Mais je trouvai là une des plus jolies femmes que j'aie jamais vues ; c'est madame d'Etiolles : elle sait la musique parfaitement, elle chante avec toute la gaîté et tout le goût possible, sait cent chansons, joue la comédie à Étiolles sur un théâtre aussi beau que celui de l'Opéra, où il y a des machines et des changemens. Paris est admirable pour la diversité incroyable de sociétés et pour les amusemens sans nombre. On me pria beaucoup d'aller être témoin de tout cela dans un pays que j'ai beaucoup aimé, où j'ai passé ma jeunesse, et dans une maison qui est la même que mon père

avait, mais où l'on a dépensé cent mille écus depuis. Cette circonstance ne vous intéressera pas plus que de vous dire que j'étais à l'Opéra dans ma place ordinaire, à côté de M. de Rouroi qui m'a inondée de sa pituite.

Il n'arrivera rien à Voltaire, par la même raison qui fait qu'il n'est rien arrivé à la reine de Hongrie : c'est qu'on ne prend point de parti, dont je suis assurément très-aise.

Il ne paraît point de brochures nouvelles. On attend bientôt madame d'Autrec ici. Madame du Châtelet est dans sa nouvelle maison.

J'avais envie de parler à madame de Mirepoix de ses comédies : si son mari n'y avait pas été, je l'aurais fait. Nous fîmes deux tours d'allée M. de Mirepoix et moi, et nous ne sûmes que nous dire l'un à l'autre.

Madame de Rochefort est en très-bonne santé présentement. Son ame ne peut être attaquée que par un côté, et elle a raison d'être contente de ce côté-là : aussi le dit-elle bien, et son visage encore mieux.

De ce que la relation du Forcalquier est de lui, cela est moins impertinent pour vous ; mais il sent apparemment que sa lettre ne valait rien : car il a fait tout ce qu'il a pu pour donner du

ridicule à l'apprêt que l'abbé de Sade a mis à la sienne.

La maigreur dont vous vous plaignez ne doit pas vous embarrasser : c'est souvent un effet des eaux qui désobstruent, et qui font que les nourritures passant mieux, viennent ensuite à nous rengraisser.

LETTRE XXV.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

10 juillet.

Je n'eus pas hier un instant pour vous écrire : j'eus des visites toute la journée, et des gens qui me paraissent presque bonne compagnie, en comparaison de ceux que j'ai vus les premiers quinze jours. Ces gens sont madame de Rosambeau, madame Hareng, qui a du bon sens, assez de goût et est fort bonne femme; Lauzilière, qui a un air en dessous, faux ou mystérieux, auquel on ne comprend rien; mais il a de l'esprit. Ils restèrent chez moi fort tard. La P.... a eu ses grandes vapeurs. Cela fait horreur : elle fait des cris, des pleurs, elle devient d'un changement affreux. Je la soupçonne de prendre ses eaux tout de travers. Elle se purgea l'autre jour, et le même soir de sa médecine, elle prit de l'élixir d'un petit chirurgien qui est avec madame de Rosambeau; elle rendit tout ce qu'elle avait dans le corps, et depuis ce temps-là

les eaux ne lui passent point. Hier nous nous arrangions Formont et moi sur le parti que je prendrais si elle venait à crever. C'est une folle, mais c'est au pied de la lettre. Ne dites rien de tout cela à Silva. Nous allons aujourd'hui dîner chez les Rosambeau, et je prends mes eaux de bonne heure, parce qu'on nous fera dîner à midi. Je vous écris en dépit de l'ordonnance; mais les eaux ne me portent jamais à la tête, et quand je n'écris pas, je fais des fleurs de chenilles : à propos, elles ont fait l'admiration de tout Forges.

Formont est un homme délicieux, surtout dans ce lieu-ci. La dissipation ni le désir des nouvelles connaissances ne l'entraînent point : il est occupé de moi, gai, complaisant, ne s'ennuyant pas un instant; il ne se fait point valoir; j'en suis charmée, et je vous avoue que cela m'était nécessaire. Il ne restera pas avec moi absolument tout le temps; mais je peux compter sur un mois pour le moins.

Je suis bien curieuse de votre lettre d'aujourd'hui, et c'est l'article politique qui m'intéresse, c'est-à-dire ce qui regarde notre ami. C'est un drôle d'homme que cet ami : il est au rebours des autres, il attrape par être essentiel; ses amis lui sont indifférens tant qu'il ne leur est

bon à rien, et il ne se souvient pas même alors qu'ils existent. Je me sens de même pour lui : j'irais au bout du monde pour le servir, et je ne vous écrirais pas une ligne pour savoir de ses nouvelles, ou, pour parler plus juste, je ne me soucierais point du tout qu'il sût que je pense à lui et que je l'aime; car, pour ses nouvelles, voilà en quoi je ne lui rends pas la pareille : elles m'intéressent, et je serais fort inquiète s'il était malade.

Adieu; il faut que je vous quitte, parce que j'ai autre chose à faire qu'à jaser.

Formont vous fait mille et mille amitiés.

LETTRE XXVI.

LA MÊME AU MÊME.

20 juillet.

M. d'Arg.... trouve donc qu'il ne faut plus s'étonner si l'on fait pendre des innocens, et que mes subtilités et mes sophismes surpassent tous ceux de Luther, Calvin, etc. Mais ne vous douteriez-vous pas l'un et l'autre que vos textes sont assez obscurs pour que l'on puisse y donner telles interprétations que l'on voudra; et ne serait-ce pas les auteurs qui seraient subtils et hérésiarques, et, comme tels, ne sentent-ils pas un peu le fagot; et si l'on les faisait pendre ou brûler, aurait-on à se reprocher d'avoir perdu des innocens? A vous dire le vrai, je n'en aurais pas de scrupule; mais j'y aurais beaucoup de regret, parce que j'espère toujours qu'ils deviendront orthodoxes.

Vous me donnez des espérances auxquelles je n'ose me livrer. Quoi! serait-il possible que notre ami eût si beau jeu? Non, je ne le veux pas croire, il ne m'est point ordinaire de voir arriver les choses que je désire autant.

Je suis fort aise que vous voyez souvent madame de Mirepoix : elle est aimable; je crois son mari fort *conséquencieux*. Je suis bien de l'avis qu'il leur faut laisser élever leur théâtre sans avoir l'air de s'en soucier, et cela me sera d'autant plus facile qu'effectivement je ne m'en soucie pas.

Je reçus avant-hier une grande lettre de madame de Flamarens, pleine de tendresses. Son style est chaud, et je ne peux pas douter qu'elle ne m'aime : il y a une espèce de ton vif et animé qui a quelque parenté avec la passion. Elle me mandait qu'elle vous avait vu et qu'elle était très-contente de vous. Je lui avais peint la P... à peu près comme à vous : ainsi elle aura vu que je me répète; mais elle n'a eu que la copie et vous l'original.

J'ai trouvé le discours de M. de Richelieu charmant : peut-être en effet est-il trop coupé pour la gravité du lieu et des circonstances; mais il est joli, pathétique et de bon goût. Celui de l'abbé du Reinel est très-bien jusqu'à la fin de l'éloge de l'abbé du Bos, et cet éloge me paraît au mieux, quoiqu'un peu long; mais le reste est d'un ennui insupportable. Pour celui de M. de Meiran, je n'ai point encore pu le lire : cependant je veux me faire cet effort;

mais si tout ressemble aux six premières pages, rien n'est si mal écrit, si plat, si commun, si froid, etc.

Je crois que vous me regrettez, c'est-à-dire, que vous pensez beaucoup à moi. Mais (comme de raison) vous vous divertissez fort bien : vous êtes comme les quiétistes, vous faites tout en moi, pour moi et par moi; mais le fait est que vous faites tout sans moi et que vos journées se passent gaîment, que vous jouissez d'une certaine liberté qui vous plaît, et vous êtes fort aise que pendant ce temps-là je travaille à me bien porter. Mes nuits ne sont pas trop bonnes, et je crois que c'est que je mange un peu trop : hier je me suis retranché le bœuf, aujourd'hui je compte réformer la quantité de pain.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles de madame de la Vallière : j'en suis fâchée, car je l'aime beaucoup. J'avais une lettre à elle que j'ai brûlée : j'y ai du regret, car elle était écrite à ravir : j'aurais voulu vous la montrer. Le Nivernois ne la hait pas, et je crois qu'il n'en aime point d'*autres*.

J'attends un récit de votre souper de M. du Fort, cela me divertira. Il y aura aussi un article de l'opéra, mais dont je me soucie moins; savez-vous pourquoi? C'est que l'opéra a été

souvent une occasion de noise entre nous, et que vous m'avez pardonné difficilement d'être d'un sentiment contraire au vôtre sur cela.

Je ne saurais croire qu'il y ait tant d'inaction sur les affaires politiques que vous le croyez; mais c'est qu'on garde le secret, et que les M... ne sont peut-être pas informés de ce qui se passe.

D'Ussé ne m'écrit point, et du Châtel, qui m'écrivait de Corse, ne daigne pas m'écrire de Paris; j'en suis scandalisée : il me semble qu'il devrait, ne fût-ce que par politesse, me demander comment je me trouve des eaux.

Sans doute que mes amis sont les vôtres, je ne vous ai jamais prêché d'autre évangile; mais vous ne m'avez jamais paru le vouloir croire. Tant mieux si vous en êtes persuadé aujourd'hui : il y a long-temps que cela aurait dû être et que j'ai la certitude que je ne suis jamais entré pour rien dans leurs empressemens pour vous; mais vous savez que vous m'avez toujours fait valoir vos attentions pour eux comme les ayant par rapport à moi, et que vous ne les nommiez pas autrement, en me parlant d'eux, *que vos amis*. Ne croyez donc pas que je veuille m'approprier rien de tout ce qu'ils ont fait et feront pour vous; si quelqu'un avait à gagner

dans cette communauté, ce serait moi, et je suis intimement persuadée que vous serez toujours recherché pour vous seul et par préférence à tout.

Je dînai hier chez madame de Rosambeau. On prétend que le dîner était détestable, moi je le trouvai excellent; mais mon appétit est si franc que je ne sache rien que je pusse trouver mauvais. Nous donnerons à dîner dimanche; nous serons douze : ce sera les gens les plus conséquencieux que nous prierons; nous ferons grand'chère, cela est déjà ordonné.

Je remplis hier tous mes devoirs, et je vous envoie la liste de toutes les personnes que je vis : voyez s'il n'y en a point là de votre connaissance. Adieu. Je vous écris en prenant mes eaux; mais comme il faut les rendre, je vous quitte.

Ce vendredi, à une heure et demie.

N'allez point vous corriger sur rien, j'aime que vous me parliez ormeaux, ruisseaux, moineaux, etc., et ce m'est une occasion très-agréable de vous donner des démentis, de vous confondre, de vous tourmenter, c'est je crois ce qui contribue le plus à me faire passer mes eaux.

Je viens de recevoir une lettre de du Châtel la plus obscure et la plus tristement badine ; on n'y comprend rien. Je viens d'en recevoir une aussi de la du Châtelet, qui m'envoie les Harangues et l'Éloge de Meyran : elle me paraît pénétrée de douleur de l'aventure de Voltaire. Quand vous m'écrirez, parlez-moi de mon Maqui (que je trouve très-bien nommé), et dites-moi que vous n'êtes point surpris de tout ce que je vous en mande, qu'on ne peut avoir autant d'esprit sans que le caractère et l'humeur n'y répondent, etc.

Adieu ; à tantôt.

LETTRE XXVII.

LA MÊME AU MÊME.

21 juillet.

Je vous mandai hier que je vous priais de ne faire aucune réforme à vos lettres. Si quelque chose m'en déplaît, ce ne sont pas les sentimens, je n'attaque que les contradictions ; et quand j'ai l'air de me moquer de ce qui tient à la *rêvasserie*, c'est que cela me paraît de petites pratiques qui ne tiennent point lieu de l'essentiel, et elles ne m'éblouissent pas assez pour me faire perdre de vue les *points importans*. Ainsi soyez sûre que ce n'est point une répugnance naturelle que j'ai pour ces sortes de choses; mais les circonstances, dépendances et accompagnemens décident de leur valeur.

Je suis fort aise de ce que vous me dites de Chassé : j'ai eu ici une lettre qui lui rend le même témoignage. Ce que vous me mandez des raisons du départ de M. de Richelieu me paraît bien grave; cela est-il certain? N'allez pas nous faire infidélité pour madame d'Etiolle. Vous

avez bien fait de ne pas parler à madame de Mirepoix de ses comédies : il faut que l'on soit bien convaincu de notre indifférence.

Non, je ne crois point que mes lettres vous ennuient, et j'ai eu tort de vous le mander : je suis persuadée, au contraire, qu'elles vous font plaisir et qu'elles tiennent bien leur coin dans votre journée; si je ne le pensais pas, je ne vous écrirais pas des volumes. Il est vrai que je me satisfais en vous écrivant; mais je ne forcerais pas nature comme je fais pour trouver le temps d'écrire cinq et six pages. Je suis persuadée aussi que vous vous amusez beaucoup en m'écrivant : l'étendue de vos lettres et leur style ne me permettent pas d'en douter.

Vous avez une vénération pour madame de Rochefort qui me divertit : c'est le contraire de *poutre en l'œil;* je crois que sa vanité est très-flattée de ces triomphes, et assurément il ne sont pas équivoques, et ils sont glorieux : elle n'aurait peut-être pas été insensible à d'autres; mais je crois effectivement qu'il y aurait de certaines rivales qui ne l'inquiéteraient guère, et auxquelles elle ne daignerait pas penser : nous en avons eu la preuve dans la mère aux Gaines, à qui elle savait bien qu'on accordait la caristade; mais tout ce qui n'est point à vous, vous

paraît admirable, et la propriété diminue beaucoup à vos yeux la valeur des choses. Qu'importe? vous m'aimez à votre manière, je ne dois ni ne peux désirer que ce soit à celle d'un autre. J'ai toujours pensé que dans trente ans vous commenceriez à croire que je vous aime, et que vous n'auriez plus de défiance de ma légèreté.

Le Maqui a été à l'agonie de beaucoup de crevailles; mais elle vit actuellement de régime, ses eaux passent, les forces lui reviennent, et c'est aux dépens de nos oreilles; car sa bavarderie est au plus haut point; tout ce quelle nous rapporte de la fontaine est inoui : elle y fait des découvertes qui font extrêmement briller son esprit : elle connaît à fond le caractère de madame Coupe-sac, de M. de Banche; celui-ci l'exerce, elle lui dit bien son fait, et c'est un amusement sûr qu'elle a pour le reste du voyage : nous allons entreprendre, Formont et moi, de l'amener à désirer de partir à la fin d'août, c'est-à-dire le 26 ou le 27. Si elle différait, cela nous menerait jusqu'au 5 ou 6 de septembre, mais il faudra beaucoup d'art pour la persuader, car ce séjour-ci est son centre; son ame est comme les chambres de cabaret, il ne lui faut de tapisseries que des

enluminures. On trouve des choses bien bizarres en voyant de nouveaux objets, et la nature est inépuisable : celle-ci cependant tient un peu des monstres. Adieu, à tantôt.

A propos, j'ai, je crois, fait une assez bonne réponse à Duchâtel, dont la lettre, comme je crois vous l'avoir dit, est *triste impertinentissima*.

A midi.

Je reçois votre lettre : la mort du petit d'Argenson est affreuse ; j'en suis très-affligée par rapport à M. son père : je crois que je dois lui écrire, je vous enverrai ma lettre, vous la rendrez, si vous le jugez à propos.

Votre lettre est sèche, d'où vient cela ? Ne me boudez point ; je n'ai de vrai plaisir que le quart-d'heure où je lis vos lettres : si vous les abrégez, si je n'y trouve pas ce naturel qui me charme, je serai toute affligée. Adieu.

LETTRE XXVIII.

LE PRÉSIDENT HENAULT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

20 juillet.

Monsieur d'Argenson vint hier matin chez moi avec le grand-prieur qui l'était venu voir, et qui l'amena pour éviter les complimens qui sont insupportables quand on est véritablement affligé : ils restèrent avec moi tout le temps de ma toilette ; le prieur s'en alla, et nous partîmes pour Auteuil, M. d'Argenson et moi. Il y dîna, nous y passâmes une partie de la journée, ensuite nous allâmes faire un tour dans le bois de Boulogne ; nous repassâmes à ma porte, où je trouvai une lettre de vous, et puis nous revînmes souper chez lui, avec madame d'Argenson, le prieur, le Normant et Montcrif. Voilà toute ma journée. Il y a tant de variation dans les nouvelles de tous les genres, que d'un jour à l'autre tout change de face. Pour commencer par les générales, on frémit de songer à ce qui nous menace; les

troubles des Cévennes sont bien sérieux, il y a plus de quatre mille hommes armés, et il n'y a pas cinq cents hommes de troupes dans tout le Languedoc. Nos côtes courent de grands risques, et on parle beaucoup de Dieppe. Le roi de Sardaigne a, dit-on, fait insinuer qu'il ne lui convenait pas que l'infant restât plus long-temps en France.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

PORTRAIT

DE M. D'ALEMBERT PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

D'ALEMBERT est né sans parens, sans appui, sans fortune ; il n'a eu que l'éducation commune qu'on donne à tous les enfans ; personne ne s'occupa, dans sa jeunesse, à cultiver son esprit, ni à former son caractère. La première chose qu'il apprit en commençant à penser, fut qu'il ne tenait à rien. Il se consola de cet abandon par l'indépendance qui en était la suite ; mais à mesure que ses lumières augmentèrent, il connut les inconvéniens de sa situation : il chercha en lui-même des ressources contre son malheur. Il se dit qu'il était l'enfant de la nature, qu'il ne devait consulter qu'elle et n'obéir qu'à elle (principe auquel il est resté fidèle); que son rang, ses titres dans l'univers, étaient d'être homme; que rien n'était au-dessus ni au-dessous de lui ; qu'il n'y a que la vertu et le vice, les talens et la sottise, qui méritent le respect ou le mépris ; que la liberté était la

vraie fortune du sage ; qu'on était toujours maître de l'acquérir et d'en jouir, en évitant les passions et toutes les occasions qui peuvent les faire naître.

Le plus sûr préservatif qu'il crut pouvoir leur opposer fut l'étude; et l'activité de son esprit ne put se borner à un seul genre : toutes sortes de sciences, toutes sortes de connaissances l'occupèrent alternativement; il se forma le goût par la lecture des anciens, et il se trouva bientôt en état de les imiter. Enfin, son génie se développa, et ce fut en qualité de prodige qu'il parut dans le monde. La simplicité de ses manières, la pureté de ses mœurs, l'air de jeunesse, la franchise de son caractère, joints à tous ses talens, étonnèrent d'abord ceux qui le virent; mais il ne fut pas également bien jugé par tout le monde : plusieurs n'aperçurent en lui qu'un jeune homme sans usage du monde. Sa simplicité et sa franchise leur parurent une ingénuité grossière. Le seul mérite qu'ils lui trouvèrent, fut le talent singulier qu'il a de contrefaire tout ce qu'il voit; ils s'en amusèrent, mais ils ne le jugèrent pas digne d'une plus grande considération.

Un pareil début dans le monde était bien capable de l'en dégoûter, aussi prit-il promp-

tement le parti de la retraite : il se livra plus que jamais à l'étude et à la philosophie. Ce fut alors qu'il donna son Essai sur les Gens de Lettres, les Mécènes, etc. Cet ouvrage n'eut pas le succès qu'il en devait attendre : les grands seigneurs crurent que c'était leur enlever leurs titres, que de conseiller de ne point rechercher leur protection. Les gens de lettres ne trouvèrent pas bon qu'on leur donnât des conseils si contraires à leurs vues intéressées ; et les protecteurs et les protégés devinrent également ses ennemis. On ne parla plus de lui que comme d'un homme plein d'orgueil. Tout ce qu'il avait dit en faveur de la liberté, parut favoriser la licence. On interpréta aussi mal son amour pour la vérité : et son désintéressement ; le mépris qu'il eut pour de telles critiques, le silence qu'il observa, la sagesse de sa conduite, enfin le vrai mérite qui triomphe tôt ou tard de l'envie, ont forcé ses ennemis à lui rendre justice, ou du moins à se taire ; ils n'osent plus s'élever contre la voix publique.

D'Alembert jouit de la réputation due aux talens les plus éminens, et à la pratique constante et exacte des plus grandes vertus. Le désintéressement, la vérité, forment son carac-

tère ; généreux, compatissant, il a toutes les qualités essentielles, mais il n'a pas toutes celles de la société ; il manque d'une certaine douceur et aménité qui en fait l'agrément ; son cœur ne paraît pas fort tendre, et l'on est porté à croire qu'il y a plus de vertu en lui que de sentiment. On n'a point le plaisir d'éprouver avec lui qu'on lui est nécessaire : il n'exige rien de ses amis ; il aime mieux leur rendre des soins que d'en recevoir d'eux. La reconnaissance ressemble trop aux devoirs, elle gênerait sa liberté. Toute gêne, toute contrainte, de quelque espèce qu'elle puisse être, lui est insupportable, et on l'a parfaitement défini en disant qu'il était esclave de la liberté.

PORTRAIT

DE MADAME LA MARQUISE DU CHATEL ADRESSÉ A ELLE-MÊME PAR Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

C'est vous, madame, que j'entreprends de peindre : je sais que rien n'échappe à votre pénétration ; mais je crois cependant que vous ne vous connaissez pas vous-même. Apprenez donc que vous avez beaucoup d'esprit, que vous l'avez étendu et pénétrant, que vous jugez sainement de tout, que vous avez de la gaîté dans l'humeur, les façons nobles, la plaisanterie fine; en un mot, qu'il ne vous manque rien pour plaire. Le seul défaut que je vous connaisse, c'est votre timidité : tout le monde la prend pour un excès de modestie, et moi je serais tentée de la croire l'effet d'un amour-propre mal entendu. Je vais tâcher de vous expliquer ma pensée.

L'amour-propre, dans presque tous les hommes, se confond avec leur vanité : ils s'estiment à proportion de ce qu'ils s'aiment, et l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes diminue aussi à proportion de l'opinion qu'ils ont des autres.

Vous êtes une exception presque unique à la règle générale : plus vous vous aimez, moins vous vous trouvez aimable; vous vous laissez aller à une méfiance de vous-même qui, en vous faisant perdre l'espérance de plaire, vous en fait perdre aussi le désir : cet effet de l'amour-propre est si rare, qu'il donne à votre caractère quelque chose de singulier et peut-être d'un peu sauvage.

Vous êtes vraiment frappée des agrémens des autres : vous faites la comparaison de vous à eux, et vous vous imaginez manquer de toutes les qualités et de tous les talens que vous leur trouvez. Alors le dégoût de vous-même s'empare de vous, le découragement vous prend, et vous ne désirez plus que la retraite et la solitude.

Empêchez votre amour-propre, madame, de s'effaroucher si précipitamment : les autres ne paraissant si bien à vos yeux, que parce qu'ils ont une sorte d'assurance qui leur laisse toute la liberté de leur esprit et de leur imagination, démêlez le fond de leurs discours d'avec la facilité qui les accompagne, et vous verrez qu'il ne tient qu'à vous de les surpasser et de les laisser bien loin en arrière. Je sais que si le mérite des autres vous éblouit, il ne vous inspire aucune

jalousie, que vous le louez avec sincérité et plaisir, et que le chagrin qu'il porte dans votre ame n'est que contre vous.

Il vous était réservé, madame, de nous faire connaître qu'un peu de vanité n'est pas un défaut, ou, pour parler plus juste, vous nous apprenez que la méfiance en est un bien plus fâcheux. C'est votre méfiance qui vous donne des malheurs imaginaires au milieu de tous les biens réels; c'est elle qui arrête les mouvemens de votre ame, et qui vous rend peut-etre peu accessible à l'amitié; c'est elle qui vous inspire de la crainte, de la réserve, et vous prive de la plus grande douceur de la vie : de donner, d'ouvrir son cœur et de se croire aimé.

Elle fait plus encore, madame : l'amertume qu'elle répand dans votre ame change quelquefois votre humeur, éteint votre gaîté et donne quelque atteinte aux lumières de votre esprit; vos réflexions en deviennent moins justes, vous vous faites, pour ainsi dire, une idée de la perfection et du bonheur plus grande que nature, vous perdez l'espérance d'atteindre à l'un et à l'autre, et vous ne jouissez plus qu'imparfaitement de tous les avantages que vous avez reçus de la nature et de la fortune.

Ouvrez les yeux, madame, sur votre propre

mérite ; voyez-vous comme les autres vous voient, et vous vous apercevrez promptement de l'estime et du goût que vous inspirez. On vous aime, on vous désire. Répondez à ces sentimens par un peu plus de confiance, et personne ne sera aussi parfaite ni aussi aimable que vous.

PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

MADAME de Talmont a de la beauté et de l'esprit ; elle a une intelligence vive, et ce tour de plaisanterie qui est le partage de notre nation paraît lui être naturel. Elle conçoit si promptement les idées des autres, que l'on y est souvent attrapé, et qu'on lui fait l'honneur de croire qu'elle a produit ce qu'elle n'a fait qu'entendre. Son imagination n'a nulle fécondité, et ce qu'elle a d'esprit ne peut s'exercer que sur les choses agréables et frivoles : elle n'a ni la suite ni la justesse nécessaire pour les choses de raisonnement. Sa conversation est facile et a tout l'agrément et toute la légèreté française. Sa figure même n'est point étrangère : elle est distinguée sans être singulière. Un seul point la sépare des mœurs, des usages et du caractère de notre nation : c'est sa vanité. On ne peut s'y méprendre : la nôtre est plus sociable; en nous donnant le désir de plaire, elle nous apprend les moyens d'y parvenir : la sienne, vraiment sarmate, est

sans art, sans industrie; elle ne saurait se résoudre à flatter ceux dont elle veut être admirée. Les hommages, les louanges, les préférences lui paraissent un droit naturel qu'elle doit avoir sur tout ce qui l'environne. Elle se croit parfaite : elle le dit, et elle veut qu'on la croie. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut jouir de l'apparence de son amitié : je dis apparence, car elle n'a aucuns sentimens qui puissent s'épancher sur les autres : ils sont tous renfermés en elle-même. Elle voudrait cependant être aimée; mais sa vanité seule l'exige, son cœur ne demande rien.

La jalousie est en elle à un aussi haut degré que sa vanité; il faut qu'elle soit l'unique objet de l'attention et des éloges de ceux avec qui elle se trouve. Si on s'avise de parler avantageusement de quelqu'un, l'humeur s'empare d'elle, elle se récrie contre le jugement qu'on vient de porter, et elle se loue alors elle-même avec si peu de mesure et de modestie, qu'on ne peut s'empêcher, malgré l'indignation que son orgueil inspire, de rire du peu d'art et de l'ingénuité de son amour-propre.

Son humeur est si excessive, qu'elle la rend la personne du monde la plus malheureuse et souvent la plus ridicule : elle ne sait jamais ce

qu'elle désire, ce qu'elle craint, ce qu'elle hait, ce qu'elle aime.

Sa contenance n'a rien d'aisé ni de naturel : elle porte le menton haut, les coudes en arrière. Son regard est étudié : il est successivement tendre et dédaigneux, fier et distrait ; on voit qu'il n'est point l'expression d'aucuns mouvemens qui se passent en elle, mais une affectation pour être plus touchante, plus imposante, etc.

L'heure de sa toilette, de ses repas, de ses visites, tout est marqué au coin de la bizarrerie et du caprice, sans déférence pour ceux qui lui sont supérieurs, sans égard ni politesse pour ses égaux, sans douceur et sans humanité pour ses domestiques. Elle est crainte et haïe de tous ceux qui sont forcés de vivre avec elle. Il n'en est pas de même de ceux qui ne la voient qu'en passant, et surtout des hommes. L'agrément de sa figure, la coquetterie qu'elle a dans les manières, la noblesse et le tour de ses expressions séduisent beaucoup de gens ; mais les impressions qu'elle fait ne sont pas durables ; son humeur avertit promptement du danger qu'il y aurait de s'attacher sérieusement à elle.

Cependant parmi tant de défauts elle a de grandes qualités : beaucoup de vérité, de la hauteur et de la noblesse d'ame, du courage dans

l'esprit, de la probité; enfin c'est un mélange de tant de bien et de tant de mal, que l'on ne saurait avoir pour elle aucun sentiment bien décidé : elle plaît, elle choque, on l'aime, on la hait, on la cherche, on l'évite. On dirait qu'elle communique aux autres la bizarrerie de son caractère.

PORTRAIT

DE M. LE CHEVALIER D'AYDIE PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

M. le chevalier d'Aydie a l'esprit chaud, ferme et vigoureux, tout en lui a la force et la vérité du sentiment. On a dit de M. de Fontenelle qu'à la place du cœur il avait un second cerveau : on définirait le chevalier d'Aydie en disant de lui le contraire.

Jamais ses idées ne sont subtilisées ni refroidies par une vaine métaphysique ; tout est premier mouvement en lui ; il se laisse aller à l'impression que lui font les objets ; ses expressions sont fortes et énergiques ; quelquefois il est embarrassé au choix du mot le plus propre à rendre sa pensée, et l'effort qu'il fait alors donne plus de ressort et de chaleur à ses paroles ; il ne prend les idées, ni les opinions, ni les manières de personne ; ce qu'il pense, ce qu'il dit est toujours original et naturel ; enfin le chevalier d'Aydie nous démontre que le langage de la passion est la sublime et véritable éloquence.

Mais le cœur n'a pas toujours la faculté de sentir; il a des momens de repos et d'inaction. Alors le chevalier n'est plus le même homme : toutes ses lumières s'éteignent; enveloppé de ténèbres, s'il parle, ce n'est plus avec la même éloquence; ses idées n'ont plus la même justesse, ni ses expressions la même énergie, elles ne sont qu'exagérées; on voit qu'il se recherche sans se trouver : l'original a disparu, il ne reste plus que la copie.

Quoique le chevalier d'Aydie soit plein de passion, ce n'est pas néanmoins l'homme du monde le plus tendre ni le plus capable d'attachement; il est affecté par trop de différens objets, pour l'être constamment par aucun en particulier; il est accessible à toutes sortes d'impressions; le mérite, de quelque genre qu'il soit, excite en lui des mouvemens de sensibilité : l'on jouit avec lui du plaisir d'apprendre ce qu'on vaut, par l'enjouement qu'il marque, et cette sorte d'approbation est bien plus flatteuse que celle que l'esprit accorde, et où le cœur ne prend point de part.

Le chevalier ne saurait rester tranquille spectateur des sottises du genre humain; tout ce qui blesse la probité devient sa querelle particulière; sans miséricorde pour les vices et sans

indulgence pour les ridicules, il est la terreur des méchans et des sots. Ceux-ci l'attaquent à leur tour sur la sécurité et l'ostentation de sa morale : ils disent que les gens véritablement vertueux sont plus indulgens, plus faciles et plus simples.

Le chevalier est trop susceptible d'émotions passagères pour que son humeur soit fort égale; mais ses inégalités sont plutôt agréables que fâcheuses : chagrin sans être triste, misanthrope sans être sauvage, toujours vrai et original dans ses divers changemens. Il plaît par ses propres défauts, et l'on serait bien fâché qu'il devînt plus parfait.

PORTRAIT

DE MONSIEUR LE COMTE DE CÉRESTE PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

M. le comte de Cereste a le regard doux, sensible et spirituel : son air simple et naturel lui concilient tous ceux qui le voient.

Il réunit en lui tous les différens attributs de l'esprit : justesse, raison, discernement, pénétration. Son mérite est accessible à tout le monde : il doit plaire aux uns par la supériorité de son esprit, aux autres par l'excellence de son caractère, et à tous par sa facilité et ses agrémens.

Personne n'a obtenu du public une justice aussi complète; il est le seul homme qui ait su désarmer l'envie; sa simplicité et sa modération font que chacun consent à le regarder comme son modèle, et que personne ne s'avise de le craindre comme son rival : d'ailleurs toutes ses qualités gardent entre elles un équilibre si parfait, qu'elles ne réveillent point la jalousie de ceux qui prétendent se distinguer par un seul genre.

Le même équilibre met dans sa conduite une égalité que rien ne dérange, et rend son commerce doux et agréable. Sa conversation s'en ressent aussi : aucun genre n'y domine ; elle est toujours à la portée et selon le goût des gens avec qui il se trouve.

Il ne faut point conclure de tout ceci que M. de Cereste n'ait pas un caractère marqué et très-distinctif. Celui d'un homme d'un sens exquis lui doit être universellement accordé : personne ne pénètre, ne compare, ne juge et ne décide avec plus de promptitude et de justesse ; c'est un talent éminent en lui, qui le rend capable des plus grands emplois et des affaires les plus difficiles ; mais il cherche d'autant moins à le faire valoir, qu'il craindrait peut-être qu'on n'en voulût faire trop d'usage.

Exempt de toutes les fortes passions, son ame n'a que le degré de chaleur qu'il faut pour donner la vie à toutes ses qualités ; les vertus sont en lui comme les sentimens et les penchans dans les autres : elles n'ont point l'air d'être acquises ni soutenues par effort.

Il ne reste plus qu'à juger M. de Cereste par sa conduite et par les partis qu'il a pris. Sa naissance, l'étendue de son esprit, ses talens, son génie, semblaient l'inviter à choisir dans la

classe des grands hommes la place qu'il y voudrait occuper. Parmi tant d'avantages son cœur a choisi la modération : il ne dépendait que de lui d'être illustre, il a préféré d'être sage; il a craint de s'abandonner à la conduite des passions qui mènent aux grandeurs, et la médiocrité lui a paru l'asile du bonheur et de la raison.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON PAR Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

MADAME la duchesse d'Aiguillon a la bouche enfoncée, le nez de travers, le regard fol et hardi, et malgré cela elle est belle. L'éclat de son teint l'emporte sur l'irrégularité de ses traits.

Sa taille est grossière, sa gorge, ses bras sont énormes; cependant elle n'a point l'air pesant ni épais: la force supplée en elle à la légèreté.

Son esprit a beaucoup de rapport à sa figure : il est pour ainsi dire aussi mal dessiné que son visage, et aussi éclatant: l'abondance, l'activité, l'impétuosité en sont les qualités dominantes. Sans goût, sans grace et sans justesse, elle étonne, elle surprend, mais elle ne plaît ni n'intéresse.

Sa physionomie n'a nulle expression; tout ce qu'elle dit part d'une imagination déréglée.

C'est quelquefois un prophète qu'un démon agite, qui ne prévoit ni n'a le choix de ce qu'il va dire : ce sont plusieurs instrumens bruyans

dont il ne résulte aucune harmonie. C'est un spectacle chargé de machines et de décorations, où il se trouve quelques traits merveilleux sans suite et sans ordre, que le parterre admire, mais qui est sifflé des loges.

On pourrait comparer madame la duchesse d'Aiguillon à ces statues faites pour le cintre et qui paraissent monstrueuses étant dans le parvis. Sa figure ni son esprit ne veulent point être vus ni examinés de trop près ; une certaine distance est nécessaire à sa beauté : des juges peu éclairés et peu délicats sont les seuls qui puissent être favorables à son esprit.

Semblable à la trompette du jugement, elle est faite pour ressuciter les morts : ce sont les impuissans qui doivent l'aimer, ce sont les sourds qui doivent l'entendre.

PORTRAIT

DE M. L'ABBÉ DE VAUBRUN PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

M. l'abbé de Vaubrun a trois coudées de hauteur du côté droit et deux et demie du côté gauche, ce qui rend sa démarche irrégulière; il porte la tête haute et montre avec confiance une figure qui d'abord surprend, mais qui ne choque cependant pas autant que la bizarrerie de ses traits semble l'exiger. Ses yeux sont tout le contraire de son esprit : ils ont plus de profondeur que de surface; son rire marque pour l'ordinaire le contentement qu'il a des productions de son imagination. Il ne perd point son temps à l'étude ni à la recherche des choses solides, qui ne font honneur que parmi le petit nombre de gens d'esprit et de mérite; il s'occupe sérieusement de toutes les bagatelles. Il sait le premier la nouvelle du jour. C'est de lui que l'on reçoit toujours le premier compliment sur les évènemens agréables. Personne ne tourne avec plus de galanterie une fadeur, per-

sonne ne connaît mieux le prix de la considération qui est attachée à vivre avec les gens en place ou illustres par leur naissance. Il est très-empressé pour ses amis, il ne manque à aucun devoir envers eux ; on le voit assister à leur agonie avec le même plaisir qu'il avait assisté à leurs noces. Il n'a point une délicatesse gênante dans l'amitié : il se contente de l'apparence, et il est plus flatté des marques publiques de considération, que de l'estime véritable. Madame la duchesse du Maine l'a parfaitement défini, en disant de lui qu'il était le sublime du frivole.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LUYNES PAR Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Madame la duchesse de Luynes est née aussi raisonnable que les autres tâchent de le devenir: elle aime les plaisirs et la dissipation, mais sans emportement et sans ardeur; elle se plaît à la cour sans y être trop fortement attachée : elle se contente d'y avoir un rang considérable; la représentation et l'amusement sont tout ce qu'elle y cherche.

Son imagination est agréable, elle entend promptement, ses reparties sont vives, son jugement est solide. Tous les partis qu'elle prend sont sensés : elle n'est entraînée par aucun goût fort vif; elle ne connaît guère l'enjouement ni les répugnances; son esprit démêlerait aisément le bon d'avec le mauvais, l'excellent d'avec le médiocre : mais son sentiment ne l'avertit point, et le peu d'intérêt qu'elle prend à tous les objets qui l'environnent, fait qu'elle se sou-

met peut-être trop aveuglément à la prévention générale.

Son goût pour la liberté, qu'on avait cru excessif, a paru se démentir au bout de vingt-cinq ans. Sitôt que la mort de madame sa mère l'eut rendue maîtresse absolue de ses actions, elle ne songea qu'à se former (en se remariant) de plus fortes chaînes que celles dont elle venait d'être débarrassée; mais Mme de Luynes n'a jamais véritablement aimé la liberté : c'est même de tous les états celui qui lui convient le moins. Les devoirs lui sont nécessaires; ils fixent ses idées et satisfont sa vanité en donnant une sorte d'éclat à sa vie et à ses occupations.

La liberté n'est pas un bien pour tout le monde; il y a moins de gens qu'on ne pense qui en sachent faire usage, et qui, pour ainsi dire, en puissent soutenir le vide et l'obscurité.

L'humeur de Mme de Luynes est d'une égalité charmante, son cœur est généreux et compâtissant. Occupée de ses devoirs, remplie de soins et d'attentions dans l'amitié, tout est heureux avec elle, père, enfans, mari, amis, domestiques; si quelque chose trouble la douceur des sentimens qu'elle inspire, c'est qu'on croit démêler qu'elle suit plutôt les conseils de sa raison que les mouvemens de son cœur. Peut-être ce

reproche est-il injuste ; mais il paraît qu'on n'est point nécessaire à son bonheur, comme elle le devient au bonheur de ceux qui, ayant vécu avec elle, ne peuvent plus se passer d'y vivre.

PORTRAIT

DE M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Toutes les qualités de M. le président Hénault, et même tous ses défauts, sont à l'avantage de la société; sa vanité lui donne un extrême désir de plaire ; sa facilité lui concilie tous les différens caractères, et sa faiblesse semble n'ôter à ses vertus que ce qu'elles ont de rude et de sauvage dans les autres.

Ses sentimens sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler ; et comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il imagine sentir ; il paraît démentir M. de la Rochefoucauld, et il lui ferait peut-être dire aujourd'hui que le cœur est souvent la dupe de l'esprit.

Tout concourt à le rendre l'homme du monde le plus aimable ; il plaît aux uns par ses bonnes qualités, et à beaucoup d'autres par ses défauts.

Il est impétueux dans toutes ses actions, dans ses disputes, dans ses approbations ; il paraît vivement affecté des objets qu'il voit et des sujets qu'il traite ; mais il passe si subitement de la plus grande véhémence à la plus grande indifférence, qu'il est aisé de démêler que si son ame s'émeut aisément, elle est bien rarement affectée : cette impétuosité, qui serait un défaut en tout autre, est presque une bonne qualité en lui ; elle donne à toutes ses actions un air de sentiment et de passion, qui plaît infiniment au commun du monde ; chacun croit lui inspirer un intérêt fort vif, et il a acquis autant d'amis par cette qualité que par celles qui sont vraiment aimables et estimables en lui. On peut lui reprocher d'être trop sensible à cette sorte de succès ; on voudrait que son empressement pour plaire fût moins général, et plus soumis à son discernement.

Il est exempt des passions qui troublent le plus la paix de l'ame ; l'ambition, l'intérêt lui sont inconnus ; ce sont des passions plus douces qui l'agitent ; son humeur est naturellement gaie et égale, et si elle souffre quelque altération, c'est par des causes étrangères, et dont le principe n'est pas en lui.

Il joint à beaucoup d'esprit toute la grace,

la facilité et la finesse imaginables ; il est de la meilleure compagnie du monde ; sa plaisanterie est vive et douce ; sa conversation est remplie de traits ingénieux et agréables, qui jamais ne dégénèrent en jeux de mots ni en épigrammes qui puissent embarrasser personne. Il se plaît à démêler dans toutes sortes de genre les beautés et les finesses qui échappent au commun du monde ; la chaleur avec laquelle il les fait valoir fait quelquefois penser qu'il les préfère à ce qui est universellement trouvé beau, mais ce ne sont point des préférences qu'il accorde, ce sont des découvertes qu'il fait, qui flattent la délicatesse de son goût et qui exercent la finesse de son esprit.

Il ne manque d'aucun talent ; il traite également bien toute sorte de sujets ; le sérieux, l'agréable, tout est de son ressort. Enfin M. le président Hénault est un des hommes du monde qui réunit le plus de différentes parties, et dont l'agrément et l'esprit sont le plus généralement reconnus.

PORTRAIT

DE M. LE COMTE DE FORCALQUIER PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

La figure de M. de Forcalquier, sans être fort régulière, est assez agréable; sa physionomie, sa contenance, jusqu'à la négligence de son maintien, tout est noble en lui; ses yeux sont ouverts, rians, spirituels; il a l'assurance que donnent l'esprit, la naissance, et le grand usage du monde.

Son imagination est d'une vivacité, d'une chaleur, d'une fécondité admirables; elle domine toutes les autres qualités de son esprit, mais il se laisse trop aller au désir de briller; sa conversation n'est que traits, épigrammes et bons mots; loin de chercher à la rendre facile et à la portée de tout le monde, il en fait une sorte d'escrime, où il prend trop d'avantage; on le quitte mécontent de soi et de lui, et ceux dont il a blessé la vanité s'en vengent en lui donnant la réputation de méchanceté, et en lui refusant les qualités solides du cœur et de l'esprit : il est la terreur des sots et un problème pour les gens d'esprit : ceux-ci n'osent

s'élever contre les jugemens désavantageux qu'on porte de lui ; ils trouvent en effet peu de ménagement dans ses plaisanteries, peu de solidité et de justesse dans ses décisions et dans ses sentimens : ainsi M. de Forcalquier, au milieu du grand monde, et avec le plus grand désir de s'y distinguer, trouve le secret, pour ainsi dire, d'y être inconnu. En voici la raison : elle paraîtra sans doute un paradoxe ; mais elle n'en est pas moins véritable.

La vanité de M. de Forcalquier n'est pas soutenue d'assez de présomption ; s'il pensait et jugeait d'après lui, on ne pourrait s'empêcher, en le condamnant quelquefois, de l'estimer et de l'approuver souvent ; mais par une défiance inexpliquable de lui-même, il ne consulte son goût et ses lumières sur rien ; il adopte les lumières et les sentimens de ceux qu'il croit le plus à la mode, et les plus confirmés dans le bel air : cette conduite le dégrade non seulement auprès des autres, mais souvent à ses propres yeux. Enfin, martyr de la fatuité sans pouvoir devenir fat, il devrait comprendre que ce n'est pas sa vocation ; celle d'honnête homme lui conviendrait mieux : il trouverait en lui autant de disposition pour ce dernier parti qu'il en a peu pour l'autre.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE CHAULNES PAR Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

L'esprit de madame la duchesse de Chaulnes est si singulier, qu'il est impossible de le définir : il ne peut être comparé qu'à l'espace ; il en a pour ainsi dire toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant ; il prend toutes sortes de formes et n'en conserve aucune; c'est une abondance d'idées toutes indépendantes l'une de l'autre, qui se détruisent et se régénèrent perpétuellement. Il ne lui manque aucun attribut de l'esprit, et l'on ne peut dire cependant qu'elle en possède aucun, raison, jugement, habileté, etc. On aperçoit toutes ces qualités en elle, mais c'est à la manière de la lanterne magique ; elles disparaissent à mesure qu'elles se produisent : tout l'or du Pérou passe par ses mains sans qu'elle en soit plus riche. Dénué de sentiment et de passion, son esprit n'est qu'une flamme sans feu et sans chaleur, mais qui ne laisse pas de répandre une grande lumière.

Tous les objets la frappent, aucun ne l'attache ni ne la fixe; les impressions qu'elle reçoit sont passagères. L'extrême activité de son imagination fait qu'elle s'abandonne sans examen et sans ressource à tous ses premiers mouvemens. Elle s'engagera dans une galanterie, et s'en dégagera avec tant de précipitation, qu'elle pourra bien oublier jusqu'au nom, jusqu'à la figure de son amant. Si elle entre dans quelques projets, dans quelques intrigues où il soit nécessaire d'agir, l'ardeur, l'intelligence, l'habileté, rien ne lui manquera, et elle pourra contribuer au succès; mais si les circonstances exigent de la patience, de l'inaction, elle abandonnera bientôt l'entreprise.

Jamais elle ne sera occupée ni intéressée que par les choses qui demandent une sorte d'efforts; les sciences les plus abstraites sont les seules pour lesquelles elle ait de l'attrait, non parce qu'elles éclairent son esprit, mais parce qu'elles l'exercent. Ce n'est point à sa jeunesse qu'on peut attribuer ses défauts; ils ne sont point l'effet de ses passions : son ame est insensible, ses sens sont rarement affectés, rien, à ce qu'il semble, ne devrait s'opposer en elle à la réflexion; mais c'est une opération de l'esprit trop lente: il y entre du souvenir et de la

prévoyance, et elle ne voit jamais que l'instant présent.

On conclura aisément qu'il n'y a rien à dire de son caractère : il est et sera toujours suivant que son imagination en ordonnera.

Madame la duchesse de Ch... est un être qui n'a rien de commun avec les autres êtres que la forme extérieure : elle a l'usage et l'apparence de tout, et elle n'a la propriété ni la réalité de rien.

PORTRAIT

DE M. LE COMTE D'ARGENSON PAR MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

M. d'Argenson n'a aucun des défauts des ames faibles; il n'est susceptible que de passions fortes, et ne peut être remué que par de grands objets. Né haut et ambitieux, il ignore les petitesses de la vanité et les manéges de l'intrigue; ses talens sont le seul moyen dont il se sert pour s'élever à la fortune, parce qu'il sent que ce moyen lui suffit.

Ce n'est point par comparaison ni par réflexion qu'il a bonne opinion de lui-même; c'est, pour ainsi dire, par un certain instinct qu'il a de ce qu'il vaut.

Il se croit capable de tout savoir; mais il ne croit savoir que ce qu'il sait.

Peu curieux de se faire des partisans fanatiques, il ne met aucune charlatanerie dans toutes ses actions.

Son esprit a plus de force que d'activité; malgré son ambition, son penchant le porte à la paresse.

Ce contraste de passions est peut-être ce qui contribue le plus à faire un grand homme; il sert à régler les mouvemens sans en affaiblir les ressorts.

Son courage est, comme ses autres qualités, d'un genre supérieur, et de l'espèce qui convient à sa place; ce n'est point cette témérité qui aveugle sur le danger, c'est un sang-froid qui le fait prévoir et prévenir; c'est une fermeté d'ame qui le fait surmonter lorsqu'il arrive. Tout le porte à la fortune.

Son ame est peu sensible, son cœur n'est pas fort tendre, l'amitié le flatte plus qu'elle ne le touche; elle est un témoignage non équivoque de ce qu'il vaut.

Il est peut-être le seul homme qui puisse se passer de confident : il n'est point entraîné à la confiance ni par le plaisir d'épancher son cœur, ni par le besoin de conseil, ni par la difficulté de renfermer ses secrets.

Personne n'est plus prudent, n'a l'air moins mystérieux et n'est plus exempt de fausseté.

Sa figure est belle, sa physionomie noble, ses manières simples; son imagination est plus vive qu'abondante. Il parle peu; mais ce qu'il dit est toujours plein de force et de justesse : ce sont, pour l'ordinaire, des traits et de bons

mots qui se font applaudir, mais qui souvent embarrassent, nuisent à la conversation, font qu'on le quitte mécontent de soi et qu'on s'accoutume difficilement à lui. Son humeur cependant est douce et égale, ses procédés sont francs et généreux : on peut commencer avec lui par le craindre; mais il faut finir par l'aimer.

L'élévation de ses sentimens, les lumières de son esprit répondent assez de sa droiture et de sa probité, indépendamment de tout autre principe.

La nature l'a fait un grand homme, c'est à la fortune à le rendre illustre.

PORTRAIT

DE M. LE CHEVALIER DE VILS, PAR M. DU CHATEL.

Il a paru dans le cours des trente-cinq premières années du 18e siècle un phénomène inconnu, un homme nouveau, un être unique, et qui n'aura peut-être jamais son pareil sur la terre. Ce personnage si rare était le chevalier de Vils.

Son caractère et sa figure désassemblés et peu corrects ne paraissent d'abord qu'une esquisse de la nature faite à la hâte; mais c'était la première pensée d'un chef-d'œuvre qu'elle préméditait d'exécuter. On ne croyait voir qu'une ébauche; mais c'était une ébauche tracée par une main sûre et divine, où l'art n'avait osé toucher, et que l'art craint encore aujourd'hui de représenter.

Tous ceux qui ont connu le chevalier de Vils, disaient : Il n'y a jamais rien eu de plus singulier que cet homme-là; voyez comme il est naturel; son sens commun est original. Quel genre d'éducation lui a-t-on donné ? quels sont

ses mœurs? On n'en sait rien; il n'a ni accens ni préjugés.

L'étonnement était fondé, son esprit s'appropriait tout ce qui l'éclairait; les idées les plus vulgaires reprenaient dans sa bouche une nouvelle vie : il leur rendait la gaîté, la grace, l'enfance de la première créature : il ne cherchait jamais la vérité, la vérité le saisissait. Le secours de la mémoire lui était encore inutile; il imaginait, il produisait ce qu'il ignorait; son goût était si sûr, si vif, si lumineux, si prompt, qu'on ne pouvait se persuader que le sentiment et le discernement fussent en lui deux qualités distinctes; ses décisions, quoique jamais réfléchies, quoique toujours précipitées, rendaient autant d'oracles sans obscurité et sans nuages.

Son cœur, aussi nouveau que son esprit, était impétueux et doux; amoureux des plaisirs sans entêtement ni préférence, plus capable de désir que de passion, de répugnance que de haine, il avait de la malice sans méchanceté, de la raillerie sans satire.

Ces traits donnèrent au chevalier de Vils un caractère varié, amusant, plein de légèreté, fait pour le monde, qui ne savait trop comment le prendre, et qui se trouvait toujours agité par la crainte et le plaisir que sa présence ins-

pirait. Il allait à la cour et à la ville comme on va au spectacle ; les ridicules surtout le divertissaient ; il en riait en face des gens, de même qu'un enfant qu'on voit, à la comédie, éclater sans modération d'une scène plaisante ; aussi lui reprochait-on un peu de propension à siffler les acteurs : il n'était pas cependant l'ennemi des hommes ; leurs défauts paraissaient à ses yeux semblables à ces taches légères qu'on est tenté d'effacer avec une chiquenaude, et c'était à ses meilleurs amis que sa charité les distribuait le plus libéralement.

Le soupçon de libertinage ne paraissait pas mieux fondé ; il regardait le plaisir des sens comme des faveurs de la nature dont il voulait avoir sa part ; familier avec les passions, il y cédait sans s'y livrer, il s'en amusait sans s'y soumettre ; son esprit, vif et pénétrant, approfondissait tout sans étude ; son ame, forte et courageuse, exécutait tout sans effort ; il donnait dans tout, il allait à tout, il ne trouvait rien qui lui fût supérieur ; peut-être n'a-t-il manqué au chevalier de Vils que la maturité de l'âge, pour que le monde passât en sa faveur de l'étonnement à l'admiration.

PORTRAIT

DE M. DU CHATEL, FAIT PAR LUI-MÊME.

Monsieur du Chatel est vilain et petit; sans avoir l'air ignoble, sa physionomie est obscure; sa timidité extrême est cachée sous des traits rudes et immobiles : ce qui lui donne un air sauvage, que ceux qui ne le connaissent pas, prennent mal à propos pour du dédain; ainsi il a le malheur d'indisposer les autres par ce qui devrait attirer leur indulgence; il est certain qu'il est modeste jusqu'à l'humilité; on serait tenté de croire que M. du Chatel n'est qu'une ébauche de la nature; il paraît qu'il ne lui doit ni ses goûts, ni ses idées, ni ses sentimens, et qu'il se les est tous donnés à force de culture et de travail; son cœur et son esprit semblent des hôtes étrangers, domiciliés chez lui, et qu'il y a retirés afin d'achever et de perfectionner son être; il a appris à penser comme les autres apprennent à jouer des instrumens et à danser: c'est proprement l'homme de l'art.

La douceur de M. du Chatel ne serait-elle

pas une exception à ce qu'on vient d'avancer? serait-elle son caractère propre? elle ne l'est pas encore. Il ne la doit qu'à l'absence de ses désirs, ce n'est qu'une impossibilité de vouloir fortement. Il est doux, parce que intérieurement il n'est jamais vivement sollicité par rien, et par conséquent jamais irrité par la contradiction des autres.

On ne peut pas dire néanmoins que cet état de son cœur soit proprement faiblesse; on sent très-bien qu'il se porte de choix aux choses qui conviennent aux autres, et qu'il n'y est pas entraîné; la complaisance est un des principes qu'il s'est donnés, et qui lui coûte le moins à pratiquer : il s'est fait des principes sur tout, et il les suit avec une constance qui serait de l'opiniatreté, si elle était accompagnée de chaleur et d'emportement. Cependant comme M. du Chatel s'est moulé sur d'excellens modèles, tous ses sentimens sont honnêtes, et la plupart de ses idées sont saines et assez justes : rien ne le saurait écarter des règles qu'il s'est imposées, parce qu'il ne rencontre pas en lui, comme on vient de le dire, des passions qui aient intérêt de le contrarier, mais aussi il n'en a point qui puissent le porter au grand; s'il avait pu se donner de la vanité

et de l'ambition, il se serait peut-être fait un grand homme : on ne lui peut reprocher aucun vice, pas même certains défauts ; on croit démêler en lui l'éclat de presque toutes les vertus ; cependant, si l'on y prend bien garde, cet éclat n'est qu'emprunté ; cette lumière n'est point originale et directe, elle n'est que réfléchie.

Voilà ce qui rend M. du Chatel indéfinissable aux regards de ses amis ; il n'a point de traits essentiels qui frappent et qu'on puisse saisir ; on sent partout, en l'examinant, la langueur de la copie, on cherche en lui le modèle original et parfait qu'il fait regretter.

Il faut conclure que M. du Chatel n'est qu'un homme factice : on ne le doit priser que comme un ouvrage sorti des mains de l'art, dont les chefs-d'œuvre même ne sont que des singeries de la belle nature ; elle seule est véritablement riche et sublime dans ses créations ; malheureusement elle est inimitable.

PORTRAIT

DE Mme LA MARQUISE DU DEFFAND, PAR M. DU CHATEL.

JUSTESSE et abondance, précision et agrément, qualités bien rares, et qui caractérisent l'esprit de madame du Deffand; son imagination, vive et brillante, n'est jamais maniérée ni outrée; la vérité conduit son pinceau, cette même vérité lui sert de modèle. Ne voir que ce qui est, et ne juger que de ce qu'elle voit, c'est sa règle, que Descartes ne lui a point apprise; elle est philosophe par la grace de la nature, comme les fils des rois sont princes par la grace de Dieu.

Elle démêle si vite qu'on croit qu'elle ne fait que sentir : on se trompe; examiner, comparer et juger, c'est une opération aussi prompte en elle que l'action du sentiment dans les autres; la raison, si rigide et si scrupuleuse, s'est dépouillée en sa faveur de tous préjugés serviles, pour ne s'occuper que du soin de l'amuser et de lui plaire; c'est sa complaisante en titre d'office, et son indulgente amie : elles vivent ensemble dans la plus grande familia-

rité , sans contrainte, sans discussions , sans systèmes ; elle apprécie les choses par leur valeur essentielle et non par l'opinion. Enfin l'esprit de madame du Deffand est un bel esprit, amateur du vrai , du noble , du simple , ennemi de la prétention, de l'affectation et de tout ce qui a l'air de contrainte et de grimace , ou de vouloir briller aux dépens de la justesse et du naturel.

Avec ces qualités singulières , madame du Deffand n'est pas exempte de défauts ; son sexe semble contrarier son génie: on soupçonnerait volontiers la nature de s'être méprise, en plaçant par mégarde un esprit mâle et nerveux dans un corps féminin et débile ; on ne sait si le spectacle de la plus aimable femme du monde , console assez de la perte de l'homme excellent et supérieur.

Le sens de son entendement est ferme et solide, les sens de sa machine sont mous et délicats. Malgré l'appui de ses idées , il n'y a aucune tenue , aucune consistance dans ses sentimens , parce que sa raison ne les adopte guère, et qu'elle n'a pas proprement l'ame de ses affections corporelles. On la voit susceptible d'enjouement et de dégoût; il paraît qu'elle s'entête bien ou mal des objets nouveaux qui la frappent; mais cela

ne passe pas l'épiderme; sa personne seule est sujette à des inégalités et à des espèces de contradictions qu'on ne trouve point dans le fond de son caractère.

Elle a des momens de ténèbres : on voit s'éclipser tout-à-coup les lumières de son esprit.

Quelquefois Mme du Deffand semble interdite; son ame a des temps où elle est, pour ainsi dire, toute délaissée dans son corps ; elle s'y trouve comme dans une maison déserte, démeublée et abandonnée, où il ne revient que des fantômes qui l'épouvantent et la remplissent d'amertume et de tristesse : elle se plaint, elle se sent dans un état de misère et de découragement d'autant plus pénible, qu'il lui reste le souvenir de la force et des ressources de son esprit, dont néanmoins elle croit ne pouvoir plus faire d'usage. Voilà encore de ces mauvais tours que lui joue la faiblesse de ses organes.

Ses sentimens me paraissent suivre l'allure de ses impressions sensibles. Ils en ont la précipitation et la légèreté; son cœur n'aime peut-être jamais, ni assez vivement, ni assez de suite, pour que son ame s'habitue à ces impressions passagères et qu'elle sente renaître; elle est plus à ses amis par choix que par goût : elle les préfère, elle ne s'y unit pas; ce plus ou moins de

chaleur qu'on trouve dans son amitié n'est que machinal, ses sens en décident.

Mme du Deffand croit cependant être capable d'attachement, et ce n'est point une vaine prétention de sa part : personne n'est plus digne d'avoir des amis, de s'en faire de nouveaux et de conserver ceux qu'elle s'est une fois acquis; c'est précisément parce qu'elle n'est point susceptible de passion en amitié, qu'elle l'est davantage de constance. Son goût n'est point de ces maladies du cœur qui ont leurs périodes; c'est un besoin continuel de son ame, qui prouve sa force, et qui a besoin de cet exercice pour entretenir sa vie et son activité : aussi il ne faut pas appréhender aucun inconvénient de sa part, ni qu'elle manque jamais à ses engagemens.

Son esprit conserve inviolablement la même dose d'estime et d'affection que sa raison vous a une fois accordée; mais c'est une place fixe dont il est malaisé de passer à une plus élevée, à moins que vous ne lui laissiez apercevoir quelque degré de mérite qui lui soit échappé. C'est ce que vous ne sauriez guère espérer : vous avez été d'abord trop surement, trop parfaitement jugé.

PORTRAIT

DE Mme LA MARQUISE DU DEFFAND, PAR M. DE FORCALQUIER.

MADAME la marquise du Deffand a la physionomie vive et spirituelle, le rire agréable, les yeux charmans; tous les mouvemens de son ame se peignent sur son visage; le plaisir, l'ennui, l'esprit, jusqu'au degré même de tous ses sentimens. Chacun y pourrait lire son arrêt avant que de l'entendre; ce qui ne tarde cependant pas, par l'extrême franchise qui fait le charme et peut-être le défaut de son caractère.

Il est impossible d'avoir plus d'esprit qu'elle; il est si difficile d'en avoir autant, que je la mettrais au-dessus de tout ce que je connais, si elle ne devait jamais voir ce portrait.

Elle a l'ame sensible, tendre; l'amitié profite aujourd'hui de tous les frais que la nature avait faits pour l'amour. Elle a quarante ans; c'est le point de vue de toutes ses qualités : sa passion c'est la raison, son péché c'est la paresse. Elle a pris la raison comme les femmes, d'ordinaire, prennent la dévotion. Madame de Flamarens

est le directeur le plus fameux et le plus couru dans cette secte extraordinaire : c'est à ses pieds que madame du Deffand abjure les erreurs de l'imagination; sa haine pour le faux est telle, qu'il n'y a point de défaut qu'elle ne pardonne, plutôt qu'un ridicule; l'esprit le plus borné, pourvu qu'il fût simple, obtiendrait d'elle la préférence sur les lumières les plus étendues et les plus éblouissantes dont presque tous les gens d'esprit sont aveuglés.

Personne n'est aussi sévère et aussi indulgent qu'elle; le moindre défaut est traité à la dernière rigueur par son esprit; le plus léger agrément trouve grace auprès de son imagination; elle est la complaisante de son cœur, complaisante aimable, qui surprend ses goûts dans leur naissance, pour les embellir, les flatter et les soustraire à la sévérité de ses jugemens; les erreurs où elle l'entraîne font peut-être le mérite et à coup sûr le délice de ses amis.

Par un esprit juste et réglé, par la connaissance des plaisirs solides de l'amitié, de la tranquillité de l'ame, d'une sage économie, du retranchement de toutes les passions ruineuses de l'orgueil, elle a su séparer le bonheur de la fortune, et fixer le sien pour jamais.

Elle ne s'est pas contentée d'avoir des vertus,

son cœur a su les choisir; la candeur, la simplicité, la fidélité, la modération, la noblesse, voilà celles qu'une belle ame et qu'un esprit excellent sait préférer aux éclatantes amorces des vertus de faste.

Voici tous les défauts de madame du Deffand : une franchise outrée sur tout ce qui se présente à son jugement, soit les hommes, soit leurs ouvrages; une vérité trop scrupuleuse qui la met en garde contre l'empressement et la louange, monnaie dont se paient les hommes, et qu'il faut leur accorder; une raison trop sûre, trop opposée à l'illusion qui apprécie trop le sentiment; une trop grande véhémence dans la dispute qui décrédite ses raisons, en donnant envie de se dérober à leurs lumières; trop d'inflexibilité dans ses décisions. J'en dirais bien d'autres, si je les savais; je les saurais, s'ils y étaient : elle me les aurait bien montrés; mais je ne puis m'empêcher de voir qu'elle n'en a point qui ne viennent de quelques vertus, et qu'ainsi ses défauts sont au siècle, et non pas à elle.

PORTRAIT

DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND PAR M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

MADAME du Deffand vivait à Sceaux, où elle passait presque toute l'année, et elle n'en sortit qu'après la mort de M. et madame du Maine; l'hiver, elle le passait dans une petite maison dans la rue de Beaune, avec peu de compagnie. Dès qu'elle fut à elle-même, elle eut bientôt fait des connaissances; le nombre s'en augmenta, et de proche en proche, à force d'être connue, sa maison n'y put suffire : on y soupait tous les soirs, et elle vint loger au couvent de Saint-Joseph. Sa fortune était augmentée par la mort de son mari; elle pouvait jouir, dans les derniers temps, d'environ 20,000 livres de rente. Jamais femme n'a eu plus d'amis ni n'en a tant mérité. L'amitié était en elle une passion qui faisait qu'on lui pardonnait d'y mettre trop de délicatesse; la médiocrité de sa fortune dans les commencemens ne rendait pas sa maison solitaire : bientôt il s'y rassembla la

meilleure compagnie et la plus brillante, et tout s'y assujétissait à elle. Le cœur droit, noble et généreux, occupée sans cesse d'être utile et en imaginant les moyens : combien de personnes, et de personnes considérables, pourraient le dire! L'esprit juste, une imagination agréable, une gaîté qui la rajeunissait (je parle des derniers temps, car elle avait été d'une figure charmante); l'esprit orné, et ne faisant trophée de rien de tout cela dans l'âge où elle ne songeait qu'à se divertir. Il serait bien à souhaiter que ce qu'elle a écrit ne fût pas perdu : madame de Sévigné ne serait pas la seule à citer. Mais qui pourrait le croire ? Je parle d'une personne aveugle! Ce malheur ne changeait rien à sa conversation ni à son humeur, on eût dit que la vue était pour elle un sens de trop; le son de la voix lui peignait les objets, et elle était aussi *à propos* qu'avec les meilleurs yeux. Cependant, pour ne pas marquer trop de prévention et obtenir plus de croyance, j'ajouterai que l'âge, sans lui ôter ses talens, l'avait rendue jalouse et méfiante, cédant à ses premiers mouvemens, maladroite pour conduire les hommes dont elle disposait naturellement; enfin de l'humeur, inégale, injuste, ne cessant d'être ai-

mable qu'aux yeux des personnes auxquelles il lui importait de plaire, et, pour finir, la personne par laquelle j'ai été le plus heureux et le plus malheureux, parce qu'elle est ce que j'ai le plus aimé.

PORTRAIT

DE MADAME DE STAAL PAR ELLE-MÊME.

MADAME de Staal est de moyenne taille, assez bien faite, maigre, sèche et désagréable; son caractère et son esprit sont comme sa figure, il n'y a rien de travers, mais aucun agrément; sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir : la prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance et de bien ont manqué d'éducation, fait qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent.

Elle en a pourtant eu une excellente, et c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir de bon : comme les principes de vertu, les sentimens nobles et les règles de conduite que l'habitude à les suivre lui ont rendus comme naturels, sa folie a toujours été de vouloir être raisonnable, et, comme les femmes qui se sentent serrées dans leurs corps s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité de son

humeur, ni l'assujétir du moins à quelque apparence d'égalité ; ce qui souvent l'a rendue désagréable à ses maîtres, à charge dans la société, et tout-à-fait insupportable aux gens qui ont dépendu d'elle : heureusement la fortune ne l'a pas mise en état d'en envelopper plusieurs dans cette disgrace.

Avec tous ces défauts, elle n'a pas laissé d'acquérir une espèce de réputation, qu'elle doit uniquement à deux occasions fortuites, dont l'une a fait connaître au public ce qu'elle pouvait avoir d'esprit, et l'autre a fait remarquer en elle de la discrétion et quelque fermeté ; ces évènemens ayant été fort connus, l'ont fait connaître elle-même, malgré l'obscurité où sa condition l'avait placée, et lui ont attiré une sorte de considération au-dessus de son état ; elle a tâché de n'en être pas plus vaine, mais la satisfaction qu'elle a de se croire exempte de vanité en est une.

Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa raison, que pour orner son esprit, dont elle fait peu de cas ; aucune opinion ne se présente à elle avec assez de clarté pour qu'elle s'y affectionne, et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir ; ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est

par humeur ; elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant qu'autant qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos.

Elle a recherché avec soin la connaissance de ses devoirs, les a respectés aux dépens de ses goûts, et s'est autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même, à n'en avoir pour personne ; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort.

L'amour de la liberté est sa passion dominante, passion très-malheureuse en elle, qui a passé sa vie dans la servitude : aussi son état lui a-t-il été difficile à soutenir, malgré les agrémens inespérés qu'elle a pu y trouver.

PORTRAIT

DE Mme LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE PAR M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

MADAME la duchesse de Saint-Pierre n'est plus jeune, mais la nature qui n'a pas voulu perdre ce qu'elle avait fait pour sa beauté, semble s'être appliquée à la lui conserver toute entière : ce ne sont point des agrémens passagers, et quand on la trouve belle, ce n'est pas que l'on juge seulement qu'elle l'a été : tout est noble en elle, sa contenance, ses goûts, le son de sa voix, le style de ses lettres, ses discours, ses politesses; ses mots sont choisis sans être apprêtés; sa conversation est agréable et intéressante; elle n'a rien oublié et elle a beaucoup vu; mais ce n'est jamais que sur les plaisirs des autres qu'elle règle l'étendue de ses récits; sans rien omettre des circonstances, elle laisse le regret que les faits soient si courts. Si les livres étaient faits comme elle parle, l'amour de la lecture serait une vertu de tout le monde.

Elle a un discernement admirable sur le choix de ses amis, et son amitié est courageuse et inattaquable : mais comme les vertus tiennent assez ordinairement aux défauts, la sensibilité de son cœur l'empêche quelquefois de voir les objets tels qu'ils sont, et sa délicatesse fait, qu'en ne leur rendant pas toute la justice qui leur est due, elle ne se la rend pas à elle-même ; née sans aucune présomption, elle laisse aux autres le soin de la connaître et de la juger : la manière dont elle écoute, flatte ceux qu'elle entend parler, et ne leur laisse pas douter d'être bien entendus ; personne n'est plus prévenant ni plus attentif ; plût à Dieu que son exemple pût corriger les femmes d'aujourd'hui ! Elle est d'autant plus faite pour leur servir de modèle, que la douceur de son caractère attire naturellement la confiance. Enfin c'est une personne née pour le grand monde, et qui nous laisse l'idée de ce que nous entendons dire de la vraie politesse de la cour.

PORTRAIT

DE M. D'USSÉ, PAR M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Monsieur d'Ussé n'a pas plus d'ostentation dans le cœur que dans l'esprit ; il se contente d'aimer comme il se contente de penser ; c'est l'affaire des autres de lui accorder de la reconnaisance et de l'admiration, mais il faut l'aller chercher et s'aviser de ses sentimens comme de ses talens.

Sa distraction est perpétuelle ; les lettres qu'il écrit sont pleines de ratures, comme ses conversations le sont de parenthèses ; il est la preuve que les idées nettes ne produisent pas toujours la netteté du style ni celle du discours ; mais quand il est à lui-même, on lui découvre une profondeur d'idées, une étendue de réflexions, une justesse de raisonnement, qui ne laisse jamais rien à suppléer aux matières qu'il a examinées : à des qualités si rares dans l'esprit, il joint une douceur charmante dans l'humeur, que la nature a pris soin d'a-

nimer par le goût signalé qu'elle lui a donné pour la dispute.

Il a quelque chose de mieux que de la modestie, c'est de la simplicité ; la modestie, toute estimable qu'elle est, va quelquefois un peu trop loin ; elle ne prouve pas toujours que l'on ne s'estime pas au delà de ce que l'on devrait, et souvent elle fait que l'on se déprise trop. La simplicité, au contraire, se voit telle qu'elle est, et se juge comme elle jugerait les autres ; elle suppose plus de justesse dans l'esprit, et moins de prétentions.

Ami de la société et du bien public, les bonnes qualités de M. d'Ussé sont comme un fonds où tout le monde n'a qu'à aller puiser ; c'est une fontaine d'eau vive et pure, qui coule pour l'utilité du citoyen. Sa philosophie n'est point sauvage, parce qu'elle ne vient point en lui de l'exemption des passions, mais il en a connu les inconvéniens, et elles ne lui ont presque jamais servi qu'à lui faire excuser celles des autres.

Rempli de courage et de talens pour le métier de la guerre, il a, si j'ose m'exprimer ainsi, pris la fortune à force ; mais ce n'a été qu'une

passade : elle a bien prouvé qu'elle n'est qu'une courtisane, et qu'elle n'est pas faite pour se livrer de bonne foi à la vertu. Tout le monde aime M. d'Ussé, les uns par goût, les autres par air. Heureux l'homme né assez vertueux pour l'aimer par sentiment !

PORTRAIT

DE MADAME LA MARQUISE DE FLAMARENS, PAR M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

MADAME de Flamarens a le visage le plus touchant et le plus modeste qui fut jamais; c'est un genre de beauté que la nature n'a attrapé qu'une fois : il y a dans ses traits quelque chose de rare et de mystérieux, qui aurait fait dire, dans les temps fabuleux, qu'une immortelle, sous cette forme, ne s'était pas assez déguisée.

Je ne parlerai pas des impressions que sa beauté a pu faire, ni de la résistance tranquille de son cœur, qui semblait ignorer qu'elle résistât, ni de la justice exacte qu'elle a reçue du public à cet égard : je me contenterai de peindre madame de Flamarens, autant que l'on peut représenter une ame telle que la sienne.

Tout ce qu'elle approche, tout ce qu'elle habite, se ressent de l'honnêteté de ses mœurs; rien de sauvage ne les accompagne; sa douceur fait qu'on lui pardonne sa sagesse, et le principe d'où elle part, fait que cette même sagesse n'humilie point les autres; on croit qu'elle est

l'effet du système suivi de bonne et saine philosophie, qui lui a fait connaître les écueils des passions, et comme cette même sagesse vient du raisonnement, elle blesse moins que si elle s'en parait sous les dehors de ce qu'on appelle vertu; aussi sa grande attention a-t-elle toujours été de se laisser ignorer, et sa crainte, qu'on ne parlât d'elle, même en bien; sa modestie, qu'elle tient du fonds de son caractère, s'est accrue par la réflexion; cette vertu semble demander grace aux autres femmes, des avantages que l'on a sur elles, et elle l'obtient presque toujours; l'envie ne se désarme guère par la force; il est plus sûr de lui faire tomber les armes des mains, et c'est l'ouvrage de la modestie. Cette vertu adroite, quoique simple, donne le temps aux qualités que l'on possède de s'accréditer dans l'esprit des autres sans qu'ils s'en méfient, et son empire se trouve à la fin tout établi, sans que personne ait songé à s'en défendre; mais pour que cette vertu fasse tout son effet, il faut qu'elle n'ait point l'air de prétention, et voilà à quoi sert la timidité de madame de Flamarens; elle fait voir que la modestie lui est naturelle, et que si c'était un défaut, elle aurait bien de la peine à s'en corriger.

Il ne faut pourtant pas croire qu'elle soit redevable à sa seule modestie de ce que les autres femmes lui pardonnent le don infaillible qu'elle a de plaire : la sûreté où elles sont qu'elle n'en fera jamais d'usage contraire à leurs intérêts, est en grande partie cause de leur indulgence.

Son esprit étonne toujours à la manière dont il se produit. Souvent elle a l'air d'être seule dans le grand monde; on pourrait même dire que quelquefois elle y a l'air étranger : mais, pour suivre la même figure, sitôt qu'elle y rencontre quelqu'un qui parle sa langue, elle reprend ses esprits, sa vivacité renaît, et elle se dédommage de l'ennui où l'avait jetée la solitude d'un monde indifférent; car la conversation est ce qu'elle aime le mieux; mais ce n'est point pour y dominer. La timidité de son caractère accompagne ses paroles : il est vrai que c'est sans rien prendre sur la netteté de ses idées, sur la force de son jugement ni sur la sûreté de ses décisions.

Son goût est sûr; mais ceux qui ne la connaissent que superficiellement, le croient encore plus fondé sur la justesse de son esprit, que sur la sensibilité avec laquelle elle est affectée des objets. Elle a plutôt l'air d'apercevoir que de sentir; et ce qui pourrait le faire croire,

c'est qu'elle ne se livre point à cet enthoutiasme du moment, aussi désirable à voir dans les choses de goût qui ont besoin de durer pour être justifiées. Disons plus, et peut-être en cela je serai de l'avis des autres, elle n'est point assez séduite par les choses qui lui plaisent réellement, elle conserve trop de sangfroid, pour ne pas apercevoir en elle la plus petite tache, et cette rigueur de jugement pourrait bien prendre sur son plaisir; le sentiment vif court tant que l'on veut les risques de l'illusion, et s'il se trompe quelquefois, il a aussi senti en récompense, et exprimé pour ainsi dire de l'objet qui lui est présenté, tout ce qu'il pouvait avoir de touchant. Cette exactitude dans les jugemens qu'elle porte s'étend sur tout le reste de sa vie. Elle est aussi vraie qu'elle juge surement; jamais il ne lui est arrivé de louer ce qui ne lui aura pas plu, ni de témoigner un sentiment qu'elle n'aura pas ressenti; cependant, comme elle connaît les lois de la société mieux que personne, son esprit vient toujours au secours de sa régidité, et il l'a tiré à tout moment de l'embarras dans lequel elle se trouve ou de trahir la vérité, ou d'offenser la personne à qui cette même vérité ne serait pas favorable.

Comme cependant il est un tribut de sensibi-

lité, dont nulle ame bien née ne peut se défendre, l'amitié a profité auprès d'elle de tout ce que la raison a pris sur les autres passions. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette personne si raisonnable commence ordinairement par se livrer aux agrémens, sauf à examiner après si la solidité dont ils sont soutenus, lui permet d'aller plus loin; et comme son sentiment est aussi juste que son esprit, il est rare qu'elle se soit repentie de ses goûts, ni qu'elle se soit méprise aux personnes qui lui ont plu.

L'amitié est donc sa passion, car il en faut aux hommes, et quand une fois elle s'y est livrée, on dirait qu'elle a changé de caractère : cet enjouement prodigue qui ne se réserve rien, qui donne tous ses sentimens à la fois, et qui a tant d'inconvéniens dans les autres passions, cet enthousiasme impétueux qu'elle semblait ignorer, et que l'on pourrait lui nier, tout cela ne lui fait plus tant de peur : elle croit ne pouvoir trop payer le plaisir qu'elle ressent d'oser aimer; mais pourtant les mêmes sentimens prennent en elle la teinture de ses vertus, et ils animent pour ainsi dire sa sagesse sans la déranger.

Ce portrait aurait bien l'air d'une fiction. Quoi ! point de défauts? Voyons si nous ne

pourrions point trouver dans madame de Flamarens quelques traits qui fussent l'objet raisonnable d'une juste critique.

Toute vraie qu'est madame de Flamarens, on objectera qu'elle est trop réservée, et qu'elle ne dit que ce qu'elle veut. Je suis obligé de l'avouer; mais est-ce bien là un défaut? et ne serait-ce pas, au contraire, ce que l'on appelle prudence? On en conviendra; mais en même temps on pensera que cette prudence ne laisse pas de mettre une sorte de gêne dans son commerce, qui diminue ce qu'il aurait de délicieux. On ne voit point assez, dira-t-on, son ame toute entière, il ne lui échappe rien, elle n'a jamais dit son dernier mot; l'amitié aime à se commettre, c'est sa grande dépense, et c'est ce qui n'est jamais arrivé à madame de Flamarens.

On pourrait répondre à cela qu'il y a bien de la présomption à lui faire un pareil reproche, et que pour savoir s'il est fondé, il faudrait connaître jusqu'à quel point elle daigne aimer ceux qui s'en plaignent.

PORTRAIT

DE M. LE MARQUIS DE GONTAULT, PAR Mme LA MARQUISE DE G***.

DAMON aurait de l'esprit, si ses idées produisaient en lui des pensées; mais il n'en a que le sentiment, il ne s'aperçoit presque pas des jugemens qu'il porte : et il serait philosophe, s'il connaissait aussi bien les hommes qu'il paraît le savoir.

Damon a un cœur compâtissant et généreux, et Damon n'est pas sensible : Damon s'attendrit par pitié et même par reconnaissance; mais l'amour ne sait pas toucher Damon. C'est que Damon a un bon cœur, sans l'avoir tendre : il ne peut être indifférent pour le mérite, le malheur ou les services qu'on lui a rendus; mais il n'est pas capable de les payer de tendresse. Cependant, en général, il aime et il paraît aimer ses amis; mais il ne saurait pas aimer un ami.

Le cœur de Damon étant si tranquille, son humeur doit être égale : aussi il est gai, non parce qu'il a l'esprit plaisant ni parce qu'il a

l'humeur enjouée, mais parce qu'il n'est affecté vivement de rien, qu'il a du courage et toujours la tête libre. Il ne cherche point à plaire; mais il évite avec soin de déplaire. La politesse lui est naturelle aussi bien que son esprit, son caractère et son humeur qu'il n'a jamais cherché à corriger, à perfectionner, ni même à parer. Il n'a aucune méfiance, parce qu'il n'y pense pas; car personne n'est plus éloigné que lui d'avoir de l'orgueil pour son mérite : il dédaigne même d'avoir de l'esprit et de le montrer.

Il est raisonnable et a une espèce de philosophie qui ne tient pas à son esprit : c'est elle qui lui apprend à avoir du courage pour se mettre au-dessus des évènemens; malgré son ambition, elle lui apprendrait à se consoler de la perte de ses espérances, et à pouvoir être heureux sans les voir accomplies.

La dissipation lui est nécessaire, et non pas les plaisirs. Le mouvement est son occupation la plus agréable; quand il est tranquille il s'ennuie.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE, PAR Mme LA MARQUISE DE G***.

UNE femme belle et aimable, galante sans coquetterie, vertueuse sans sagesse, simple avec dignité, douce par humeur, et polie par bonté, sans défaut dans l'esprit ni dans le caractère, et enfin qui serait parfaite si elle avait autant d'éloignement pour le vice qu'elle paraît avoir de penchant pour la vertu.

Elle plaît à tout le monde, et tout le monde se plaît avec elle; vous l'aimez, non parce qu'elle a l'art de vous flatter ni parce qu'elle vous amuse, mais parce que sa façon d'être est agréable. Votre amour-propre n'entre pour rien dans le jugement que vous portez d'elle; car vous voyez bien qu'elle n'a pas le dessein d'être aimable à cause de vous : elle vous le paraît parce qu'elle l'est, et elle l'est parce qu'elle suit naturellement tous ses mouvemens.

Cependant, quelque aimable et quelque charmante qu'elle paraisse être, elle ne peut jamais

que plaire, elle ne peut inspirer ni tendresse ni amour : c'est qu'il ne paraît pas qu'elle même sache aimer. Elle a des goûts, des préférences; mais toujours fondées sur des raisons; son cœur ne la décide jamais, il ne se mêle de rien, pas même de ses amans : elle les prend par convenance, les garde sans attachement et les perd sans regret. C'est un amant qu'elle aime, et non pas la personne de son amant : aussi quand il la quitte, elle ne s'aperçoit pas qu'elle ait rien perdu, parce qu'aussitôt il est remplacé par un autre; cependant son indifférence la rendrait constante, si avec les hommes on pouvait l'être.

Elle a le caractère raisonnable, le sens droit et le jugement bon : elle voit bien ce qu'elle voit et ce qu'on lui fait apercevoir; mais elle ne produit rien : elle aurait cependant de l'esprit si elle avait de l'imagination et du sentiment.

Mais quoiqu'elle ne soit vivement affectée de rien, son indifférence ne la rend pas froide; elle s'intéresse et s'occupe assez de tout ce qu'elle voit et de tout ce qu'elle pense : elle aime les plaisirs, elle s'en amuse; mais ils ne lui sont pas nécessaires; les occupations sérieuses lui conviendraient autant et peut-être mieux, car son caractère d'esprit est de réfléchir; elle est prudente sans avoir l'air réservé,

elle pense souvent, voit bien et raisonne juste, et serait capable de se mieux conduire que personne, si le hasard, la faiblesse ou l'habitude ne décidaient pas de la plupart de ses actions.

Son visage répond à son caractère : il est agréable et noble; mais ses yeux, quoique beaux, n'expriment rien.

PORTRAIT

DE MADAME DE MIREPOIX, PAR M. LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU.

La beauté que je chante ignore ses appas,
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle,
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la Jacinthe nouvelle,
Sa tête ne s'élève pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle;
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie,
Elle y pourrait finir sa vie
Si l'œil ne venait la chercher.
Mirepoix reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix,
Et ce sont parmi tant d'attraits
Ceux dont elle sait faire usage.
Le fier dedain n'osa jamais
Pour tenter de gâter ses traits,
Se faire voir sur son visage.
Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître,
L'hymen peut parler de son cœur,
L'amour pourrait le meconnaître.

PORTRAIT

DE Mme LA MARQUISE DE MIREPOIX, PAR Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

MADAME de Mirepoix est si modeste, son amour-propre se fait si peu sentir, elle est si peu occupée d'elle-même, qu'il est difficile de faire son portrait.

La vanité est ce qui décèle le plus promptement le caractère ; les hommes, en voulant se parer des qualités qu'ils n'ont pas, découvrent presque toujours les défauts qu'ils ont, et que sans cela on ne démêlerait peut-être jamais.

Cette ressource manque avec madame de Mirepoix; jamais elle ne parle d'elle, jamais elle ne décide, rarement elle dispute, il suffit de la voir pour la trouver intéressante et aimable ; mais il faut vivre avec elle pour savoir tout ce qu'elle vaut. Il n'y a que les occasions qui font connaître combien elle a d'esprit, de jugement et de goût : une simplicité noble, qui fait le fond de son caractère, bannit en elle toute ostentation et toute prétention, et la tient pour ainsi dire quelque temps cachée.

Elle est timide, mais sans avoir l'air embarrassé, sans jamais perdre la présence d'esprit, ni ce qu'on appelle l'*à propos*. Sa figure est charmante, son teint est éblouissant; ses traits, sans être parfaits, sont si bien assortis, que personne n'a l'air plus jeune et n'est plus jolie.

Le désir qu'elle a de plaire ressemble plus à la politesse qu'à la coquetterie; aussi les femmes la voient sans jalousie, et les hommes n'osent en devenir amoureux; son maintien est si sage, il y a quelque chose de si paisible, et de si réglé dans toute sa personne, qu'elle imprime une sorte de respect et interdit toute espérance, bien plus qu'elle ne pourrait faire par un air sévère et imposant.

Sa conversation est aisée et naturelle, elle ne cherche point à briller, elle laisse prendre aux autres tout l'avantage qu'ils veulent, sans empressement, sans dédain, sans véhémence, sans froideur; sa contenance, ses expressions se ressentent de la justesse de son esprit et de la noblesse de ses sentimens.

Elle est si douce, si facile, si complaisante dans la société, qu'on croirait qu'elle n'a de goût et de penchant que ceux qu'on lui inspire. Personne ne jugerait, à la voir, que ses passions fussent fort vives; cependant cette douceur,

cette facilité si ressemblante à l'indifférence, est ce qui prouve peut-être le plus qu'elle est capable d'un véritable attachement. C'est parce que madame de Mirepoix est entièrement occupée de ce qu'elle aime, qu'elle est si indifférente pour tout ce qui n'y a point de rapport. L'amour qui remplit et satisfait son cœur, répand sur toute sa personne et communique à toutes ses actions une paix, une vie, une tranquillité, une chaleur qui la rend très-aimable et d'une façon distinguée.

Joignez à ceci toutes les qualités et toutes les vertus, dans le degré où elles deviennent aussi aimables que les agrémens même, de la noblesse sans hauteur.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE (1)

A MADAME DU DEFFAND.

1732.

Vous m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez Mme la duchesse du Maine, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer, il en vaque

(1) *Note de l'Editeur.* On a dû être étonné de ne voir dans la Correspondance qui précède qu'une seule lettre de M. de Voltaire, pag. 98 du 1er volume.

Ses lettres, à madame du Deffand, sont en si grand nombre, qu'en les intercalant dans l'ouvrage, elles l'auraient trop interrompu, puisqu'on n'a pas retrouvé la plupart de celles à quoi répond M. de Voltaire.

L'Editeur a donc préféré de former un recueil séparé de tout ce que l'homme le plus célèbre de son siècle a écrit à la femme la plus digne de l'entendre.

une de lecteur; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez Mme du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi; mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et de votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme, l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Formont, qui va bientôt obtenir cette grace de vous, et je vous en remercierai, comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante : vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers, vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu réussissez

dans cette affaire, pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de Mme du Maine et pour l'amour de Formont qui vous en prie pour moi.

Adieu, Madame : je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement

---

Basle ce 23 mai 1734.

Vraiment, madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas ; ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange ; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous ces beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses lettres ? Mme la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis *Newton* au-dessus de *Descartes ?* et comment Mme la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères ?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y avait point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois, que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme Pascal l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de *Dieu* à croix ou pile; enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinites, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien, et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais, qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sor-

tir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à Thiriot, d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là, et malheureusement ces lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, soyez sure que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président *Hénault*, dites lui bien qu'il parle, et souvent, à M. *Rouillé* : quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais : les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux oo, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style; mais quelquefois on fait des quiproquos.

1735.

J'ai reçu, madame, une lettre charmante; comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont ?* Une lettre de vous est

une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix. Mais des vers ! des vers, des rimes redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffand vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père ?
Ils sont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir ces bonnes fortunes là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah ! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire ?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très-actives en amour ; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans

doute plus précieuse que mille empressemens d'un autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, et c'est précisément ce qui fait que je voudrais en avoir de pareilles tous les jours.

Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres Quakers vous sont bien obligés de les aimer; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que *Dieu* a touché votre cœur et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons Quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'est celui de l'innocence.
Un Quaker dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, essuyer
Sa naïve et rude éloquence;
Car en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie
Dans ces momens ou l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectacle trouvera peut-être, madame, ces derniers vers un peu forts ; mais vous qui êtes respectable, sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

Cirey, 18 mars 1736.

Une assez longue maladie, madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie : elle a été causée par trop de travail. Eh ! quel objet ai-je dans tous mes travaux, que l'envie de vous plaire et de mériter votre suffrage ! Celui que vous donnez à mes Américains, et surtout à la vertu simple et tendre d'Alzire, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la Cour.

Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre *Gusman* plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais *Grandval*, ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère?

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que *Gusman* ferait pendre son père. Eh! madame, le premier vers qu'il dit est celui-ci.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou; et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentimens d'un fils? *Sylla et Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur. Et si le cœur était doux, tendre, compâtissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur *Pope*. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est, est bien*. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très-mal à propos) qui est chez

lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un être infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social* dans l'épître dernière, cette providence bienfaisante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury*, qui le premier a établi une partie de ce système, prétendait avec raison que *Dieu* avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et *l'amour social*, c'est-à-dire, un instinct très-subordonné à l'amour propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans *Dieu*, cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités; il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer : ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne

craignez point de faire la disserteuse, ne rougissez point de joindre aux graces de votre personne la force de votre esprit; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison.

Je vous supplie, madame, de me ménager les bontés de M. le président *Hénault :* c'est l'esprit le plus adroit et le plus aimable que j'aie jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

10 septembre 1749.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans (1), qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président *Hénault* de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre; Mme du *Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président

(1) Madame la marquise du Châtelet.

Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas ! madame, nous avions tourné cet évènement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaîté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey avec M. du *Châtelet.* De là je reviens à Paris sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses foiblesses, avait une ame respectable.

Postdam, dernier de mai 1751.

Apparemment, madame, que mon camarade d'*Amon* sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous

sommes, ce voyage dont il parle; et en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi, mon nouveau maître, dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de *Clèves*; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dinée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous fesons? Nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici, et cela est fort hon-

nête : on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le siècle de Louis XIV. J'ai apporté tous mes matériaux : ils sont d'or et de pierreries ; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau : il a enseigné à penser

et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés, qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon*, pour Mme la duchesse du *Maine*; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre : Mme de *Staal* et Mme de *Malauze*.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très-long-temps. Surtout ne vous dégoutez point de la vie; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cause de vous et du petit nombre des élus.

Postdam, 20 juillet 1751.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous assurer que si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite: mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts; mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles; et, par-dessus cela, on mange des

fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un superflu qui n'est pas chose très-nécessaire.

Avec tout cela, madame, je vous regrette très-sincèrement, vous et M. le Président *Hénault*, et M. d'*Alembert*, pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président *Hénault*, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le siècle de Lous XIV. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis; mais c'est avec tout le respect qu'il mérite : c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée! Vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de

votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'est à peu près comme si je faisais jouer *Confucius*.

Vous me direz que ce Catilina de *Crébillon* a réussi; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent et au discret d'*Argental*; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand, je ne peux répondre que de mes sentimens; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiselle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de *Buffon* et les

saillies du président de *Montesquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et *MM. du Clergé*... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P.-S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de *Chauvelin?* Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils sont à Postdam; et il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

Colmar, 3 mars 1754.

Votre lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé, d'après la lettre de M. *de Formont*, que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout-à-fait dans la

nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de Mme *de Staal*, ayant par-dessus elle le bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujétie chez une princesse à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie; enfin, d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de votre beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler; mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment. Je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de *S*....., aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné : elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccom-

moder. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans, à qui les Jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée dans l'autre monde. C'est un parti que je ne prendrai point, du moins si-tôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains, et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées.

Si vous avez, madame, des rentes viagères sur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vous vivrez cent ans.

Il est vrai que le procédé de *Denis*, de Syracuse, est incompréhensible comme lui : c'est un rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse; car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globle.

Le *Platon* de Saint-Malo, M. de *Maupertuis*, au nez écrasé et aux visions cornues, n'est guère moins étrange : il est né avec beaucoup d'esprit et avec des talens; mais l'excès seul de son amour-propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant N'est-ce pas une chose affreuse, qu'il ait persécuté son bon médecin *Alkâkia*, qui avait voulu le guérir de sa folie par des lénitifs ?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je suis un plaisant homme à marier! il y a six mois que je ne sors point de ma chambre, et que de douze heures du jour, j'en souffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bienfaite, qui sût donner promptement et agréablement des lavemens, engraisser des poulets et faire la lecture, j'avoue que je serais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes désirs, serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie. Je vous ai vu dans votre brillant matin; et ce serait une grande douceur pour moi, si je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns momens.

Je ne sais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en soucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié la plus inaltérable. —

Permettez que je fasse mille complimens à M. *de Formont*. Le président *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine sur vous? Il est vrai que la reine a bien de l'esprit.

Adieu, madame, comptez que je sens bien vivement votre triste état, et que du bord de mon tombeau, je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Restez-vous à Paris? Passez-vous l'été à la campagne? Les lieux et les hommes vous sont-ils indifférens? Votre sort ne me le sera jamais.

Colmar, 23 avril 1754.

Je me sens très-coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre. Ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi; et quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi; alors je prends courage par malice

pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire, qui sont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages pour une princesse de *Saxe*, qui mérite qu'on fasse des choses plus agréables pour elle. C'est une princesse infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez Mme la duchesse *du Maine*. On vit dans sa cour avec une liberté plus grande qu'à Sceaux; mais malheureusement le climat est horrible, et je n'aime à présent que le soleil. Vous ne le voyez guère, madame, dans l'état où sont vos yeux; mais il est bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuser; mais les ouvrages auxquels je travaille ne sont point du tout amusans.

J'étais devenu Anglais à Londres, je suis Allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon

prendrait des couleurs plus vives auprès de vous, votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, sans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame sereine, au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer son loisir à faire de bons mémoires sur la guerre de la Succession, sur la paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine *Anne*, sur le duc et la duchesse de *Malboroug*, sur *Louis XIV*, sur le duc d'*Orléans*, sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalisée; au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laissé.

Je ne conçois pas comment un homme qui semblait avoir des vues si grandes, a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand

tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de Bolingbroke de nous avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'évènemens dont il parle. Cependant, je crois que ses Mémoires vous auront fait quelque plaisir, et que vous vous êtes souvent trouvée, en le lisant, en pays de connaissance.

Adieu, madame, souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose : il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup, je m'attendris sur votre sort,

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez M. le président *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

Colmar, 19 de mai 1754.

Savez-vous le latin, madame? Non : voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah ! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont

parlé nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains : nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embrâsement de *Troye*, à la descente d'*Énée* aux enfers.

Je crois l'Essai sur l'Homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques ; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaissez par les traductions ; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile* : je vous plaindrais bien davantage, si vous lisiez des annales, quelques courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est plus long que la Henriade, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte ; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade : elles me sont revenues avec la Pu-

celle. Ses annales sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi; et s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé à laquelle je renonce, mais parce que nos amis y sont. J'ai resté sept mois entiers à Colmar sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu, à la longue, que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même : la société vous est nécessaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il est le roi des violons.

M. d'*Alembert* est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle : il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'esprit, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, madame, quoiqu'après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y

répondre, comme je peux, soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi; car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuse; mais où est le bonheur? Je n'en sais rien, madame; c'est un beau problème à résoudre.

Entre deux Montagnes, le 2 de juillet 1754.

J'ai été malade, madame; j'ai été moine à l'abbaye de Senones; j'ai passé un mois avec *St.-Augustin*, *Tertulien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des Pères de l'église et des savans du temps de *Charlemagne* ne vaut pas le vôtre; mais que vous mander des montagnes des Vosges? et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des Priscillianistes et des Nestoriens?

Au milieu de ces beaux travaux, dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son Encyclopédie; et je les ai très-mal faits. Les recherches historiques m'ont appe-

santi; plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour la nôtre, et surtout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article sur l'esprit; c'est comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, madame, vous vous repentirez que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de ne plus en être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous; mais dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait a passé comme un songe; que les plaisirs se sont enfuis de nous; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions; et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

J'ai passé un mois avec un bénédictin, dom *Calmet*, de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse: il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux évènemens; c'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières: je prendrai les eaux, en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloigné de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? C'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, madame, être tolérables! C'est encore un beau lot; car de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une Nuits et dans la Jérusalem céleste.

Résignons-nous à la destinée qui se moque de nous et qui nous emporte; vivons tant que nous pourrons et comme nous pourrons: nous ne serons jamais aussi heureux que les sots; mais tâchons de l'être à notre manière.... Tâ-

chons...! Quel mot! rien ne dépend de nous : nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, madame, mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.

Aux Délices, le 5 mai 1756.

Madame, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi, qui ait encore des yeux? Et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours, il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas moins été occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même

de l'agriculture; enseveli dans les Alpes, dans les livres, dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme *Salomon :* sans être sage, j'ai vu que tout était à peu près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre.

Vous devez être de mon avis, madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros est celui du mal; or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? Cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre humain; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre, et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, madame, que vous tirez un bien meilleur parti de votre situation, que moi

de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire et par conséquent plus agréable; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne veux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différens, et il nous faut de différens remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous; et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien.* Tout doit être bien pour M. le président *Hénault* : s'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus :* il est juste que ce soit à M. de *Richelieu* qu'elle se rende.

Adieu, madame, soyez sure que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

Libre d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être auteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans notre cœur :
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami *Formont*, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité : c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'ab-

sence et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste.

Je n'écris point au président *Hénault ;* mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite : tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel : il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma

destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Génevois.

Ces Génevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables, qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être Mme de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre : elle vous est entièrement consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

Aux Délices, 13 octobre 1759.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd; je vous pleins moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé : certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous

ne voulez pas lire l'Ancien Testament. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph, devenu contrôleur général en Egypte, et reconnaissant ses frères? Comptez-vous pour rien Daniel, qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que Tom-Jones, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'Ancien Testament. Ne vous en moquez point : ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est de tous les monumens antiques le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier, situé entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphys, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous qui ne vous souciez pas de l'his-

toire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte et de Babylone? J'aime les mœurs des Patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Ecriture-Sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles, le lire et le laisser là; en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement : cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien, et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sure d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste : vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait pré-

sent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste : tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabeau.

Si vous êtes une honnête personne, madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme : je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, ce sera un quart-d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Histoire générale des sottises du genre humain que j'ai achevée très-impartialement. J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait déjà imprimé quelques fragmens; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais : j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence

à écrire en France, n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes histoires de France sont diaboliques, non seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les Daniel sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde : depuis Raoul et Eudes, jusqu'à la personne de Henri IV, et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt-ans, un empire de deux mille lieues; les Scytes de mon impératrice Elisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Volfenbutel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et

des castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais; mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle français à Vienne, Stockholm et Moscow. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans, régent, daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra : il me fit un grand éloge de Rabelais; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque,

j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les OEuvres philosophiques de feu milord Bolingbroke : c'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui : c'est Hume, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le conte du *Tonneau*, du doyen Swift : c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des Jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise ! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent ! C'est ne vivre qu'à demi, que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction du faible anti-Lucrèce du cardinal de Polignac ? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile ; mais quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est : poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en n'avons qu'une mauvaise traduction par un baron des Coutures. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement quarante ou cinquante pages de ce des Coutures ? Par exemple, liv. 3, pag. 281, tom. 1, à commencer par les mots : *On ne s'aperçoit point ;* il y a en marge : 12e argument. Examinez ce 12e argument jusqu'au 27e avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps, et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de cinquante pages de ce 3e livre : c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du Sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par Joly de Fleury.

Vous me demandez ce que je pense, madame? Je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun. Je pense que vous êtes de ce petit nombre; mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du Bramin, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami, si en

1708 et en 1709 on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été bien applaudie : le reste est sifflé ; mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-le au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

Aux Délices, 12 d'avril 1760.

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines ; je me suis enterré dans mon imagination ; ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre : moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : madame veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, elle est de bonne humeur, elle or-

donne qu'on lui envoie quelques rogatons ; et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jetera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de Clarisse, que je l'ai lue, pour me délasser de mes travaux, pendant ma fièvre. Cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers, dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que Mlle Clarisse aime un débauché, nommé M. Lovelace. Je disais : Quand tous ces gens-là seraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit, qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu, au 10e volume, et cela m'a fort touché.

La Théodore de P. Corneille, qui veut absolument entrer chez la Fillon, par un principe de christianisme, n'approche pas de Clarisse, de sa situation et de ses sentimens ; mais excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle

Anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile et Ovide plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu, après Clarisse, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de Frère Jean des Entomures, et la tenue du Conseil de Picrocole je les sais pourtant presque par cœur; mais je les ai relus avec un très-grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons : il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un.

Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela : c'est celui de voir verdir de vastes prairies et croître de belles moissons : c'est la véritable vie de l'homme; tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux; vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presqu'à dire son avis sur les nouvelles du jour; il me semble qu'à la longue cela est bien insipide : il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez à la place de ces passions la philosophie qui ne les vaut pas; et moi, madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

A Ferney, le 15 de janvier 1761.

Je commence d'abord par vous excepter, madame; mais si je m'adressais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'est bien à vous, dans votre heureuse oisiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre; il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les Jésuites et les Jansénistes, frappant à droite et à gauche sur saint Ignace et sur Calvin, faisant des tragédies bonnes ou mauvaises, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, soutenant des procès, accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondichéri jusqu'à Rome : voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, madame, j'ai toujours le temps de vous écrire, et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop Ézéchiel, madame; la manière légère dont vous parlez de ce grand homme tient trop de la frivolité de votre pays.

Je vous passe de ne point déjeûner comme lui : il n'y a jamais eu que Paparel à qui cet honneur ait été réservé ; mais sachez qu'Ézéchiel fut plus considéré de son temps, qu'Arnaud et Quesnel du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à Moïse ; qu'il s'avisa d'assurer que Dieu ne punissait pas les enfans des iniquités de leurs pères, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh ! n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de Dieu, qu'ils mangeront de la chair d'homme tout leur saoul ?

Vous ne vous souciez donc pas, madame, de connaître les mœurs des nations ? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles ; et vous m'avouerez même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous faisons poliment en Allemagne.

M. de *Trudaine* ne sait ce qu'il dit, madame, quand il prétend que je me porte bien ; mais c'est en vérité la seule chose dans laquelle il se trompe : je n'ai jamais connu d'esprit plus juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il

soit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant; car j'ai grand besoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez moi : les intendans veulent être les maîtres par tout; et ce combat d'opinions ne laisse pas d'être quelquefois embarrassant.

Je ne suis point du tout de l'avis de *ce bon régent qui gâta tout en France.* Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des sots ou des fripons : le nombre en est grand, et je crois qu'au Palais-Royal la chose était ainsi; mais je vous nommerai, quand vous voudrez, vingt belles ames qui ne sont ni sottes, ni coquines, à commencer par vous, madame, et par M. le président *Hénault.* Je tiens de plus nos philosophes très-gens de bien : je crois les *Didérot*, les d'*Alembert* aussi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment, madame, ce serait un beau jour pour moi que le petit souper dont vous me parlez, avec M. le maréchal de *Richelieu* et M. le président *Hénault;* mais en attendant le souper, je vous assure sans vanité que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des

Mille et une Nuits, et qui pourtant sont très-véritables.

Oui, madame, j'aurais du plaisir, et le plus grand plaisir du monde à vous parler, et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph avec madame *Denis*, et cette demoiselle *Corneille*, qui sera, je vous jure, le contre-pied du pédantisme; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais passer à Paris, que les mois de janvier et de février.

Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que de gouverner des terres un peu étendues; vous ne connaissez pas la vie libre et patriarchale : c'est une espèce d'existence nouvelle. Dailleurs, je suis si insolent dans ma manière de penser, j'ai quelquefois des expressions si téméraires, je hais si fort les pédans, j'ai tant d'horreur pour les hypocrites, je me mets si fort en colère contre les fanatiques, que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez, madame, de ma paix particulière; mais vraiment je la tiens toute faite, je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne

courtiser personne. Il y a des vieillards doucereux, circonspects, pleins de ménagemens, comme s'ils avaient leur fortune à faire. Fontenelle, par exemple, n'aurait pas dit son avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de Fréron. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi.

Eh bien! madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit? suis-je un homme qui écrive à contre-cœur? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie.

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant de la Pucelle, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé *Grizel*; mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

A propos, madame, si vous vous imaginez que la Pucelle soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants; mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté sur tout : vingt chants ne suffisent pas. L'Arioste, qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poëmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas

assez dans ma jeunesse; je ne savais pas l'italien. Le Pentateuque et l'Arioste font aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, madame, si jamais je fais un tour à Paris, je vous préférerais au Pentateuque.

Adieu, madame, il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment; et jusqu'au dernier moment je vous serai attaché avec le respect le plus tendre.

Au château de Ferney, 6 mars 1761.

Vous serez étonnée, madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez : pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie; mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes de Jean-Jacques sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déter-

minées pour soutenir ce malheureux fatras, intitulé *Roman*; mais quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que Mme de la *Fayette* revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman suisse.

Franchement, tout est de même parure, depuis les remontrances et les réquisitoires, jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de Louis XIV s'embellit tous les jours. Il me semble que du temps de Molière et de Chapelle, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex; mais actuellement c'est un fort bon parti.

Vous me demandez, madame, ce que c'est que Mlle Corneille; ce n'est ni Pierre ni Thomas : elle joue encore avec sa poupée; mais elle est très-heureusement née douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante, sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens; mais pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce ne sera pas chez Mme de *Volmar* : nous n'avons aucune envie, madame, d'aller à Clarens, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouverait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph; mais les transmigrations sont trop difficiles.

J'ai l'honneur d'être à moitié Suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de Couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi, à soixante ans, des sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle ou ridicule, et un ramas de vanité à faire mal au cœur, comme le dit très-bien le bon déiste de Juif, qui a pris le nom de Salomon dans l'Ecclésiaste que vous ne lisez pas.

Adieu, madame, consolez-vous de votre existence, et poussez-là cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre sur le suïcide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je sens que je ne me serais jamais donné un coup de pistolet par la tête, pour un baiser âcre de Mme de *Volmar*.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la Pucelle, par Versailles; je ne sais plus comment faire.

22 juillet 1761.

M. le président *Hénault*, madame, m'instruit de votre beau zèle pour Pierre Corneille; je quitte Pierre pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remercîmens à Mme de *Luxembourg*. Je romps un long silence; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui dessèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux *Pierre-le-Grand*, savoir Pierre Corneille, créateur de la tragédie, et l'autre créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que Mlle Corneille n'a nulle part à ce que je fais pour son grand oncle. Elle n'a pas encore lu une scène de Chimène; mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raison. maître le Nain et maître Omer auront beau dire et beau faire, Pierre est un grand homme, et le sera toujours, et nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation, qu'on me le nomme, et je promets de l'aimer.

Il faut en revenir, madame, au siècle de Louis XIV, en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes; et de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidûment l'Écriture-Sainte, quoique j'aime encore mieux Cinna.

Je joue avec la vie, madame : elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La butte Saint-Roch et nos montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une Parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, madame, et beaucoup; Mlle *Clairon*, un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu; je vis, et je ne sais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi : je vous y exhorte de tout mon cœur; car il est si sûr que nous serons très-heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophie qui n'embrasse cette idée si consolante et si démontrée.

En attendant, madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parce que je n'aurais jamais que la même chose à vous mander, et quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais.

Un bourguemestre de Middelbourg, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un Dieu; si, en cas qu'il y en ait un, il se soucie de nous; si la matière est éternelle; si elle peut penser; si l'ame est immortelle; et me pria de lui faire réponse si-tôt la présente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaisante vie.

Adieu, madame, je vous aimerai, et je vous respecterai jusqu'à ce que je rende mon corps aux quatre élémens.

Ferney, 18 d'Auguste 1761.

J'ai connu des gens, madame, qui se plaignaient de vivre avec des sots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'esprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politesse et les agrémens des la *Fare* et des *Saint-Aulaire*, l'imagination des *Chaulieu*, le brillant d'un duc de la *Feuillade*, et tout le mérite du président *Hénault*, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez, dites-vous, vous intéresser à la chose publique : c'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre ; mais si vous étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des Russes, à des Anglais, à des Allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être Française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter Corneille que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi ; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter Cinna et Agésilas, Rodogune et Altila, le Cid et Pertharite. Je ne crois pas que, depuis Scaliger, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes ; cela fait trembler.

Vous devez, madame, avoir actuellement M. le président *Hénault ;* il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'Académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse ; la préface sur le Cid, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser ; les notes sur le Cid, sur les Horaces, sur Cinna, Pompée, Héraclius, Rodogune, qui ne vous amuseront point, parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président *Hénault* prît tout cela chez M. le *Sécrétaire*, et qu'il en dît son avis avec M. de *Nivernois*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'Académie, et qu'ils me jugeassent ; car il me faut la sanction de l'Académie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions ; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être

qu'avec l'approbation de l'Académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, madame ; celle de M. de *Bussy* sera plus difficile.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe : occupez-vous de Pierre Corneille ; il en vaut la peine par son sublime et par l'excès de ses misères.

Je vous sais bon gré, madame, de lire *l'Histoire d'Angleterre*, par Thoiras : vous la trouverez plus exacte, plus profonde et plus intéressante que celle de notre insipide Daniel. Je ne pardonnerai jamais à ce Jésuite, d'avoir plus parlé de frère Coton que de Henri IV, et de laisser à peine entrevoir que ce Henri IV soit un grand homme.

Si vous aimez l'Histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre ; mais actuellement laissez-moi avec le grand Corneille.

Je vous réitère, madame, les remercîmens de ma petite élève qui porte un si beau nom, et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la duchesse de *Luxembourg*.

Adieu, madame, vivez aussi heureuse qu'il est possible, tolérez la vie ; vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes ac-

coutumée à vos privations, vous avez des amis, vous êtes sure que, quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous serai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

Ferney, 18 novembre 1761.

Vous m'affligez, madame; je voudrais vous voir heureuse dans ce plus sot des mondes possibles. Mais comment faire? C'est déjà beaucoup de n'être pas du nombre des imbécilles et des fanatiques qui peuplent la terre; c'est beaucoup d'avoir des amis : voilà deux consolations que vous devez sentir à tous les momens; si, avec cela, vous digérez, votre état sera tolérable.

Je crois, toutes réflexions faites, qu'il ne faut jamais penser à la mort : cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie. La grande affaire est de ne point souffrir; car, pour la mort, on ne sent pas plus cet instant que celui du sommeil. Les gens qui l'annoncent en cérémonie sont les ennemis du genre humain; il

faut défendre qu'ils approchent jamais de nous : la mort n'est rien du tout, l'idée seule en est triste. N'y songeons donc jamais, et vivons au jour la journée. Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement ? C'est à quoi tout se réduit à l'âge où nous sommes.

J'avoue qu'il y a des situations intolérables, et c'est alors que les Anglais ont raison ; mais ces cas sont assez rares : on a presque toujours quelques consolations ou quelques espérances qui soutiennent. Enfin, madame, je vous exhorte à être toute la vie la plus heureuse que vous pourrez.

Votre lettre m'a fait tant d'impression, que je vous écris sur-le-champ, moi qui n'écris guère. J'ai une douzaine de fardeaux à porter ; je me suis imposé tous ces travaux pour n'avoir pas un instant désœuvré et triste : je crois que c'est un secret infaillible.

Je ferai mettre dans la liste de ceux qui retiennent un *Corneille* commenté, les personnes dont vous me faites l'honneur de me parler. J'aime passionnément à commenter Corneille ; car il a fait l'honneur de la France, dans le seul art peut-être qui met la France au-dessus des autres nations. De plus, je suis si indigné

de voir des hypocrites et des énergumènes qui se déclarent contre nos spectacles, que je veux les accabler d'un grand nom.

Je n'ai point encore la *Reine de Golconde;* mais j'ai vu de très-jolis vers de M. l'abbé de Boufflers. Il faut en faire un abbé de Chaulieu, avec cinquante mille livres de rente en bénéfices; cela vaut cinquante mille fois mieux que de s'ennuyer en province avec une croix d'or.

Avez-vous lu la conversation de l'abbé Grizel et d'un intendant des Menus? Si vous ne la connaissez pas, je vous céderai l'exemplaire qu'on m'a envoyé.

Recevez les tendres respects du Suisse, V...

Aux Délices, 14 février 1762.

Il y a long-temps, madame, que le pédant commentateur de Pierre Corneille a eu l'honneur de vous écrire : il faut que je vous dise une chose très-consolante pour les femmes.

Il y a dans mon voisinage de Genève, une petite femme qui a toujours été d'un tempérament faible : elle a eu hier cent quatre ans,

très-régulièrement, et vous jugez bien que les plaisans lui ont proposé de se remarier; mais elle aime trop sa famille pour donner des frères à ses enfans. La partie par où l'on pense ne s'est point affaiblie en elle : elle marche, elle digère; elle écrit, gouverne très-bien les affaires de sa maison. Je vous propose cet exemple à suivre un jour.

Pour des hommes de ce caractère, je n'en connais point. Bernard de Fontenelle n'était qu'un petit garçon auprès de ma Génevoise. Je souhaite à M. le président *Hénault* la centaine au moins de Fontenelle; mais je crois que Moncrif nous enterrera tous. On dit que sa perruque est mieux arrangée et mieux poudrée que jamais. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il ne fasse plus de petits vers : c'est grand dommage.

A propos de Moncrif, j'ai fait une perte considérable dans l'Impératrice russe; mais sur-le-champ j'ai pris l'Impératrice-reine, et elle a souscrit pour Mlle Corneille, tout comme le roi de France : il faut toujours avoir quelques têtes couronnées dans sa manche. Mlle Corneille, d'ailleurs, joue très-joliment les soubrettes.

Si je savais de plus grandes nouvelles, madame, je vous en dirais pour vous amuser;

mais vous avez la meilleure compagnie de Paris chez vous, et vous n'avez pas besoin de ce qui se passe au pied des Alpes.

Vivez, madame, digérez, pensez, et même riez de toutes les sottises de ce monde, depuis l'Inquisition de Lisbonne, jusqu'aux pauvretés de Paris, et agréez mon tendre respect.

Aux Délices, 27 janvier 1764.

Oui, je perds les deux yeux : vous les avez perdus,
O sage du Deffand ! est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour :
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre; et c'est un avantage
Que la nature laissé à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois :
Nous vivons, nous pensons, et notre ame nous reste.
Epicure et les siens prétendaient autrefois
Que ce sixième sens était un don céleste
Qui les valait tous à la fois.

Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il serait encore mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, madame, que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république des Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui, qu'elles en avaient dans votre jeunesse; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes : le fond en est toujours le même, mais les talens ne sont pas de tous les temps; et le talent d'être aimable, qui a toujours été assez rare, dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé, c'est la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce que l'on ne lit pas assez *les Moyens de Plaire* de Moncrif. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés.

Le raisonner tristement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce serait le Nouveau-Testament. Le ministre même dont vous me parlez ne veut pas que j'envoie rien, ni sous son enveloppe, ni à lui-même. On est effarouché, et je ne sais pourquoi.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le président *Hénault* qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous; il n'y a pas de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru; vous en jouissez moins de sa société, et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève douce-

---

(1) Sur Saint-Denis, qui portait sa tête dans ses mains, et la baisait tendrement. *Voyez* les notes de la *Pucelle*, chant I.er

ment ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu, madame. Courage; *faisons de nécessité vertu.* Savez-vous que c'est un proverbe de *Cicéron ?*

24 mai 1764.

Vous me faites une peine extrême, madame; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonner : c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie, le néant a du bon. Consolons-nous; d'habiles gens prétendent que nous en tâterons : il est bien clair, disent-ils d'après Sénèque et Lucrèce, que nous serons après notre mort ce que nous étions avant de naître; mais pour les deux ou trois minutes de notre existence, qu'en ferons-nous? Nous sommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les singes, moins agiles qu'eux, aussi comiques, et ayant une mesure d'idées plus grande. Nous sommes emportés dans le mouvement général imprimé par le Maître de la nature : nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne sommes pas

plus les maîtres de nos idées, que de la circulation du sang dans nos veines : chaque être, chaque manière d'être, tient nécessairement à la loi universelle. Il est ridicule, dit-on, et impossible que l'homme puisse se donner quelque chose, quand la foule des astres ne se donne rien. C'est bien à nous d'être maîtres absolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers est esclave !

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous : je souffre, je me débats contre mon existence que je maudis et que j'aime ; je hais la vie et la mort : qui me consolera? qui me soutiendra? La nature entière est impuissante à me soulager.

Voici, peut-être, madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis, d'être dans la situation où nous sommes. Toutes vos privations, tous vos sentimens, toutes vos idées, sont des choses absolument nécessaires. Vous ne pouviez vous empêcher de m'écrire la très-philosophique et très-triste lettre que j'ai reçue de vous ; et moi je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions,

le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables. Cette idée, que j'étais destinée à vous représenter, rappelle nécessairement dans vous, votre philosophie. Je deviens un instrument qui en affermit un autre par lequel je serai raffermi à mon tour; heureuse les machines qui peuvent s'aider mutuellement!

Votre machine est une des meilleures de ce monde. N'est-il pas vrai que s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous ne balanceriez pas, et que vous préféreriez les yeux de l'ame à ceux du corps? J'ai toujours désiré que vous dictassiez la manière dont vous voyez les choses, et que vous m'en fissiez part; car vous voyez très-bien et peignez de même.

J'écris rarement, parce que je suis agriculteur; vous ne vous doutez pas de ce métier-là; c'est pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations assez frivoles qui engloutissaient tous mes momens; mais les plus agréables sont ceux où je reçois de vos nouvelles, et où je peux vous dire combien votre ame plaît à la mienne, et à quel point je vous regrette. Tout le monde n'est

pas comme *Fontenelle*. Allons, madame, courage; traînons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt que mon cœur prend à vous, et de mon très-tendre respect.

P. S. Je suis très-aise que rien ne soit changé pour les personnes auxquelles vous vous intéressez. Voilà un conseiller du parlement, (M. de *Laverdi*) intendant des finances. Il n'y en avait point d'exemple. Les finances vont être gouvernées en forme. L'état, qui a été aussi malade que vous et moi, reprendra sa santé.

A Ferney, 27 juin 1764.

Notre commerce à tâtons devient vif, madame; votre grand'tante faisait très-bien de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont; mais quand le temps est mauvais, il faut un abri; et quand les hommes sont méchans ou prévenus, il faut ou les fuir ou les détromper : c'est le cas où je me trouve.

Vous ne vous attendiez pas à être chargée d'une négociation, madame. C'est ici où le Quinze-Vingts des Alpes a besoin des bontés de

la très-judicieuse Quinze-Vingts de S.-Joseph.

Rousseau, dont vous me parlez, m'écrivit, il y a trois ans, de Montmorenci, ces propres mots : « Je ne vous aime point. Vous donnez » chez vous des spectacles ; vous corrompez les » mœurs de ma patrie, pour prix de l'asile » qu'elle vous a donné. Je ne vous aime point, » monsieur; et je ne rends pas moins justice » à vos talens. »

Une telle lettre de la part d'un homme avec qui je n'étais point en commerce me parut merveilleusement folle, absurde, et offensante. Comment un homme qui avait fait des comédies, pouvait-il me reprocher d'avoir des spectacles chez moi, en France ? pourquoi me faisait-il l'outrage de me dire que Geneve m'avait donné un asile ? Eh ! j'en donne quelquefois ; je vis dans ma terre, je ne vais point à Geneve; en un mot, je ne comprends point sur quel prétexte *Rousseau* put m'écrire une pareille lettre. Il a sans doute bien senti qu'il m'avait offensé, et il a cru que je m'en devais venger; c'est en quoi il me connait bien mal.

Quand on brûla son livre à Geneve, et qu'il y fut décrété de prise de corps, il s'imagina que j'avais fait une brigue contre lui, moi qui ne vais jamais à Geneve.

Il écrit à madame la duchesse de *Luxembourg* que je me suis déclaré son plus mortel ennemi ; il imprime que je suis le plus violent, et le plus adroit de ses persécuteurs. Moi persécuteur ! c'est *Jeannot-Lapin* qui est un foudre de guerre. Moi j'aurais été un petit père *Letellier*! Quelle folie ! Sérieusement parlant, je ne crois pas qu'on puisse faire à un homme une injure plus atroce que de l'appeler persécuteur.

Si jamais j'ai parlé de *Rousseau* autrement que pour donner un sens très-favorable à son *Vicaire Savoyard*, pour lequel on l'a condamné, je veux être regardé comme le plus méchant des hommes. Je n'ai pas même voulu lire un seul des écrits qu'on a faits contre lui, dans cette circonstance cruelle où l'on devait respecter le malheur et estimer son génie.

Je fais Mme la maréchale de *Luxembourg* juge du procédé de *Rousseau* envers moi, et du mien envers lui : je me confie à son équité et je vous supplie de rapporter le procès devant elle. J'ambitionne trop son estime pour la laisser douter un moment que je sois capable de me déclarer contre un infortuné.

Je suis si sensiblement touché, que je ne puis cette fois-ci vous parler d'autre chose.

A Ferney, 31 d'Auguste 1764.

J'APPRENDS, madame, que vous avez perdu M. d'*Argenson*. Si cette nouvelle est vraie, je m'en afflige avec vous. Nous sommes tous comme des prisonniers condamnés à mort, qui s'amusent un moment sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée est plus vraie que consolante. La première leçon que je crois qu'il faut donner aux hommes, c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit; et puisque nous sommes nés pour souffrir et pour mourir, il faut se familiariser avec cette dure destinée.

Je voudrais bien savoir si M. d'*Argenson* est mort en philosophe ou en poule mouillée. Les derniers momens sont accompagnés, dans une partie de l'Europe, de circonstances si dégoûtantes et si ridicules, qu'il est fort difficile de savoir ce que pensent les mourans. Ils passent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des Jésuites assez impudens pour dire que Montesquieu était mort en imbécille, et ils s'en faisaient un droit pour engager les autres à mourir de même.

Il faut avouer que les anciens, nos maîtres en tout, avaient sur nous un grand avantage : ils ne troublaient point la vie et la mort par des assujettissemens qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des Scipion et des César, on pensait et on mourait comme on voulait; mais pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe, madame, pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas, brûlez ma lettre; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur ce tas de boue ou la nature nous a mis.

19 février 1766.

Il y a un mois, madame, que j'ai envie de vous écrire tous les jours; mais je me suis plongé dans la métaphysique la plus triste et la plus épineuse, et j'ai vu que je n'étais pas digne de vous écrire.

Vous me mandâtes, par votre dernière lettre, que nous étions assez d'accord tous deux sur ce qui n'est pas; je me suis mis à rechercher ce qui est. C'est une terrible besogne; mais la

curiosité est la maladie de l'esprit humain. J'ai du moins la consolation de voir que tous les fabricateurs de systèmes n'en savaient pas plus que moi; mais ils font tous les importans, et je ne veux pas l'être : j'avoue franchement mon ignorance.

Je trouve d'ailleurs dans cette recherche, quelque vaine qu'elle puisse être, un assez grand avantage. L'étude des choses, qui sont si fort au-dessus de nous, rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux; et, quand on a le plaisir de se perdre dans l'immensité, on ne se soucie guère de ce qui se passe dans les rues de Paris.

L'étude a cela de bon, qu'elle nous fait vivre tout doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, et qu'elle nous empêche de courir hors de chez nous, pour aller dire et écouter des riens d'un bout de la ville à l'autre. Ainsi, au milieu de quatre-vingts lieues de montagnes de neige, assiégé par un très-rude hiver, et mes yeux me refusant le service, j'ai passé tout mon temps à méditer.

Ne méditez-vous pas aussi, madame? Ne vous vient-il pas aussi quelquefois cent idées sur l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur l'espace, sur l'infini? Je suis tenté

de croire qu'on pense à tout cela quand on n'a plus de passions, et que tout le monde est comme *Mathieu Garo*, qui recherche pourquoi les citrouilles ne viennent pas au haut des chênes.

Si vous ne passez pas votre temps à méditer quand vous êtes seule, je vous envoie un petit imprimé sur quelques sottises de ce monde, lequel m'est tombé entre les mains.

L'auteur est un goguenard de Neuchâtel, et les plaisans de Neuchâtel pourront fort bien vous paraître insipides ; d'ailleurs on ne rit point du ridicule des gens qu'on ne connaît point. Voilà pourquoi M. de Mazarin disait qu'il ne se moquait jamais que de ses parens et de ses amis. Heureusement ce que je vous envoie n'est pas long; et, s'il vous ennuie, vous pourrez le jeter au feu.

Je vous souhaite, madame, une vie longue, un bon estomac, et toutes les consolations qui peuvent rendre votre état supportable; j'en suis toujours pénétré; je vous prie de dire à M. le président *Hénault* que je ne cesserai jamais de l'estimer de tout mon esprit, et de l'aimer de tout mon cœur. Permettez-moi les mêmes sentimens pour vous, qui ne finiront qu'avec ma vie.

21 novembre 1766.

La lettre au docteur *Pansophe*, madame, est de l'abbé Coyer; j'en suis très-certain, non seulement parce que ceux qui en sont certains me l'ont assuré, mais parce qu'ayant été au commencement de l'année en Angleterre, il n'y a que lui qui puisse connaître les noms anglais qui sont cités dans cette lettre. Je connais d'ailleurs son style; en un mot, je suis sûr de mon fait.

Il est fort mal à lui, qui se dit mon ami, de s'être servi de mon nom, et de feindre que j'écris une lettre à *Jean-Jacques*, quand je dis qu'il y a sept ans que je ne lui ai écrit. Je me ferais sans doute honneur de cette lettre au docteur *Pansophe*, si elle était de moi. Il y a des choses charmantes et de la meilleure plaisanterie; il y a pourtant des longueurs, des répétitions et quelques endroits un peu louches. Il faut avouer, en général, que le ton de la plaisanterie est, de toutes les clefs de la musique française, celle qui se chante le plus aisément. On doit être sûr du succès, quand on se moque gaîment de son prochain, et je m'étonne qu'il

y ait à présent si peu de bons plaisans dans un pays où l'on tourne tout en raillerie.

Pour moi, je vous assure, madame, que je n'ai point du tout songé à railler, quand j'ai écrit à *David Hume :* c'est une lettre que je lui ai réellement envoyée ; elle a été écrite au courant de la plume. Je n'avais que des faits et des dates à lui apprendre; il fallait absolument me justifier des calomnies dont ce fou de *Jean-Jacques* m'avait chargé.

C'est un méchant fou que *Jean-Jacques;* il est un peu calomniateur de son métier; il ment avec des distinctions de Jésuite, et avec l'impudence d'un Janséniste.

Connaissez-vous, madame, un petit *Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*, orné d'une préface du roi de Prusse? Il parle en homme qui est à la tête de cent quarante mille vainqueurs, et s'exprime avec plus de fierté et de mépris que l'empereur Julien. Quoiqu'il verse le sang humain dans les batailles, il a été cruellement indigné de celui qu'on a répandu dans Abbeville.

L'assassinat juridique des Calas et le meurtre du chevalier de la Barre, n'ont pas fait honneur aux Velches dans les pays étrangers. Votre nation est partagée en deux espèces : l'une de

singes oisifs qui se moquent de tout, et l'autre de tigres qui déchirent. Plus la raison fait de progrès d'un côté, et plus, de l'autre, le fanatisme grince des dents. Je suis quelquefois profondément attristé, et puis je me console en faisant mes tours de singe sur la corde.

Pour vous, madame, qui n'êtes ni de l'espèce des tigres ni de celle des singes, et qui vous consolez au coin de votre feu, avec des amis dignes de vous, de toutes les horreurs et de toutes les folies de ce monde, prolongez en paix votre carrière. Je fais mille vœux pour vous et pour M. le président *Hénault*. Mille tendres respects.

Le 3 avril 1767.

Chacun a son diable, madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre, et me voilà; mais ce n'est pas pour long-temps. En vérité, c'est dommage que la nature m'ayant fait, ce me semble, pour vivre avec vous, me fasse mourir si loin de vous. Quand je dis que nos espèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote Le fait est clair.

Vous me dites par votre dernière lettre, *que les choses qui ne peuvent nous être connues ne nous sont pas nécessaires*. Grand mot! madame, grande vérité! et qui plus est, vérité très-consolante. Où il n'y a rien le roi y perd ses droits, et la nature aussi. Faites-vous lire, s'il vous plait, l'article *nécessaire*, dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre pensée.

C'est un dialogue entre *Seline* et *Osmin*, deux braves Musulmans; et *Osmin* conclut que la nature n'ayant pas favorisé le genre humain, en tout temps et en tout lieu, du divin Alcoran, l'Alcoran n'est pas nécessaire à l'homme.

Au reste, je sens très-bien que le siècle de *Louis XIV* est prodigieusement supérieur au siècle présent, que les Athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps passé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinosa*.

Ce *Spinosa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence universelle; et il faut bien qu'il y en ait une, puisque nous avons de l'intelligence. Nos Athées modernes substituent à cela je ne sais quelle nature incompréhensible, et je ne sais quels calculs impossibles : c'est un galimathias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine*, quoique, par parenthèse,

ses Contes soient autant au-dessous de l'*Arioste*, que l'écolier est au-dessous du maître. Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme et leur amour de la tolérance m'attachent à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié des tous les honnêtes gens.

Je passe des Athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je fasse? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Moustapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre; elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle pelisse du Nord, et un Code de Lois aussi admirable que notre Jurisprudence française est impertinente. On parle français à Moscow et en Ukraine. Ce n'est ni le Parlement de Paris ni la Sorbonne qui a établi des chaires de professeurs en notre langue dans ces pays autrefois si barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condescendance pour un Empire de deux mille lieues d'étendue, où je suis aimé, tandis que je ne suis pas excessivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe, où le hasard m'a fait naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir

l'honneur de souper avec vous, que de rester au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sure, madame, que vos lettres ont fait, de mon envie extrême de vous revoir, une passion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je serais peut-être un peu décontenancé devant Mme la duchesse de *Choiseul.* Quand le vieux chevalier *Destouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme bien aimable, il lui disait : *Passez, passez vîte, madame, vous n'êtes pas de ma sorte.* Je suis devenu un peu grossier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En dessinant ses traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis ?
Je suis berger, mais non Pâris.
Un vieux berger n'est pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et sans que la maligne engeance
Des Déesses de son pays
Reprochât à mes sens surpris
D'être séduit par l'apparence.
Je sais que son esprit orné
A toute la délicatesse
Que l'on vanta dans Sévigné,

Avec beaucoup plus de justesse ;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec finesse.
Ma grossière rusticité
Et mon imprudence suissesse
Auraient grand peine à se prêter
A tant de grace et de souplesse.
Il faut que, pour bien s'ajuster
Les gens soient d'une même espèce.

Vous dont l'esprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La répartie et l'à propos
Font toujours le charme du monde :
Vous, ma brillante du Deffand,
Conversez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman* ; (1)
C'est pour vous que les dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos séances secrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes.

Cependant je veux savoir qui soupe entre madame de *Choiseul* et vous ; qui en est digne, qui soutient encore l'honneur du siècle ! Que voulez-vous que je vous dise ? Hélas ! toutes nos petites consolations ne sont encore que des emplâtres sur la blessure de la vie. Mais dans

(1) Mme la duchesse de Choiseul, surnom de société entre elle et Mme du Deffand.

votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puisque vous existez, qu'y a-t-il de mieux que de consumer quelques momens de cette existence douloureuse et passagère, avec des amis qui sont au-dessus du commun des hommes ? Vous m'avez donné une grande satisfaction en m'apprenant que le président a repris son ame.

Hélas ! qu'a-t-il pu resaisir
De cette ame qui sut vous plaire?
Quelque faible ressouvenir,
Et quelque image bien légère,
Qui ne revient que pour s'enfuir!
A-t-il du moins quelque désir
Même encore sans le satisfaire?
A-t-il quelque ombre de plaisir?
Voilà votre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir !
Et la jouissance est un songe.
Du néant tout semble sortir,
Dans le néant tout se replonge.
Plus d'un bel esprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité, leur devancière,
Mille fois nous en avertit.
La Sorbonne dit le contraire :
A ces messieurs rien n'est voilé;
Et quand la Sorbonne a parlé
Les beaux esprits doivent se taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré président, combien je m'intéresse à son ame aimable. La mienne prend la liberté d'embrasser la vôtre. Adieu, madame, vivons comme nous pourrons.

18 mai 1767.

Pardonnez-moi, madame, si j'ai passé tant de temps sans vous écrire; vous savez que je vous aimerai toujours. Vous me direz : « Montrez-moi votre foi par vos œuvres; on écrit quand on aime. » Cela est vrai ; mais pour écrire des choses agréables, il faut que l'ame et le corps soient à leur aise, et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble.

Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Geneve ont dérangé tous mes plans : j'ai été exposé pendant quelque temps à la famine; il ne m'a manqué que la peste ; mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique

actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard ; et cela d'après nature ; et je dicte ma lettre, en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire, sans doute, le quinzième chapitre de *Bélisaire :* c'est le meilleur de tout l'ouvrage, ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la Sorbonne qui condamne cette proposition ? « La vérité luit de sa propre lu- » mière, et on n'éclaire point les hommes par » les flammes des bûchers. » Si la Sorbonne a raison, les bourreaux seront donc les seuls apôtres.

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers ; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère.

A propos de sottises, je vous ferai présenter très-humblement, de ma part, une sottise des Scythes, dont on fait une nouvelle édition, et je vous prierai d'en juger, pourvu que vous vous la fassiez lire par quelqu'un qui sache

lire des vers ; c'est un talent aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans ma vie, je n'en connais point de plus grande que celle des Jésuites. Ils passaient pour de fins politiques, et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de trois royaumes, en attendant mieux. Vous voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande; c'est la Sémiramis du Nord, qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne, pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde, et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans ses bonnes graces; je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer : cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma Catherine fait tous les jours.

Il me prend envie, madame, pour vous dés-

ennuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concernant Catherine : et Dieu veuille qu'il ne vous ennuie pas. Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées qu'on loue leur espèce et qu'on les croie capables de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va faire le tour de son vaste Empire. Elle m'a promis de m'écrire des extrémités de l'Asie; cela forme un beau spectacle.

Il y a loin de l'Impératrice de Russie à nos dames du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches soient si petites. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage, c'est qu'on parle français à Astracan, et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscow. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les Jésuites. C'est une belle époque, sans doute, que l'expulsion de ces renards; mais convenez que Catherine a fait cent fois plus, en réduisant tout le clergé de son Empire à être uniquement à ses gages.

Adieu, madame; si j'étais à Paris, je préférerais votre société à tout ce qui se fait en Europe et en Asie.

12 décembre 1768.

MADAME, les imaginations ne dorment point; et quand même elles prendraient, en se couchant, une dose des oraisons funèbres de l'évêque du Puy et de l'évêque de Troyes, le diable les bercerait toujours. Quand la marâtre nature nous prive de la vue, elle peint les objets avec plus de force dans le cerveau; c'est ce que la coquine me fait éprouver.

Je suis votre confrère des Quinze-Vingts, dès que la neige est sur mon horizon de quatorze à vingt lieues de tour, le diables alors me bercent beaucoup plus que dans les autres saisons. Je n'ai trouvé à cela d'autre exorcisme que celui de boire; je bois beaucoup, c'est-à-dire demi-septier à chaque repas, et je vous conseille d'en faire autant; il faut que ce soit d'excellent vin; personne, de mon temps, n'en avait de bon à Paris.

L'abbé Boudot a eu la bonté de fureter dans la bibliothèque du roi. Il en résulte qu'il est très-vrai qu'aux premiers états de Blois, dont vous ne vous souvenez guère, on donna trois fois aux parlemens le titre d'*Etats-Généraux*

au petit pied. Je ne pense point du tout que les parlemens représentent les États-Généraux, sur quelque *pied* que ce puisse être ; et quand même j'aurais acheté une charge de conseiller au parlement, pour quarante mille francs, je ne me croirais point du tout partie des États-Généraux de France.

Mais je ne veux point entrer dans cette discussion, et m'aller brouiller avec tous les parlemens du royaume, à moins que le roi ne me donne quatre ou cinq régimens à mes ordres.

L'A, B, C, est un ancien ouvrage traduit de l'anglais, imprimé en 1762. Cela est fier, profond, hardi : cette lecture demande de l'attention. Il n'y a point de ministre, point d'évêque, en-deçà de la mer, à qui cet A, B, C puisse plaire ; cela est insolent, vous dis-je, pour des têtes françaises. Si vous voulez le lire, vous qui avez une tête de tout pays, j'en chercherai un exemplaire, et je vous l'enverrai ; mais l'ouvrage a un pouce d'épaisseur. Si votre *grand'maman* a ses port francs, comme son mari, je le lui adresserai pour vous.

Il faut que je vous conte ce qu'on ne sait pas à Paris. Le singe de Nicolet, qui demeure à Rome, s'est avisé de canoniser, non seule-

ment Mme de Chantal, à qui saint François de Sales avait fait deux enfans, mais il a encore canonisé un frère capucin nommé frère Cucufin d'Ascolé. J'ai vu le procès-verbal de sa canonisation; il y est dit qu'il se plaisait fort à se faire donner des coups de pied dans le cul par humilité, et qu'il répandait exprès des œufs frais et de la bouillie sur sa barbe, afin que les profanes se moquassent de lui, et qu'il offrait à Dieu leurs railleries. Railleries à part, il faut que Rezzonico soit un grand imbécille; il ne sait pas encore que l'Europe entière rit de Rome comme de frère Cucufin.

Je sais pourtant qu'il y a encore des Hottentots, même à Paris; mais dans dix ans il n'y en aura plus : croyez-moi sur ma parole.

Quoi qu'il en soit, madame, buvez et dormez; amusez-vous le moins mal que vous le pourrez; supportez la vie, ne craignez point la mort que Cicéron appelle la fin de toutes les douleurs. Cicéron était un homme de fort bon sens. Je déteste les poules mouillées et les ames faibles. Il est trop honteux d'asservir son ame à la démence et à la bêtise de gens dont on n'aurait pas voulu pour ses palfreniers. Souvenons-nous des vers de l'abbé de Chaulieu :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.
Sur des principes surs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connaît plus doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Adieu, madame;.... je vous serai attaché jusqu'au dernier moment.

18 juillet 1769.

Ma nièce m'a dit, madame, que vous vous plaignez de mon silence, et que vous voyez bien qu'un dévot comme moi craint de continuer un commerce scandaleux avec une dame profane, telle que vous l'êtes. Eh! mon Dieu, madame, ne savez-vous pas que je suis tolérant, et que je préfère même le petit nombre, qui fait la bonne compagnie de Paris, au petit nombre des élus? ne savez-vous pas que je vous ai envoyé, par votre grand'maman, les lettres d'Amabet, dont j'ai reçu quelques exemplaires de Hollande? Il y en avait un pour vous dans le paquet.

N'ai-je pas encore songé à vous procurer la tragédie des *Guèbres*, ouvrage d'un jeune homme qui paraît penser bien fortement, et

qui me fera bientôt oublier? Pour moi, madame, je ne vous oublierai que quand je ne penserai plus ; et lorsqu'il m'arrivera quelques ballots de pensées des pays étrangers, je choisirai toujours ce qu'il y aura de moins indigne de vous pour vous l'offrir. Vous serez bientôt lasse des Contes des Fées. Quoique vous en disiez, je ne regarde ce goût que comme une passade.

Avez-vous lu l'histoire de M. Hume? Il y a là de quoi vous occuper trois mois de suite. Il faut toujours avoir une bonne provision devant soi.

Il paraît en Hollande une histoire du parlement, écrite d'un style assez hardi et assez serré; mais l'auteur ne rapporte guère que ce que tout le monde sait, et le peu qu'on ne savait pas ne mérite point d'être connu : ce sont des anecdotes du greffe. Il est bien ridicule qu'on m'impute un tel ouvrage; il a bien l'air de sortir des mêmes mains qui souillèrent le papier, de quelques invectives contre le président *Hénault*, il y a environ deux années : c'est le même style; mais je suis accoutumé à porter les iniquités d'autrui. Je ressemble assez à vous autres, mesdames, à qui on

donne une vingtaine d'amans, quand vous en avez eu un ou deux.

Deux hommes que vous connaissez sans doute, M. le comte de *Schomberg* et M. le marquis de *Jaucourt*, ont forcé ma retraite et ma létargie; ils sont très-contens de mes progrès dans la culture des terres, et je le suis davantage de leur esprit, de leur goût et de leur agrément; ils aiment ma campagne, et moi je les aime. Ah! madame, si vous pouviez jouir de nos belles vues! Il n'y a rien de pareil en Europe; mais je tremble de vous faire sentir votre privation. Vous mettez à la place tout ce qui peut consoler l'ame; vous êtes recherchée comme vous le fûtes en entrant dans le monde; on ambitionne de vous plaire; vous faites les délices de quiconque vous approche. Je voudrais être entièrement aveugle, et vivre auprès de vous.

21 février 1770.

J'ai reçu, madame, le *Charles-Quint* anglais; je n'en ai pu lire que quelques pages : mes yeux me refusent le service, tant que la neige est sur la terre. Il est bien étrange que

je m'obstine à rester dans ma solitude pour y être aveuglé pendant quatre mois ; mais la difficulté de se transplanter à mon âge est si grande et si désagréable, que je n'ai pu encore me résoudre à passer mon hiver dans des climats plus chauds. Je me suis consolé en me regardant comme votre confrère, et puisque vous souffrez une privation totale, j'ai cru qu'il y aurait de la pusillanimité à n'en pas supporter une passagère.

Je voulais vous remercier plutôt; les éclaboussures de Genève m'ont dérangé pendant quelques jours. On s'est mis à tirer sur les passans dans la sainte cité de maître Jean Calvin. On a tué tout roides quatre ou cinq personnes en robe de chambre ; et moi, qui passe ma vie en robe de chambre comme Jean-Jacques, je trouve fort mauvais qu'on respecte si peu les bonnets de nuit. On a tué un vieillard de quatre-vingts ans, et cela me fâche encore ; vous savez que j'approche plus de quatre-vingts que de soixante et dix, et vous n'ignorez pas combien la réputation d'octogénaire me flatte et m'est nécessaire. Vous êtes très-coupable envers moi d'avoir étriqué mon âge, au lieu de lui donner de l'ampleur. Vous m'avez réduit malignement à soixante-quinze.

ans et trois mois, cela est infâme ; donnez-moi, soixante et dix-sept ans, pour réparer votre faute.

On a encore appuyé la baïonnette sur le ventre ou dans le ventre d'une femme grosse ; je crois qu'elle en mourra ; tout cela est abominable ; mais les Prédicans disent que c'est pour avoir la paix. Il a fallu avoir quelques soins des battus qui se sont enfuis ; car, quoique je sois Capucin, je ne laisse pas d'avoir pitié des Huguenots.

Mais, mon Dieu, madame, saviez-vous que j'étais Capucin? C'est une dignité que je dois à Mme la duchesse de *Choiseul* et à *Saint-Cucufin*. Voyez comme Dieu a soin de ses élus, et comme la grace fait des tours de passe-passe avant que d'arriver au but. Le général m'a envoyé de Rome ma patente. Je suis Capucin au spirituel et au temporel, étant d'ailleurs père temporel des Capucins de Gex.

Tant de dignités ne m'ont point tourné la tête ; les honneurs chez moi ne changent point les mœurs. Vous pouvez toujours compter, madame, sur mon attachement, comme si je n'étais qu'un homme du monde. Il est vrai que je n'ai pas les bonnes fortunes du Capucin

de Mme de *Forcalquier*; mais on ne peut pas tout avoir. Recevez ma bénédiction.

+ Frère V., *Capucin indigne.*

25 avril 1770.

Vous voulez être taupe, madame; savez-vous bien qu'il y a un proverbe qui dit que les taupes servent d'exemple? *exemplum ut talpa.* Il est vrai que nous avons, vous et moi, quelque ressemblance avec ces animaux qui passent pour aveugles. Je suis toujours de la confrérie, tant que les neiges couvrent nos montagnes : je ne vois guère plus qu'une taupe; et d'ailleurs j'irai bientôt dans leur royaume, en regrettant fort peu celui-ci, mais en vous regrettant beaucoup.

Vous avez deviné très-juste, madame, en devinant que M. l'abbé *Terrai* m'a pris six fois plus qu'à vous; mais c'est à ma famille qu'il a fait cette galanterie : car il m'a pris tout le bien libre dont je pouvais disposer, et je ferai probablement, en mourant, banqueroute comme un évêque.

Vous voulez avoir cette prétendue Encyclopédie qui n'en est point une : c'est un ouvrage

malheureusement fort sage (à ce que je crois), mais fort ennuyeux (à ce que j'affirme). Je serai mort avant qu'il soit imprimé, attendu que de mes deux libraires, l'un est devenu magistrat et ambassadeur; l'autre monte la garde continuellement, en qualité de major, dans le tripot de Geneve, qu'on appelle république.

Cependant, madame, afin que vous ne m'accusiez pas de négligence, voici trois feuilles qui me tombent sous la main. Faites-vous lire seulement les articles *Adam* et *Adultère*. Notre premier père est toujours intéressant, et adultère est toujours quelque chose de piquant. Vous pourriez aussi vous faire lire l'article *Adorer*, parce qu'il y a réellement une chanson composée par Jésus-Christ, qui est fort curieuse. Ce n'est point une plaisanterie, la chose est très-vraie. Vous verrez même que c'est une chanson à danser, et qu'on dansait alors dans toutes les cérémonies religieuses.

Quand vous vous serez amusée ou ennuyée de ces trois rogatons, n'oubliez pas, je vous prie, de gronder horriblement votre grand'-maman. Elle m'a comblé de graces : elle m'a fait Capucin; elle a fait capitaine d'artillerie un homme que j'ai pris la liberté de lui recom-

mander, sans le connaître; elle a donné une pension à un médecin que je ne connais pas davantage, et que je ne consulte jamais; et ce qui est le plus essentiel, elle m'a écrit des lettres charmantes : mais elle est devenue une cruelle, une perfide qui m'abandonne dans ma plus grande détresse, dans une affaire très-importante, dans une manufacture que j'ai établie et que j'ai mise sous sa protection.

C'est la plus belle entreprise qu'on ait faite dans le mont Jura, depuis qu'il existe : cela est bien au-dessus de ma manufacture de soie. Je sers l'État, je donne au roi de nouveaux sujets, je fournis de l'argent même à M. l'abbé *Terray;* et on ne me fait pas le moindre remercîment; on ne répond point à mes lettres, on se moque de moi, et le mari de Mme *Gargantua* s'en moque tout le premier : voilà comme sont faites les puissances de ce monde. Je sais bien qu'elles ont d'autres affaires que celles du mont Jura; mais on peut faire écrire un mot, consoler, encourager un pauvre homme.

Enfin, madame, grondez votre grand'maman, si vous pouvez; mais on dit qu'il est impossible d'en avoir le courage. Portez-vous bien, madame; ayez du moins cette consolation. Qu'importent mon attachement inviolable et mon res-

pect du mont Jura, à Saint-Joseph? L'éloignement entre les gens qui pensent est horrible.

Frère François.

A Ferney, 5 mai 1770.

Je suis un ingrat, madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour : aussi je ne le vois guère; car il tombe encore de la neige chez moi au 5 de mai.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit :
Cette image est trop révoltante;
Je crois qu'on peut la définir :
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous, madame, que lorsque j'appelais votre *grand'maman* inconstante, volage, cruelle, elle me comblait tout doucement

(1) Madame la duchesse de Choiseul.

de bontés; elle les a poussées non seulement jusqu'à protéger mes horlogers, mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne puis vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur; car s'il faut se livrer à la reconnaissance, il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne sais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle; mais en avez-vous, madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, passez votre vie à courir?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plait pas. Votre *grand'maman* vous dira, si elle veut, ce que c'est que sa jolie ame; pour moi, je n'ai jamais su comment cet être là était fait, et vous verrez que je le sais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'-maman*, car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grace à lui demander; mais il me sera impossible d'avoir cette hardiesse, après mes injustices : voici le fait.

Avant que les Jésuites fussent devenus gens du monde, ils avaient un établissement à ma porte pour convertir les Huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine, en achetant à

vil prix le bien de neuf gentilshommes, sept frères et deux sœurs; sept étaient mineurs, et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi : le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des Jésuites, le plus grand fripon que j'aie jamais connu, obtint une pancarte du Conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver : je me fis leur *Don Quichotte;* ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les Jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie autant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grace à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grace; car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grace, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman*. Vous lui en parlerez si vous voulez, madame; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore, en dernier lieu, honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits*. Il faut que je m'aille cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous,

madame, que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie : c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres : elle m'a fait Capucin; je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

Quand il y aura quelques articles de Belles-Lettres moins ennuyeux que ceux de Métaphysique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire la cour.

Frère François.

A Ferney, 18 juin 1770.

On fait ce qu'on peut, madame, dans nos déserts, pour vous faire passer quelques minutes à Saint Joseph; et, malgré la crainte de vous ennuyer, on vous envoie ces deux feuilles détachées. Imposez silence à votre lecteur si tôt que vous sentirez la moindre envie de bailler.

J'ignore tout ce qui se fait à présent sur la terre. Je ne sais pas même si Lacédémone appartient à Catherine II ou à Moustapha. Je ne sais où est votre *grand'maman*, et c'est ce qui m'intéresse davantage. Si elle est dans son palais à Chanteloup, occupée de sa florissante colonie, je la déclare philosophe. J'entends surtout par ce mot, philosophe-pratique; car ce n'est pas assez de penser avec justesse, de s'exprimer avec agrément, de fouler aux pieds les préjugés de tant de pauvres femmes et même de tant de sots hommes, de connaître bien le monde, et par conséquent de le mépriser; mais se retirer de la foule pour faire du bien, encourager les arts nécessaires, être supérieure à son rang par les actions comme par son esprit, n'est-ce pas là la véritable philosophie ?

Je vous plains toutes deux de ne pouvoir aller ensemble dans le Paradis terrestre de Chanteloup. Il faut toujours, madame, que je vous remercie de toutes les bontés dont elle m'a comblé; car sans vous elle m'aurait peut-être ignoré. Elle protège, du haut de la colonie de Carthage (1), la colonie de mon hameau; elle

(1) La petite ville de Versoix qui s'élevait sur les bords du lac de Geneve, sous la protection de M. de Choiseul et sous le nom de Choiseul-Bourg.

me fait goûter chaque jour le plaisir de la reconnaissance. Je me flatte qu'elle était dans son royaume dans le temps que les badauts de Paris se tuaient au milieu des fêtes, assez près de son hôtel ; elle aurait été trop sensiblement frappée de ce désastre. Est-il possible qu'on s'égorge pour aller voir des lampions !

Adieu, madame; conservez du moins votre santé : la mienne est désespérée. Mille tendres respects.

2 septembre 1770.

Je vous envoie, madame, par votre grand'-maman, la petite drôlerie en faveur de la Divinité, contre le volume du *Système de la Nature*, que surement vous n'avez pas lu; car la matière a beau être intéressante, je vous connais, vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde; et ce terrible livre est trop plein de longueurs et de répétitions pour que vous pussiez en soutenir la lecture. Le goût chez vous marche avant tout : celui qui vous amusera le plus, en quelque genre que ce soit, aura toujours raison avec vous. Si je ne vous amuse pas, du moins je ne vous ennuierai

guère, car je réponds en vingt pages à deux gros volumes.

Je me flatte que votre grand'maman s'est enfin réconciliée avec *Catherine II*. Tant de sang ottoman doit effacer celui d'un ivrogne qui l'aurait mise dans un couvent; et après tout, ma Catau vaut beaucoup mieux que Mustapha. Avouez, madame, que dans le fond du cœur vous êtes pour elle.

Des lettres de Vienne disent que la canaille musulmane a tué l'ambassadeur de France et presque toute sa suite, que l'ambassadeur d'Angleterre s'est sauvé en matelot, et que Mustapha a donné une garde de mille janissaires au bailli de Venise. Je ne veux point croire ces étranges nouvelles; mais si malheureusement elles étaient vraies, votre grand'maman elle-même ferait des vœux pour que Catherine fût couronnée à Constantinople.

Le roi de Prusse est allé en Moravie rendre à l'Empereur sa visite familière. Il y a actuellement entre les souverains chrétiens une cordialité qui ne se trouve pas entre les ministres.

Voilà, madame, tout ce que sait un vieux solitaire, qui voit avec horreur les jours s'accourcir et l'hiver s'approcher. Conservez votre santé, votre gaîté, votre imagination et votre

bonté pour votre très-vieux et très-malingre serviteur qui vous est bien tendrement attaché pour le reste de ses jours.

29 juillet 1771.

DIEU soit béni, madame, votre *grand'-maman* me rend justice et vous me la rendez. Je ne crains plus de déplaire à une ame aimable, juste et bienfaisante, pour avoir élevé ma voix contre des êtres mal-faisans et injustes, qui dans la société ont toujours été insupportables, et dans l'exercice de leur charge, tantôt des assassins et tantôt des séditieux.

Je suis dans un âge et dans une situation où je puis dire la vérité. Je l'ai dite sans rien attendre de personne au monde, et soyez sure que je ne demanderai jamais rien à personne, du moins pour moi, car je n'ai jusqu'ici demandé que pour les autres.

Si M. *Walpole* est à Paris, je vous prie de lui donner à lire la page 76 de la feuille que je vous envoie; il est dit un petit mot de lui. J'ai regardé son sentiment comme une autorité, et ses expressions comme un modèle. Cette feuille est détachée du septième tome des questions

sur l'Encyclopédie, que vous ne connaissez ni ne voulez connaître. On a déjà fait quatre éditions des six premiers volumes, comme on a fait quatre éditions de ce grand dictionnaire qui est à la Bastille. Il est en prison dans sa patrie; mais l'Europe est encyclopédiste. Vous me répondrez comme une héroïne de Corneille à Flaminius :

Le monde sous vos lois! ah, vous me feriez peur,
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur!

Ne confondez pas je vous prie, l'or faux avec le véritable. Je vous abandonne tout l'alliage qu'on a mêlé à la bonne philosophie. Nous rendons justice à ceux qui nous ont donné du vrai et de l'utile; soyons ce que le parlement devrait être, équitable et sans esprit de parti; réunissons-nous dans cette sainte religion qui consiste à vouloir être juste, et à ne voir, autant qu'on le peut, les choses que comme elles sont.

Si vous daignez vous faire lire la feuille que je vous envoie (laquelle n'est qu'une épreuve d'imprimeur) vous verrez qu'on y foule aux pieds tous les préjugés historiques.

Il y a d'autres articles sur le goût, tous rem-

plis de traductions en vers, des meilleurs morceaux de la poésie italienne et anglaise. Cela aurait pu vous amuser autrefois; mais vous avez traité tout ce qui regarde l'*Encyclopédie*, comme vous avez traité mon Impératrice *Catherine*. Vous êtes devenue Turque pour n'être pas de mon avis.

Avouez du moins qu'on lit l'Encyclopédie à Moscou, et que les flottes d'Archangel sont dans les mers de la Grèce. Avouez que Catherine a humilié l'Empire le plus formidable, sans mettre aucun impôt sur ses sujets; tandis qu'après neuf ans de paix, on nous prend nos rescriptions sans nous rembourser, et qu'on accable d'un dixième le revenu de la veuve et de l'orphelin.

A propos de justice, madame; vous souvenez-vous des quatre épîtres sur la loi naturelle? Je vous en parle, parce qu'un prélat étranger, étant venu chez moi, m'a dit que non seulement il les avait traduites, mais qu'il les prêchait. Je lui ai répondu que M. *Pasquier*, l'oracle du parlement, les avait fait brûler par le bourreau de son parlement. Il m'a promis de faire brûler *Pasquier*, si jamais il passe par ses terres.

30 juillet 1773.

Vous avez sans doute, madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aie point écrit et que je ne vous aie point remercié de m'avoir fait connaître M. *Delisle*, qui, par son esprit et son attachement pour vous, méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suisse par leur influence, m'ait pris mon temps. Ce n'est pas que Geneve, encore plus étonnée, m'ait vu à ses bals et à ses fêtes : vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer; et je veux vous dire de quoi il est question.

Les parens de M. de *Lalli* qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable se sont imaginés que je pourrais rendre quelques services à sa mémoire. Ils m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énormes qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves

contre lui que contre les Calas, et que les assassins du chevalier de *Labarre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de Lalli, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à Louis XIV ni à Henri IV, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit Précis des Révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de Lalli s'est trouvée naturellement.

Voilà, madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et quoique j'ai près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement. Nos sottises et nos désastres, dans Pondichéri et dans Paris, peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée pourtant pour le petit nombre de personnes

qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment, comme vous, la vérité.

Je me suis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un Précis historique du procès de M. de Morangies; et je ne suis pas plus de l'avis du Palais, que je n'ai été de l'avis du Parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la Fronde, excepté quand il a renvoyé les Jésuites. Mais soyez bien sure que vous n'aurez ni *Morangies* ni *Lalli*; à moins que vous ne l'ordonniez positivement.

J'oserais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous pensassiez comme moi sur ces deux objets; mais ce serait trop demander. Il faut laisser une liberté toute entière aux personnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage; mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaisance. Tout ce que je crains, c'est de vous ennuyer; mais après tout, les objets que je vous présente valent bien tous les rogations de Paris, et tous les misérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé : *les Journées Amusantes*; ce ne peut être en effet qu'un roman. Les journées heureuses seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez ces journées heureuses; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens consolans, si je pouvais vous faire ma cour.

Ferney, 13 d'Auguste 1773.

J'ai peur, madame, que vous ne vous intéressiez pas plus à nos Indiens qu'à la plupart de nos Velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-dessus les moulins; mais il ne sera pas arrivé jusqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je considère avec quelque curiosité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui sont devenues les nôtres; car celle sur laquelle Milton a bâti son singulier poëme, est tirée d'un ancien Livre indien, écrit, il y a cinq mille ans.

Vous sentez combien cela élargit notre sphère. Il me semble que quand on rampe

dans un petit coin de notre Occident, et quand on n'a que deux jours à vivre, c'est une consolation de laisser promener ses idées dans l'antiquité, et à six mille lieues de son trou.

Cependant il se pourra très-bien que la description des pays où le colonel Clive a pénétré plus loin qu'Alexandre, ne vous amuse pas infiniment; ce qui était si essentiel pour notre défunte Compagnie des Indes, sera peut-être pour vous très-insipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre Lalli, à son procès criminel, à son arrêt et à son baillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe des spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droit à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

Ferney, 1er novembre 1775.

En bien! madame, je commence par les diamans brillans, pag. 102, tom. 1er. « Pour-

quoi faire de Dieu un tyran oriental? Pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels? Pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable? »

Page 107. « Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne : celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité. »

Page 121. « Pour être philosophe, dit Mallebranche, il faut voir évidemment; et pour être fidèle, il faut croire aveuglément. Mallebranche ne s'aperçoit pas que de son fidèle il en fait un sot. »

Page 321. « Pourquoi tout moine qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de l'existence des vampires? C'est qu'il n'a point d'intérêt à le croire. Otez l'intérêt, reste la raison; et la raison n'est pas crédule. »

Je prends ces petits diamans au hasard, madame; il y en a mille dans ce goût dont l'éclat m'a frappé : cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier; et quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit : c'est par là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'Aimer*, de Bernard. C'est un des plus ennuyeux poëmes qu'on ait jamais faits; cependant il y a dans ce long poëme une trentaine de vers admirables, dignes d'être éternels comme le sujet du poëme le sera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint : pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette Folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voila pour Helvétius.

A l'égard de l'Eloge de Colbert, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap *van-Robais*, ou velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de Jean-Baptiste Colbert, à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec Racine et Boileau.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité, je viens à l'essentiel, c'est-à-dire, à vous, à votre santé, à votre situation qui m'intéressent véritablement. L'âge avance, je le sens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement : notre faculté de penser s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir souffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainsi, selon la règle ordinaire, je dois passer avant vous.

M. de Lisle se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par ouï-dire, je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite; car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de

Saint-Lambert : ils vous ont fait plus d'impression que les autres, parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers, c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de Chaulieu

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie.

resteront éternellement, parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de Mme *de la Vallière* m'étonne et m'afflige; mais si elle n'est que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous attriste. Vous n'avez point, dites-vous, de courage : cela veut dire que vous êtes sensible; car le courage de voir périr autour de soi, sans s'émouvoir, toutes les personnes avec lesquelles on a vécu, est la qualité d'un monstre ou d'un bloc de pierre de roche, je fais grand cas de votre faiblesse : tant qu'on est sensible, on a de la vie. Puissiez-vous, madame, avoir long-temps cette faiblesse d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai sans avoir eu la satisfac-

tion de m'entretenir avec vous : c'est là ma grande douleur et ma grande faiblesse.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre; mais à quoi cela sert-il?

16 novembre 1773.

Vous voulez absolument, madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet. Je n'en suis pas surpris : ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus, je vous avoue qu'ils sont très-mal enchassés; je crois vous l'avoir dit, il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais,

des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est peut-être le seul avantage que ce siècle a sur le siècle passé, que nos plus mauvais livres soient toujours semés de quelques beautés. Du temps de Paschal, de Boileau et de Racine, les mauvais livres ne valaient rien du tout; au lieu que les plus détestables livres de nos jours brillent toujours en quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *tactique* de M. de Guibert, que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens, m'a paru dans la société le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux. Eh bien! madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas assurément les pierreries de M. de Guibert. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire des ouvrages si différens l'un de l'autre.

Les Saxe, les Turenne n'auraient pas fait assurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie, sur l'art de tuer les hommes : je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. Je déteste cordialement l'art de la

guerre, et j'admire pourtant sa *tactique*. L'admiration, dit-on, est la fille de l'ignorance : c'est ce qui fait que vous admirez peu de chose en fait d'esprit. Je ne prétends pas du tout que vous accordiez votre suffrage à mon caillou : vous serez tentée de le jeter par la fenêtre; mais songez que je n'ai voulu vous amuser qu'un moment, et que je vous envoie ma tactique avant de l'envoyer à M. de Guibert lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, madame, me mander des nouvelles de la santé de Mme *de la Vallière*. Il est bien juste que la vôtre soit bonne : la nature vous a fait assez de mal pour qu'elle vous laisse en repos. Elle me persécute horriblement; mais je tiens bon.

2 décembre 1774.

Vous me donnez, madame, une rude commission. Tout le monde fait aisément des Noëls malins, parce que tout le monde les aime; mais on n'a jamais fait de Noëls galans à la louange de personne, pas même à celle de la Sainte Famille, dont tout les Chrétiens sont convenus de se moquer à la fin de dé-

cembre. Cependant, pour satisfaire à votre étrange empressement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé Pellegrin. Tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie : elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas ! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux Pellegrin a pour vous.

Noëls pour un souper.

Jésus dans sa cabane
Voyant venir Choiseul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui faisant grand accueil,
Dit : Je fais avec toi
Un pacte de famille ;
Tu sais garder la foi,
Et moi
Je ne quitterai pas
Tes pas
Pour chercher une fille.

Quand madame sa femme
Vint baiser le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin ;
Cette bonne lui dit :
J'ai quelque jalousie.

Lorsque le Saint-Esprit
Me prit,
Vous n'étiez donc pas là?
Là, là;
Il vous aurait choisie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu satisfait,
Voyait Marthe et Marie
Et sainte Elisabeth,
Et ses parens sans nom,
Et Joseph le beau-père;
Mais en voyant Grammont,
Poupon,
Tu criais : Celle-là,
Papa,
Est ma sœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois couplets, on pourra chanter en chœur celui-ci qui n'est pas moins plat :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas :
A nos petites fêtes
Ne vous ennuyez pas.
Votre château
Est grand et beau;
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs?
Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas, etc.

2 décembre 1774.

L'ombre de l'abbé Pellegrin m'est encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets suivans sur l'air : *Or, dites-nous, Marie* :

Trois Rois dans la cuisine
Vinrent de l'Orient;
Une Etoile divine
Marchait toujours devant.
Cette Etoile nouvelle
Les fit très-mal loger:
Joseph et sa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas! mes pauvres Sires,
Pourquoi voyagez-vous?
Restez dans vos Empires,
Ou soupez avec nous.
Si la Cour vous ennuie,
Voyez-nous quelquefois :
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux Rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit, je reconnais bien à votre style l'auteur de ces fameux Noëls.

Lisez la Loi et les Prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu, panier, vendanges sont faites.

Mais après tout, vos couplets pour le souper de saint Joseph peuvent passer, parce que la bonne compagnie dont vous me parlez, et que vous ne connaissez guère, est indulgente. S'il y a quelque allusion dans les couplets de vos Noëls, cette allusion ne peut être qu'agréable pour les intéressés, et ne peut choquer personne, pas même la Sainte-Vierge et son mari, qui ne se sont jamais piqués d'avoir à Bethleém le cuisinier du président *Hénault*; mais surtout ne montrez pas vos Noëls à l'ingénieux *Fréron*, qui a les petites entrées chez Mme la marquise *du Deffand*, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de son cuisinier et de son faiseur de Noëls, quoiqu'il ne se connaisse, ni en bonne chère, ni en bons vers.

8 décembre 1774.

Noëls sur l'air : *Or, dites-nous, Marie.*

Il devait venir boire
Un jour à Saint-Joseph;
Mais au bord de la Loire
Il prit sa route en bref.

Tous les cœurs le suivirent,
Car il les avait tous;
En soupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence
Quand femme et sœur partit;
Plus de chant, plus de danse,
Et surtout plus d'esprit.

Les voilà qui reviennent;
Tout change en un moment :
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

AIR : *Joseph et Marie.*

Rions tous en ce séjour;
On ne rit guère à la Cour.
Goûtons le bon temps si rare
Que cette Cour nous prépare :
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit, s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas;
A nos petites fêtes
Ne vous ennuyez pas.
Votre château, etc.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des Noëls ni Crèche, ni Jésus, ni Marie, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'église point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait : les femmes sont despotiques; mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de vaux; mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que tous les sujets soient propres pour ces petits airs, ni qu'on puisse deviner à cent lieues l'à propos du moment, surtout quand on a sur les bras l'affaire la plus cruelle, auprès de laquelle toutes les tracasseries de cour sont des roses.

30 mars 1775.

J'ai pu vous dire, madame, *j'ai été très-mal, je le suis encore*,

1°. Parce que la chose est vraie;

2°. Parce que l'expression est très-conforme,

autant qu'il m'en souvient, à nos décisions académiques. Ce *le* signifie évidemment, je suis très-mal encore. Ce *le* signifie toujours la chose dont on vient de parler. C'est comme quand on vous dit : Êtes-vous enrhumées, mesdames ? Elles doivent répondre : Nous le sommes ou nous ne le sommes pas. Il serait ridicule qu'elles répondissent : Nous les sommes ou nous ne les sommes pas.

Ce *le* est neutre en cette occasion, comme disent les Doctes. Il n'en est pas de même quand on vous demande : Êtes-vous les personnes que je vis hier à la comédie du *Barbier de Séville*, dans la première loge? Vous devez répondre alors : Nous les sommes; parce que vous devez indiquer ces personnes dont vous parlez.

Êtes-vous Chrétienne? Je le suis. Êtes-vous la Juive qui fut menée hier à l'Inquisition? Je la suis. La raison en est évidente. Êtes-vous Chrétienne? Je suis cela. Êtes-vous la Juive d'hier, etc.? Je suis elle.

Voilà bien du pédantisme, madame; mais vous me l'avez demandé : et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination me promène quelque fois, parce que vous y êtes;

mais la raison me dit que je dois achever ma vie à Ferney.

Il faut se cacher au monde, quand on a perdu la moitié de son corps et de son ame, et laisser la place à la jeunesse. Il y a, et il y aura toujours à Paris, beaucoup de jeunes gens qui font et qui feront très-joliment des vers; mais ce n'est pas assez de les faire bons, il leur faut un je ne sais quoi qui force à les retenir par cœur ou à les relire, malgré qu'on en ait, sans quoi cent mille bons vers sont de la peine perdue.

Je suis indigné, depuis quelques années, de la prose de Paris, et surtout de la prose des avocats qui parlent presque tous comme maître Petit-Jean. Les factums contre M. de *Guines* et contre M. de *Richelieu* m'ont paru le comble de l'absurdité : celui de M. de *Richelieu* était un peu ennuyeux; mais au moins il était fort raisonnable.

J'espère que quand mon jeune homme (1) sera obligé d'en faire un, il pourra être assez intéressant; mais probablement cette pièce de théâtre ne se jouera pas si tôt.

Adieu, Madame, dissipez-vous, soupez;

(1) Le jeune d'Etallonde, à qui Voltaire prenait tant d'intérêt.

mais surtout digérez, dormez, vivez avec le monde dont vous ferez toujours le charme. Daignez me conserver toujours un peu d'amitié, cela console à cent lieues.

26 novembre 1775.

Puisque vous dites, madame, à M. d'*Argental*:

Atis comble d'honneurs n'aime plus Sangaride

Je vous dirai :

Eglé ne m'aime plus, et n'a rien à me dire.

Car j'aime autant Quinault que vous : je ne suis pas de ces pédants qui le trouvent fade et qui le condamnent pour avoir parlé d'amour, lorsqu'il en devait parler. Je le regarde comme le second de nos poètes pour l'élégance, pour la naïveté, la vérité et la précision.

Il est très-vrai que vous n'avez plus rien à me dire, puisque vous ne m'écrivez point ; mais il n'est pas vrai que je sois comblé d'honneurs. Je ne le suis que de ridicules, et c'est toujours par ses amis qu'on est maltraité.

M. d'*Argental* s'obstine à me croire tombé dans une espèce d'apoplexie pour avoir été gourmand; et le fait est que mon accident me prit après avoir été un jour sans manger. Il m'appelle aussi commissaire départi par le roi

auprès des fermiers généraux, pendant que je suis opprimé de parti par ces messieurs.

Voulez-vous, madame, que je vous parle vrai ? Mon département est l'abîme du néant éternel où je vais bientôt entrer.

Je lis tous les ouvrages philosophiques de Cicéron sur ce sujet plus usé qu'aisé, et je ne vous conseille pas de les lire ; car quoique ce grand homme soit très-éloquent, il ne vous apprend rien du tout. L'abbé de Chaulieu avait précisément mon âge quand il est mort, et il n'en a pas appris davantage.

Les suites de mon accident m'ont paru si sérieuses, que je n'ai pas voulu faire mon voyage, sans prendre la liberté de dire adieu à celle que vous appeliez votre grand'maman (1). Comme il faut se réconcilier dans ces momens-là, j'avais sur le cœur l'injustice de son mari, qui me croyait un petit ingrat. J'étais assurément bien éloigné de l'être ; mais e n'ai pas mieux réussi auprès de votre grand'-maman qu'auprès de vous. Vous me combler d'honneurs, et elle me croit plein de ménagemens : elle se moque de mes honneurs et de mon apoplexie.

Jugez si dans cet état j'ai eu des choses bien

(1) Mme la duchesse de Choiseul.

amusantes à vous dire? Je ne savais aucune nouvelle ni de l'Opéra-Comique, ni de l'assemblée du Clergé

Mais vous, madame, qui vivez dans le centre des plaisirs et des grandes affaires, comment voulez-vous qu'un pauvre solitaire ose vous écrire du fond de ses déserts et de ses neiges, privé de toute société et de presque tous ses sens, lorsque vous en avez encore quatre excellens? C'est à vous à réveiller les gens qui s'endorment auprès de leur tombeau; mais ce n'est pas à eux de vous importuner de leurs rêveries : il faut qu'ils soient discrets et qu'ils attendent vos ordres. Il n'y a que les vampires de don Calmet qui viennent lutiner les vivans.

Soyez très-sure que, si j'ai perdu tout ce qui fait vivre, passions, amusémens, imagination et toutes les bagatelles de ce monde, je vous reste sérieusement attaché, et que je le serai tant que mes petites apoplexies me le permettront. Je vous regarderai comme la personne de mon siècle qui est le plus selon mon cœur et selon mon goût, supposé que j'aie encore goût et cœur. Je vous demanderai vos bontés, comme la première de mes consolations, et je dirai : C'est auprès d'elle que j'aurais voulu passer ma vie.

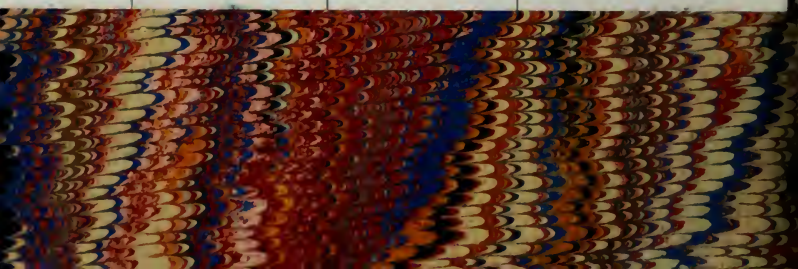
Fin du second et dernier Volume.

33

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 24 1968



PERSEVERO
ARDEO
SPERO